



Théâtral

magazine

L'actualité du théâtre

mai - juin 2017

Dominique Blanc
Pascal Rambert
Julie Gayet
Catherine Hiegel
Isabelle Nanty
Maxime d'Aboville
Valérie Dréville
Amélie Nothomb
Julien Gosselin
Pietragalla
Romeo Castellucci
tg STAN

DOSSIER

Isabelle ADJANI

Du roman au théâtre

*L'amour et les forêts, Réparer les vivants, Hygiène de l'assassin
La septième fonction du langage, 2666, Un amour impossible...*
Le théâtre se cherche des histoires





centre national du costume de scène

EXPOSITION
8 AVRIL
17 SEPTEMBRE
2017



MODES!

À LA VILLE
A LA SCÈNE

CHÂTEAU POUR UN VOL DE NUIT - DE DALL'ARICCIOLO, OPERA - COMÉDIE - MO - BIANCHINI POUR «ROHÉO ET JULIETTE»
PHOTO © ONCIS FLORENT OFFRARD - CONCEPTION : ATALANTE-PARIS

MOULINS - AUVERGNE RHÔNE-ALPES - WWW.CNCS.FR - 04 70 20 76 20





Sommaire

Théâtral magazine

N° 65 - MAI / JUIN 2017

Théâtral magazine est édité par
Coulisses Editions
7 rue de l'Eperon 75006 Paris France
Tél : + 33 1 43 27 07 03

Email : redaction@theatral-magazine.com
Site Internet : www.theatral-magazine.com

Directeur de la publication : Hélène Chevrier
Directeur de la rédaction : Enric Dausset

Rédactrice en chef : Hélène Chevrier
hc@theatral-magazine.com

Rédaction :
Hélène Chevrier
Gilles Costaz
Enric Dausset
Igor Hansen-Love
Jacques Nerson
Nathalie Simon
Patrice Trapier
François Varlin
Hadrien Volle

Direction artistique et maquette :
Coulisses Editions : + 33 1 43 27 07 03

Fabrication impression :
SIB Imprimerie - Imprimé en France

Tirage : 10 000 exemplaires

Distribution : Presstalis
Dépôt légal : date de parution
Commission paritaire du journal : 0319 G 89789
Commission paritaire du site : 1117 W 90648

Publicité :
Coulisses Editions : + 33 1 43 27 07 03

Gestion Flashcodes
Arnaud Lacaze : + 33 1 42 18 00 00
www.infotronique.fr

Photo couverture : Isabelle Adjani © Cyd Bell / HK

Le prochain numéro sortira en kiosques
le 27 juin 2017

ABONNEMENT

1 an = 25 € p.81

www.theatral-magazine.com

04 AGENDA Mai - Juin 2017

06 ACTUALITÉS

07. Edito de Gilles Costaz

08 A L'AFFICHE

- 08. Jérôme Kircher, Pierre Notte
- 10. Catherine Hiegel
- 12. Claude Duparfait
- 14. Guillaume Dujardin, Valérie Dréville
- 16. Baptiste Amann
- 18. Frank Verduyssen - tg STAN
- 20. Pierre Maillet, Christophe Rauck
- 22. Dominique Blanc
- 24. Argyro Chioti, Pieter De Buysser
- 25. Adrien Béal, Céline Champinot, Grégoire Monsaingeon
- 26. Nathalie Béasse, Dominique Roodthoof
- 28. Thierry Harcourt, Adrien Béal
- 30. Isabelle Nanty
- 32. Pascal Rambert, Benjamin Bellecour
- 34. Carole Thibaut
- 36. Richard Brunel, Katia Ferreira
- 38. Charly Breton, Romeo Castellucci
- 40. Olivia Grandville, Julie Gayet
- 44. Marie-Claude Pietragalla
- 46. Maxime d'Aboville

42 TÊTES D'AFFICHES

48 DOSSIER : Du roman au théâtre

avec **Isabelle ADJANI**, Laurent Bazin, Eric Reinhardt, Amélie Nothomb, Julien Gosselin, Guy Cassiers, Didier Bezace, Jean Bellorini, Julien Gosselin, Emmanuel Noblet, Sylvain Maurice, Vincent Dissez, Cécile Pauthe, Vanessa Larré, Emmanuel Meirieu, Blandine Savetier

71 PORTRAIT

Vincent Dedienne

72 ZOOM

Spectacles Enfants : *Babarman, Cendrillon...*

74 PAGES CRITIQUES

82 LE GRAIN DE SEL

de Jacques Nerson

NOMINATIONS

Franck Becker succède à Jackie Marchand à La Coursive de La Rochelle. **Béatrice Daupagne** quitte le Parvis à Tarbes pour la direction de L'Arc au Creusot, dont l'ancienne directrice, **Célia Deliau** est partie au Pôle national des arts du cirque et de la rue d'Amiens. **Fériel Bakouri**, la directrice-adjointe du CDN de Montreuil, est promue directrice de L'Apostrophe à Cergy-Pontoise. Le metteur en scène bulgare **Galin Stoev** succèdera à Laurent Pelly et Agathe Mélinand à la tête du Théâtre National de Toulouse. **Nathalie Garraud** et **Olivier Saccomano** prendront la suite de Rodrigo Garcia qui a choisi de ne pas prolonger son mandat, faute de moyens suffisants, à la direction du CDN de Montpellier. **Nicolas Blanc** est nommé directeur de l'établissement de coopération culturelle de Brive-Tulle.

ADIEU À ARMAND GATTI

Le poète et théoricien du théâtre Armand Gatti nous a quittés à l'âge de 93 ans. Lauréat du prix Albert-Londres, c'est lui - avec Hélène Châtelain, Stéphane Gatti (son fils) et Jean-Jacques Hocquard - qui a défendu La parole errante, ce lieu créé en 1986 dédié à des œuvres mêlant différents arts : écriture, théâtre, peinture, musique, vidéo et cinéma.



29 MAI : 29E NUIT DES MOLIÈRES

La 29e Nuit des Molières sera retransmise sur France 2 le lundi 29 mai. Filmée aux Folies Bergère, la cérémonie sera l'occasion de fêter et de récompenser le théâtre, avec Nicolas Bedos, un animateur qui a déjà fait ses preuves dans l'exercice il y a deux ans.

NOMINATIONS :

Théâtre privé : *Bigre, Edmond, La Garçonnière, Les Femmes Savantes* / **Théâtre public** : *Karamazov, Les Damnés, La Grenouille avait raison, Les Enfants du silence*

Comédie : *Bigre, Edmond, La Garçonnière, Silence, on tourne !*

Comédien Théâtre privé : Pierre Arditi, Jean-Pierre Bacri, Jean-Pierre Bouvier, Guillaume de Tonquédec / Théâtre public : Patrick Catalifo, Philippe Caubère, Laurent Natrella, Denis Podalydès

Comédienne Théâtre privé : Béatrice Agenin, Catherine Arditi, Clémentine Célerié, Cristiana Realì / Théâtre public : Romane

Bohringer, Isabelle Carré, Françoise Gillard, Elsa Lepoivre
Comédien dans un second rôle : Jean-Paul Bordes, Jacques Fontanel, Pierre Forest, Gilles Privat, Didier Sandre / **Comédienne** : Evelyne Buyle, Ludivine de Chastenot, Anne Loiret, Dominique Valadié, Florence Viala

Révélation féminine : Anna Cervinka, Hélène Degy, Delphine Depardieu, Mélodie Richard / **masculine** : Fabio Marra, Christophe Montenez, Matthieu Sappeur, Guillaume Sentou

Auteur francophone vivant : Nasser Djemaï, Salomé Lelouch, Alexis Michalik, Marie NDiaye, Pierre Notte, Gérard Watkins

Metteur en scène Théâtre public : Jean Bellorini, Julien Gosselin, James Thierrée, Ivo van Hove / Théâtre privé : Pierre Guillois, Catherine Hiegel, Alexis Michalik, José Paul



Humour : Dany Boon, François-Xavier Demaison, Gaspard Proust, Vincent Dedienne

Jeune public : *L'après-midi d'un foehn, Dormir 100 ans, Le Bossu de Notre Dame, Les Fourberies de Scapin*

Création visuelle : *Edmond, La Garçonnière, La grenouille avait raison, Les Damnés*

FLASHCODES

Dans ce numéro de THÉÂTRAL MAGAZINE, vous trouverez un certain nombre de flash codes que vous pouvez scanner avec votre smartphone. Ils vous permettent d'aller directement sur les sites des théâtres et de visualiser les bandes-annonces des pièces dont nous parlons dans le journal.



DU PAIN SUR LA PLANCHE

Le nouveau ministre de la Culture aura-t-il vraiment un cœur qui bat pour le théâtre ? Aimera-t-il Isabelle Mergault ou Wajdi Mouawad ? Pensera-t-il à couper son portable quand il ira voir les six heures d'un spectacle de Castorf ? Saura-t-il que le TNP est à Villeurbanne et le TNS à Strasbourg ? Aura-t-il remarqué que les pièces d'aujourd'hui s'écrivent rarement en cinq actes et en alexandrins ? Découvrira-t-il qu'il ne suffit pas d'aller une fois par an à la Comédie-Française pour prendre la mesure du théâtre en France ? Appellera-t-il ses conseillers pour savoir qui est Lagarce ou Koltès ? Tout est possible, étant donné le peu de paroles que les candidats à la présidence ont accordé à ce qui relevait de la culture et de la création.

Le nouveau ministre ne saisira sans doute pas tout de suite que son administration, valeureuse sans aucun doute, a été mise à mal le jour où on a mis théâtre, danse, chanson, cirque, arts plastiques dans le même panier. Au temps où il y avait une Direction du théâtre avec un M. Théâtre (type Robert Abirached) ou une Mme Théâtre (en fait, il n'y en a jamais eu !), tout marchait mieux. Les artistes pouvaient dialoguer ou s'entretuer avec le pouvoir.

Bon courage à la nouvelle équipe à laquelle on conseille d'aller au-delà de la gestion désabusée de la crise et d'avoir enfin des idées neuves. Monsieur le ministre et vos acolytes, vous avez du pain sur la planche. Planchez !



Spectacle musical : *Ivo Livi ou le destin d'Yves Montand, Les Sea Girls, Oliver Twist le musical, Traviata*

Seul/e en scène : *L'Asticot de Shakespeare, Réparer les vivants, Venise n'est pas en Italie, L'Esprit de contradiction.*

ROMANES, LE DERNIER CIRQUE TZIGANE

Le cirque tzigane d'Alexandre et Délia Romanès a planté son petit chapiteau à Paris à deux pas de la Porte Maillot dans le 16e, avec un nouveau spectacle plein d'humour et de poésie, *Si tu ne m'aimes plus, je me jetterai par la fenêtre de la caravane !* A voir jusqu'au 5 juin.

9E BIENNALE INTERNATIONALE DES ARTS DE LA MARIONNETTE

La 9e Biennale Internationale des Arts de la Marionnette, organisée par le Mouffetard, la Ville de Pantin et la Maison des métallos présentera les travaux d'une vingtaine de compagnies françaises et étrangères. 01 84 79 44 44, du 9/05 au 12/06.

MODE ET THEATRE

Le Centre National du Costume de Scène présente une exposition qui confronte costumes de scène et tenues de ville entre 1700 et 2015. La scène inspire régulièrement les couturiers. A partir du XXe siècle, nombre d'entre eux font les costumes de pièces et d'opéras. A voir au Centre National du Costume de Scène à Moulins, jusqu'au 17 septembre.

www.cnccs.fr, 04 70 20 76 20.

40 ANS DE INTERNATIONALE VISUAL THEATRE

Pour les 40 ans de l'IVT, premier théâtre en France dédié à la langue des signes, aux arts visuels et corporels, 5 jours de festivités sont organisés du 9 au 13/05. Parmi les spectacles présentés, la création de *Dévastemoi*, mis en scène par Johnny Bert avec Emmanuelle Laborit et The Delano Orchestra.

8E CHANTIERS D'EUROPE

Pour la 8e édition des Chantiers d'Europe, le théâtre de la Ville dirigé par Emmanuel Demarcy-Mota invite 6 pays : le Portugal, les Pays-Bas, l'Espagne, la Grèce, la Croatie et le Royaume-Uni. Du 2 au 24 mai.

40E ÉDITION DU FESTIVAL PERSPECTIVES

La 40e édition du Festival franco-allemand des arts de la scène PERSPECTIVES, unique festival transfrontalier consacré aux scènes théâtrales francophone et germanophone, a lieu du 1er au 10 juin 2017, à Sarrebruck, à moins de 2h de Paris en train. Parmi les productions de ce cru, la dernière pièce de l'auteur et metteur en scène allemand Falk Richter, *Verräter. Die letzten Tage (Traîtres. Les derniers jours)* avec les comédiens du Maxim Gorki Theater de Berlin.

Agenda

Spectacles recommandés

depuis le 18-avr	Des souris et des hommes , de John Steinbeck Théâtre de la Michodière 75002 Paris	
19-avr	Votre Maman , de Jean-Claude Grumberg, avec Catherine Hiegel... Théâtre de l'Atelier 75018 Paris	p.10
23-mai	Des hommes en devenir , avec Jérôme Kircher, Comédie de l'Est du 25/4 au 6/5, Paris-Villette du 23/5 au 10/6	p.66
25-avr	Le froid augmente avec la clarté , mise en scène de Claude Duparfait, TNS Strasbourg et La Colline	p.12
25-avr	A haute voix ! Cycle de lectures autour du pouvoir, à L'Atelier, avec Julie Depardieu, Jacques Weber... jsq 31/5	
26-avr	Le cas Martin Piche , avec Hervé Devolver et Jacques Mougnot, Théâtre Montparnasse 75014 Paris	
27-avr	Misery , d'après Stephen King, avec Myriam Boyer et Francis Lombrail, Anthea Antibes, jsq 14/05	
28-avr	Festival de Caves , dans 93 communes, 03 63 35 71 04, www.festivaldecaves.fr., du 28/04 au 24/06	p.14
29-avr	Matériau-Médée , mis en scène Anatoli Vassiliev, avec Valérie Dréville, TNS Strasbourg et Bouffes du Nord	p.15
à partir du 2-mai	Des territoires , de Baptiste Amann, spectacle en deux parties. A Théâtre Ouvert et au Centquatre	p.16
2-mai	Art , de Yasmina Reza, coproduction tg STAN en tournée puis au Théâtre de la Bastille du 2 au 30/06	p.18
2-mai	Chantiers d'Europe au Théâtre de la Ville, pays : Portugal, Pays-Bas, Espagne, Grèce, Croatie, UHK, jsq 24/05	
2-mai	La journée d'une rêveuse , de Copi, mise en scène Pierre Maillet, au Théâtre du Rond-Point et à Maubeuge	p.20
5-mai	Amphitryon , de Molière, mise en scène de Christophe Rauck, Théâtre du Nord à Lille, et TGP à Saint-Denis	p.21
5-mai	Le Testament de Marie , mise en scène Deborah Warner, avec Dominique Blanc, Théâtre de l'Odéon	p.22
9-mai	L'amour et les forêts , d'après Éric Reinhardt, mise en scène Laurent Bazin, avec Isabelle Adjani... en tournée	p.50
10-mai	Notre Chœur . Théâtre de la Bastille du 10 au 21 mai	p.24
16-mai	L'Ombre de Stella , de Pierre Barillet, mise en scène Thierry Harcourt, avec Denis D'Arcangelo, Rond-Point	p.28
16-mai	Fleur de cactus , avec Catherine Frot, Michel Fau... Théâtre Antoine 75010 Paris, du 16/5 au 1/7	p.74





16-mai	Récits des événements futurs , d'Adrien Béal L'Hexagone Meylan et Théâtre en mai à Dijon	p.29
20-mai	Hôtel du Libre-Échange , de Feydeau, mise en scène Isabelle Nanty, Comédie-Française, du 20/05 au 25/07	p.30
24-mai	Une vie , de et mis en scène par Pascal Rambert, avec Denis Podalydès... Vieux-Colombier, jsq 2/07	p.32
25-mai	Comme une pierre qui , mise en scène Marie Rémond et Sébastien Pouderoux, Studio Comédie-Française, jsq 2/07	p.74
29-mai	11e édition des Mises en capsules Ciné 13 Théâtre, 75018 Paris, du 29/05 au 17/06	p.33
30-mai	Les Variations amoureuses , de Carole Thibaut Théâtre des Îlets à Montluçon, du 30/05 au 6/06	p.34
à partir du 1-juin	Dîner en ville , de Christine Angot, lecture à la Comédie de Valence, 1-3/6. Festival ambivalence(s), 29/05-3/06	p.36
1-juin	First Trip , d'après Virgin Suicides, mise en scène Katia Ferreira, Printemps des Comédiens à Montpellier	p.37
8-juin	Jan Karski , mise en scène Arthur Nauzyciel, avec Laurent Poitrenaux. La Colline du 8 au 18/06	p.80
12-juin	Festival d'Anjou , du 12/6 au 1/7, Création <i>Faisons un rêve</i> , de Guitry, avec Nicolas Briançon du 12 au 28/06	
13-juin	S'il se passe quelque chose , avec Vincent Dedienne, en tournée et au Théâtre de l'Atelier du 13 au 17/06	p.71
13-juin	Les restes , de Charly Breton, les 13 et 14/06, dans le cadre du Printemps des Comédiens du 30/05 au 1/07	p.38
13-juin	Réparer les vivants , de Maylis de Kerangal, mise en scène Sylvain Maurice, Théâtre des Abbesses du 14 au 24/06	p.60
15-juin	Democracy in America , d'après Tocqueville, mise en scène Romeo Castellucci, Montpellier du 15 au 17/06	p.39
16-juin	Combat de Carnaval et Carême , chorégraphie Olivia Grandville. Nouveau théâtre de Montreuil, 16-17/06	p.40
16-juin	Les Noces de Figaro , de Mozart, mise en scène Julie Gayet, Opéra en plein air, en tournée	p.41
21-juin	Richard III , d'après Shakespeare, mise en scène Thomas Ostermeier, avec Lars Eidinger... Odéon, du 21 au 29/06	p.78
21-juin	Lorenzaccio , mise en scène M-C Pietragalla, D. Mesguich et J. Derouault. Fêtes Nocturnes de Grignan, 21/06-9/08	p.44
24-juin	12 hommes en colère , adaptation Francis Lombrail, avec Maxime d'Aboville, au Théâtre Hébertot Paris 17	p.46

LE MONDE D'HIER Mathurins – Paris
DES HOMMES EN DEVENIR Paris-Villette

Jérôme Kircher

Il pensait jouer *Le Monde d'hier* une trentaine de fois. Il le joue aux Mathurins depuis plus d'un an et le donnera en tournée la saison prochaine. Sa solitude en scène avec le texte de Stefan Zweig s'achèvera bientôt. Il enchaîne avec le prochain spectacle d'Emmanuel Meirieu et travaille ensuite avec Guy Cassiers.

Passionnément contemporain

“ Zweig écrit son texte juste avant de se donner la mort en 1942. Il dit : "J'espère que cela ne se reproduira pas"...

Théâtral magazine : Comment avez-vous eu l'idée de porter à la scène l'ouvrage de Zweig ?

Jérôme Kircher : Ce n'est pas mon idée mais celle de Stéphane Engelberg, le directeur des Mathurins. Il me l'a proposé le 30 décembre 2015. J'ai dit d'accord, pensant que c'était dans un délai un peu éloigné, mais non, c'était pour tout de suite, pour le mois de mars. L'adaptation de Laurent Seksik n'était même pas faite. Grâce à Patrick Pineau on a tout monté en un mois de demi. L'éclairagiste Christian Pinaud a mis en place deux espaces, grâce à des chemins de lumière. On pensait jouer un mois. Le public n'a cessé de venir. L'actualité politique nous a aidés.

Qu'est-ce qui touche le public dans *Le Monde d'hier* ?

C'est un texte qui parle comme un avertissement contre la montée de la barbarie, la progression des nationalismes, les attaques contre la culture. Zweig écrit son texte en exil, juste avant de se donner la mort en 1942. Il dit : "J'espère que cela ne se reproduira pas."

C'est la première fois que vous jouez seul en scène ?

Non, déjà avec l'aide de Patrick Pineau, j'avais joué *Conversations sur la montagne* d'Eugène Durif. C'est un exercice particulier, que j'aime beaucoup mais qui est difficile. C'est de l'ordre du marionnettiste. Je sens le public établir lui-même des parallèles avec aujourd'hui, je perçois des silences glacés et les émotions.

Vous allez jouer avec des partenaires très prochainement.

Oui, dans *Des hommes en devenir*, (voir p. 66) d'abord créé à Colmar, pour lequel Emmanuel Meirieu a réuni Xavier Gallais, Jérôme Derre, Stéphane Balmino et moi, mais ce

sont des monologues ! Nous jouons séparément. J'interprète un aide-soignant qui a perdu son bébé. La saison prochaine, je serai dans la version pour la France du spectacle de Guy Cassiers tiré du roman de Philippe Claudel, *La Petite Fille de M. Linh* (voir p. 68) : l'histoire d'un homme qui se lie d'amitié avec un vétéran américain. Ces deux projets me plaisent beaucoup. Je veux jouer dans des spectacles qui parlent du monde d'aujourd'hui.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Le Monde d'hier*, de Stefan Zweig, mise en scène Patrick Pineau, avec Jérôme Kircher. Mathurins, 36 rue des Mathurins 75008 Paris, 01 42 65 90 00, jusqu'au 23/05

■ *Des hommes en devenir* d'après Bruno Machard, mise en scène d'Emmanuel Meirieu, avec Jérôme Kircher, Théâtre Paris-Villette, 211 avenue Jean-Jaurès 75019 Paris, 01 40 03 72 23, 23/05 au 10/06



Pierre Notte

Guerre aux machistes

Il est l'un de nos auteurs les plus joués. C'est Noël tant pis a été repris à la Comédie des Champs-Élysées et sera en tournée la saison prochaine. *Ma Folle Otarie*, joué par Brice Hillairet, revient au Lucernaire à partir du 10 mai. Il donnera à la rentrée une nouvelle pièce au Rond-Point, *La Nostalgie des blattes*. Et en ce moment, c'est la création de *L'Histoire d'une femme* au Poche.

“ Cette femme qui est tombée se relève sans renoncer ni à sa liberté ni à la jouissance.

Théâtral magazine : Ce nouveau texte est né d'une scène vécue. Vous avez vu une femme agressée dans la rue.

Pierre Notte : J'étais à vélo, rue Saint-Honoré. Je revenais du Rond-Point. Un cycliste s'est rapproché d'une femme qui marchait, lui a mis la main aux fesses et s'est enfui. La femme s'est effondrée. Quand je me suis porté à sa hauteur, elle m'a pris pour une menace supplémentaire... Cette question de la violence faite aux femmes était déjà en moi, dans les pièces que je venais de faire jouer. *Sur les cendres en avant*, ce sont cinq femmes qui décident de s'opposer au modèle machiste. Après ce choc, j'ai écrit une pièce où trente personnages parlent à une femme qui se tait. Je ne pensais pas la monter mais Muriel Gaudin m'a demandé un texte. J'ai fait un montage où les voix des hommes sont également dites par la femme : elle se raconte et prend parfois la voix des hommes auxquels elle s'adresse. Cette femme qui est tombée se relève sans renoncer ni à sa liberté ni

à la jouissance. Nous avons fait une lecture devant les directrices du Poche, Charlotte Rondelez et Stéphanie Tesson, et Pierre Beyffeyte des Trois Soleils d'Avignon. Ils ont tous voulu prendre le spectacle.

Quel type d'actrice est Muriel Gaudin ?

Je ne la connaissais pas. C'est un actrice d'une intelligence rare, avec une voix, une grâce éveillée et singulière, avec une grande énergie organique. Elle est tous les personnages du texte et fait tout ressentir, même ce qui est d'une grande violence.

Vous avez fait vous-même la mise en scène.

J'ai fait aussi la photo du programme ! C'est une nymphe enlevée par un centaure que j'ai photographiée aux Tuileries. Quant à la mise en scène, elle est très dépouillée, avec des coupures, des respirations.

Vous avez à Avignon plusieurs reprises, dont *Night in the white Satie*. Mais à la rentrée ?

J'ai écrit une pièce pour Catherine Hiegel et Tania Torrens, sur une idée de Catherine Hiegel, autour de notre folie de la propreté, *La Nostalgie des blattes*, qui sera créée au Rond-Point. Par ailleurs, Philippe Minyana a écrit une pièce pour Judith Magre et pour moi. Je la jouerai avec Judith et aussi ma sœur, Marie Notte !

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *L'Histoire d'une femme*, de Pierre Notte, avec Muriel Gaudin.
Poche-Montparnasse 75 bd du Montparnasse 75006 Paris, 01 45 44 50 21, jusqu'au 7/5. Reprise au festival off d'Avignon (Les Trois Soleils)



@Victor Tonelli

Catherine Hiegel

La mémoire au travail

L'immense comédienne et metteuse en scène s'illustre dans *Votre Maman*, une pièce du dramaturge Jean-Claude Grumberg, sous la direction de Charles Tordjman. Elle y incarne, aux côtés de Bruno Putzulu et Philippe Fretun, une femme en proie à la maladie d'Alzheimer. L'occasion idéale d'évoquer l'une des questions qui tient le plus à cœur à l'actrice de 70 ans : la mémoire.

Théâtral magazine : Qu'est-ce qui vous touche dans cette pièce ?

Catherine Hiegel : Sur le papier, le sujet traité est difficile. Il est question d'une mère qui reçoit son fils, dans la chambre d'une maison de retraite. C'est la fin de sa vie, elle perd la tête, et ne reconnaît pas, parfois, son propre fils. Les thèmes de la mémoire, du temps qui passe et de la Shoah sont abordés directement... Autant de thèmes, a priori, qui peuvent paraître plombants. Et pourtant, on rit beaucoup ; la magie de l'écriture est là. Jean-Claude Grumberg parvient toujours à injecter une bonne dose d'humour absurde en dépeignant le monde de l'administration hospitalière. C'est ce mélange de gravité et de légèreté qui me plaît.

Au départ, c'est toujours le texte, donc, qui vous pousse à accepter un projet ?

Bien sûr. La distribution et la mise en scène sont secondaires.

Pourquoi Jean-Claude Grumberg fait-il partie des auteurs contemporains les plus montés de nos

jours à votre avis ?

Parce qu'il est bon ! Les jeunes compagnies peuvent s'emparer de ses textes, car c'est du vrai théâtre. Il n'y a pas besoin de micros, de projections, de grands décors pour faire advenir le théâtre. Je sais que cela va complètement à l'encontre de la mode actuelle qui consiste à adapter des films sur les planches...

Une tendance que vous voyez d'un mauvais œil ?

Entre *La Règle du jeu*, *Les Damnés*, *Scènes de la vie conjugale*... Non, je n'ai rien vu de bien. Le théâtre ne peut pas rivaliser avec le cinéma s'il joue sur le même terrain que lui.

“ Je me demande si mon personnage ne fait pas semblant de perdre la mémoire pour qu'elle soit laissée tranquille... ”

Comment expliquez-vous qu'un enfant, comme dans *Votre maman*, continue à vouloir discu-

ter avec sa mère alors qu'elle va tout oublier ? Qu'est-ce qui se joue dans ce dialogue ?

Ce serait une erreur de penser qu'il s'agit d'une pièce sur Alzheimer. Je me demande, au fond, si mon personnage ne fait pas semblant de perdre la mémoire pour qu'elle soit laissée tranquille. Tout l'enjeu de mon interprétation consiste à laisser planer le doute. Cette femme n'a qu'une seule envie : retrouver sa mère, qu'elle a dû laisser sur la route, alors que les nazis évacuaient les camps de concentration juste avant la fin de la guerre. Dans ce texte, il s'agit moins de la mémoire que de la mémoire des survivants. Cette idée, chère à Jean-Claude Grumberg, est présente dans presque tous ses textes.

Vous avez discuté de cette interprétation avec Charles Tordjman, le metteur en scène ?

Oui et avec Jean-Claude Grumberg lui-même. Pourtant Dieu sait qu'Alzheimer m'effraie. Cette maladie est la pire chose qui puisse arriver à un comédien. Certains



Philippe Fretun / Bruno Putzulu / Catherine Hiegel

ont connu un sort absolument terrible. Annie Girardot, par exemple, a disparu des théâtres à cause de ça. C'était une immense actrice. J'espère que cela ne m'arrivera jamais.

Vous y pensez souvent ?

Tout le temps. J'ai très peur de la mort, mais pas autant que de perdre la mémoire. J'arrive à un âge où l'on sait que la fin est proche. Je sais que je ne pourrai pas jouer éternellement. A un moment donné mon corps va lâcher. Et j'espère que cela arrivera d'un coup : paf ! Faites tomber le rideau.

Vous vous voyez jouer combien de temps encore ?

Jusqu'à ce que ma mémoire flanche justement. Jamais je n'accepterais de jouer à l'oreillette.

Et aujourd'hui, votre mémoire est dans quel état ?

Parfaite ! Et ce rôle est très difficile de ce point de vue, car les répliques de mon personnage sont souvent décousues et illogiques.

Jamais vous n'avez eu de trou de mémoire ?

Mais on ne parle pas de choses comme ça à une actrice enfin ! C'est comme si vous disiez "bonne pêche" à un pêcheur ; vous le faites courir à la catastrophe. J'ai eu un trou de mémoire une fois dans ma carrière. Je jouais Angélique dans *Le Malade imaginaire*. Et là, au début d'une réplique : plus rien. Paniquée, j'ai commencé à inventer un texte, d'une stupidité affli-

geante... Je me souviendrai toute ma vie de la tête de Jacques Charon qui jouait en face de moi !

Comment vivez-vous l'évolution des rôles que l'on vous propose ? Bien ! J'ai vécu sur scène comme on vit dans la vraie vie. J'ai commencé par les jeunes filles. Puis les soubrettes, les jeunes mères, les femmes matures... Et maintenant les vieilles. Pour une actrice, il est bien plus facile de vieillir au théâtre qu'au cinéma. On n'est pas obligée de disparaître après la cinquantaine, on ne se sent pas obligée de se refaire le visage. Et puis le théâtre transfigure tout. Je serais capable de jouer une enfant si l'on me le proposait.

“ Etre acteur, c'est ne jamais aller au chagrin. D'une certaine manière on éloigne la douleur, c'est très agréable... ”

Où se trouve le plaisir lorsque l'on incarne un personnage en fin de vie ?

Le bonheur du jeu consiste à témoigner. Un comédien est le relai entre l'auteur et le public. Et puis "jouer", quel beau mot... Au XIXe siècle, quand un homme partait travailler, il disait : "Je vais au chagrin". Etre acteur, c'est ne jamais aller au chagrin. Et évidemment, même quand le texte est tragique, on joue la tragédie. Et d'une cer-

taine manière on éloigne la douleur, c'est très agréable.

Quel genre de directeur d'acteur est Charles Tordjman ?

Il est doux, très ouvert et disponible. Absolument pas péremptoire... Pas assez parfois d'ailleurs.

Les metteurs en scène ne sont pas intimidés face à vous ?

Non, je n'espère pas. D'autant que Charles m'a déjà fait jouer dans *Moi je crois pas !*, une pièce de Jean-Claude Grumberg, avec Pierre Arditi, au Théâtre du Rond-Point. Il sait que je ne mords pas !

Et vous n'avez jamais envie de mettre votre grain de sel dans les choix artistiques ?

Si, et je le fais d'ailleurs. Les comédiens ne sont pas des objets. Il faut échanger le maximum possible lors d'une création : tous les chemins doivent être envisagés car une fois que les représentations ont débuté, on ne peut plus rien faire. En l'occurrence, je ne me fais pas trop de soucis.

Propos recueillis par Igor Hansen-Love

■ *Votre Maman, pièce de Jean-Claude Grumberg, mise en scène de Charles Tordjman, avec Catherine Hiegel, Bruno Putzulu et Philippe Fretun. Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin, 75018 Paris, 01 46 06 49 24, à partir du 19/04*

LE FROID AUGMENTE AVEC LA CLARTÉ

Théâtre national de Strasbourg

Colline - Paris

Claude Duparfait



Thomas Bernhard
parmi nous

Ecrivain (il vient de publier aux Solitaires intempestifs *La Fonction Ravel*), acteur et metteur en scène, Claude Duparfait revient à Thomas Bernhard dont il avait si bien adapté *Des arbres à abattre*. Son nouveau spectacle, créé en avril au Théâtre national de Strasbourg, rêve autour du jeune Bernhard à partir de deux de ses premiers livres.

Théâtral magazine : Comment travailler à la fois sur deux livres de Thomas Bernhard (*L'Origine et La Cave*) ?

Claude Duparfait : J'ai conçu un seul rêve où se rejoignent les récits des deux livres. Le rêve de la présence de Thomas Bernhard en 2017 : il serait là et écrirait un livre qui s'appellerait *Inquiétude*.

Les cinq acteurs incarnent-ils cinq personnages pris dans ces livres ?

Non. Thomas Bernhard disait : "J'écris sur des paysages intérieurs". C'est ce que sont ces per-

sonnages, pour lesquels j'ai écrit des zones de jonction oniriques. Thierry Bosc est la figure du grand-père, le personnage central, qui passe et est autonome. Laurent Pochet, c'est la part la plus jeune de Thomas Bernhard, l'enfant abandonné, recueilli par son grand-père et qui subit à l'école le poids de l'éducation nationale-socialiste. Annie Mercier, c'est la parole rebelle, la violence de la révolte. Pauline Lorillard prend en charge le champ de la survie et de la joie, dynamisante et politique. Moi, je suis la figure de l'écriture.

Je tiens beaucoup à la double tonalité masculine et féminine : Pauline est aussi une figure de la poétesse. J'ai donné au décor une résonance kantorienne, avec la salle de classe et la boîte à chaussures...

“ Thomas Bernhard est un auteur qui rend vivant et résistant...”

Le froid, la clarté : qu'est-ce qui l'emporte ?

Les différentes figures se regroupent pour que renaisse une humanité lucide. Dans notre expérience actuelle de spectateur, beaucoup de pièces ne nous mettent pas dans une situation d'engagement mais dans un constat de mélancolie. Or Thomas Bernhard est un auteur qui rend vivant et résistant. Je privilégie sa pensée, ses pulsions de vie qui sont antinomiques de la mélancolie.

Vous avez joué à Besançon votre propre texte, *La Fonction Ravel*. Le reprendrez-vous ?

J'y conte ce qui m'a reconstruit dans mon enfance. Je devais le jouer au Rond-Point. Mais c'est reporté...

Propos recueillis par Gilles Costaz

■ **Le froid augmente avec la clarté d'après *L'Origine et La Cave* de Thomas Bernhard, adaptation et mise en scène de Claude Duparfait, avec Thierry Bosc, Annie Mercier...**

> Théâtre national de Strasbourg, 03 86 24 88 00, jusqu'au 13/05
> La Colline 15 rue Malte-Brun 75020 Paris, 01 44 62 52 52 du 19/05 au 18/06

tah Scène
d'Avignon
théâtre des halles
direction **A. Timár**

www.theatredeshalles.com

Rue du Roi René - 84000 Avignon

Réservations

04 32 76 24 51

Avant-première
vendredi 9 juin

FESTIVAL 2017
6 au 29 juillet

22h
Salle Chapitre

“ *Les mots sont des traîtres.
Mais ils sont ce qui reste.* ”

Création 2017

CAP AU PIRE

Samuel Beckett

Mise en scène, scénographie **Jacques Osinski**
Avec **Denis Lavant**

Production L'Aurore boréale et Les Déchargeurs / Le Pôle diffusion

Production déléguée L'Aurore boréale

Le Théâtre des Halles - Compagnie Alain Timár
est soutenu par le ministère de la Culture et de la
Communication / D.R.A.C. P.A.C.A., le Conseil
régional Provence-Alpes-Côte d'Azur, le Conseil
départemental de Vaucluse et la Ville d'Avignon



Photo: S. Lamy - www.theatredeshalles.com / www.lepole-diffusion.com - Licences: 1-1073040 & 2-1069977

Guillaume Dujardin

Dramaturgie en sous-sol

Pour sa douzième édition, le Festival de Caves propose 15 créations originales et 300 représentations de Besançon jusqu'à Amiens. A l'affiche notamment Svetlana Alexievitch, Paul Lafargue, deux Rabelais et la vie de Marthe Bonnard...

Quand ses multiples activités lui en laissent le temps, Guillaume Dujardin prépare une thèse sur la décentralisation théâtrale. Des images de 1947 défilent aussitôt : André Clavé à la tête du premier CDN à Colmar, Jean Dasté à Saint-Etienne, Jean Vilar songeant que la Cour d'honneur du Palais des Papes ferait un merveilleux lieu pour le théâtre. "Je me demande si, 70 ans après l'invention du théâtre populaire, les conditions actuelles de la cérémonie dramatique ne passent pas par un faible nombre de spectateurs ?", s'interroge Guillaume Dujardin, fondateur du Festival de Caves.

De l'infiniment grand à l'infiniment petit ? En 2006, le Musée de la Résistance de Besançon commanda à Dujardin une mise en scène du *Journal* du philologue Viktor Klemperer, l'analyste de la novlangue nazie, qui fut donnée dans la cave de la préfecture : l'idée du théâtre souterrain était née. Pour sa douzième édition, le Festival de Caves propose une quarantaine de spectacles dont quinze créations sur 300 dates et 93 communes, es-

sentiellement dans l'est de la France mais aussi à Paris, Amiens, Bordeaux et Montpellier.

"Dans *l'Histoire du monde, les caves ont servi à se cacher, à emprisonner, à torturer, à résister...*", note Dujardin. Il s'agit cette fois d'un engagement renouvelé envers le théâtre : **aucun portable connecté, plus de retardataire les spectateurs se retrouvant en ville pour rallier le lieu de la représentation, 19 personnes au maximum pour les conditions d'évacuation, une proximité avec les comédiens...** Et par un effet paradoxal, les bas-fonds élargissent l'horizon. C'est le sens de la mise en scène cette année par Moreau de son propre texte, *L'illétré*, qui, éclairée par huit lampes de poche, brouille les limites "de ce lieu utérin".

La vocation du Festival est de retrouver la trace d'un théâtre de tréteaux : certains villages vont jusqu'à accueillir quatre pièces en deux mois par saison. Cette année, pour accompagner la fusion des régions, la Franche-Comté a incité Dujardin à aller voir du côté de la Bourgogne que Jacques Copeau sillonnait dans les

années 1920 avec ses Copiaus.

L'autre atout, c'est la souplesse. Les dix comédiens permanents et les treize artistes associés expérimentent des associations artistiques à géométrie variable. Certains spectacles peuvent se monter en deux mois, d'autres ont été longuement réfléchis et connaissent d'autres vies en remontant à la surface. Anne Montfort jouera l'an prochain au CDN de Colmar son *Temps Universel +1*. Et Léopoldine Hummel, comédienne et chanteuse, prix Georges-Moustaki, connaît de belles promesses de carrière.

Le cru 2017 mêle les témoignages des femmes-soldats recueillies par Svetlana Alexievitch (*La guerre n'a pas un visage de femme*), une adaptation du *Droit à la paresse* de Paul Lafargue, deux textes de Rabelais, une commande d'écriture autour de l'histoire de la pianiste Clara Haskill : une suite de question à la Pérec, *Où ? #4*. Et Dujardin, à la suite de son travail avec le dramaturge anglais Howard Barker, s'interroge dans *Paule* sur le rapport entre le modèle et l'artiste à travers la vie de Marthe de Mélny, le modèle et la femme de Pierre Bonnard qu'il représentera éternellement comme si elle avait toujours eu 25 ans. Une fixité artistique loin de la vraie vie de Marthe dont le peintre ignore longtemps la véritable identité. Une fixité à rebours de l'idée même du Festival.

*Propos recueillis par
Patrice Trapier*

■ Festival de Caves, 03 63 35 71 04
www.festivaldecaves.fr
du 28/04 au 24/06

Valérie Dréville

la page blanche, toujours

Valérie Dréville aime les héroïnes tragiques. Après *Phèdre*, un rôle offert par le regretté Luc Bondy en 1998, la comédienne a incarné au sens propre du terme Médée dans *Matériau-Médée* de Heiner Müller. Le spectacle éterné à Moscou en 2001 sous la direction du grand d'Anatoli Vassiliev a triomphé l'année suivante au festival d'Avignon.

Théâtral magazine : Le spectacle a-t-il changé depuis sa création ?

Valérie Dréville : On est en plein travail, il y a un double mouvement, de remémoration, d'exhumation. Au bout de dix ans, il faut aller le chercher dans les ruines, c'est le cas de le dire pour Médée ! Pendant trois semaines, on n'a pas commencé à prononcer un seul mot, on a travaillé le geste, il a une mémoire différente du psychisme.

Anatoli Vassiliev parle de "structure ludique".

Il a été chimiste avant d'être metteur en scène. Depuis qu'Anatoli Vassiliev a créé son école d'art dramatique, il s'est consacré à deux directions : les structures psychologiques dans la lignée de Stanislavski et les structures du jeu. Pour *Médée*, on ne répète jamais en même temps le texte et la mise en scène. Vassiliev est un maître avant d'être un metteur en scène. *Médée* est un vrai spectacle avec une forme. Pour moi, l'intérêt d'y revenir, c'est l'apprentissage, toujours.

Médée a trahi ses parents et son peuple pour aider Jason à conquérir la Toison d'or et assassine ses propres enfants. Vous justifiez son comportement pour

pouvoir la jouer ?

Il n'y a pas de morale, pas d'excuse à trouver pour l'aimer. Il faut comprendre le sens de son mythe et son comportement. Vassiliev ne considère pas qu'elle se venge. La finalité de ses actes est qu'elle se libère. Le mythe se subit comme le karma. On y est enfermé. Médée accomplit un acte de transgression, de libération. Chez Euripide, elle monte sur un char vers la lumière, vers Hélios qui signifie "soleil". Elle se libère de la culpabilité. **Vous accomplissez une vraie performance.**

C'est un travail sur soi-même, on participe comme acteur et comme personne. Un travail de laboratoire. Le performer agit avec la salle. C'est une figure qui m'a beaucoup influencée, elle ne me quitte pas vraiment. Le travail de l'acteur transforme son rapport au monde. Chaque représentation devrait être une page blanche. Un travail sur ce matériau n'est jamais terminé. Il y a aussi de la joie, du jeu et de la fantaisie.

Avez-vous découvert des choses sur vous depuis que vous jouez Médée et, ou sur votre métier d'actrice ?

L'expérience la plus troublante et qui occupe le plus de place dans ce

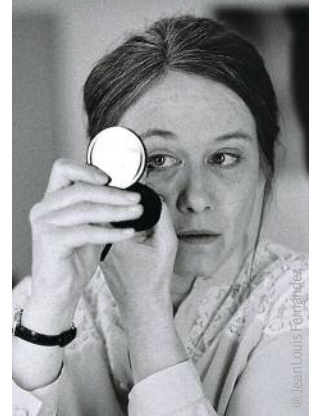
spectacle, c'est le travail sur la parole. Pour Vassiliev, dans un texte comme celui-ci, l'action est dans la parole et doit être dans les mots. J'ai fait du "training" pour transmettre un contenu métaphysique, la transfiguration dans un espace qui n'est pas seulement la terre ferme. Il faut enlever l'intonation narrative pour faire de l'intonation affirmative. Vassiliev indique le rythme comme une partition musicale.

Dont on ne comprend pas forcément tous les mots...

Oui ! En France, on m'en a fait la remarque. Je ne reconnaissais plus ma langue quand je l'ai travaillée à Moscou. Cela m'a fait découvrir des sons qui ont une qualité d'énergie.

Vous êtes marquée par votre parcours avec Antoine Vitez ou Claude Régy.

Bien sûr, on grandit avec le temps. Ce que j'ai appris auprès d'eux me sert. L'héritage est quelque chose de vivant, il s'accumule comme un combustible.



© Jean-Louis Remignier

*Propos recueillis par
Nathalie Simon*

■ *Matériau-Médée de Heiner Müller, mis en scène par Anatoli Vassiliev, avec Valérie Dréville*

> Théâtre national de Strasbourg du 29/04 au 14/05, 03 88 24 88 24
> Théâtre des Bouffes du Nord, du 24/05 au 3/06, 01 46 07 34 50

DES TERRITOIRES

Théâtre Ouvert et Centquatre à Paris

Baptiste Amann

Ecrivain au long cours

Lauréat du prix des lycéens Bernard-Marie Koltès, Baptiste Amann, acteur et surtout écrivain, se consacre pleinement à son cycle sur la société d'aujourd'hui et l'idée de révolution, *Des territoires* : un projet de trilogie qui, commencé en 2013, ne devrait s'achever qu'en 2019 !

Théâtral magazine : Acteur sorti de l'ERAC, vous vous êtes mis à écrire. Quel a été le déclic ?

Baptiste Amann : Dès la dernière année de l'ERAC, j'ai commencé à écrire des textes, mais c'était en contradiction avec le principe du collectif auquel j'appartenais, l'Institut des recherches menant à rien. J'ai mis sept ans à accepter mon envie d'être auteur, mais je le suis devenu dans la fidélité à l'équipe. Les acteurs, Solal Bouldoune, Sarajeane Drillaud, Nailia Harzoune, Yohann Pisiou, Samuel Réhault, Anne-Sophie Sterck, Lyn Thibault, Olivier Veillon, m'inspirent. J'écris pour eux. Ils enrichissent le principe de réalité dont je pars pour écrire. Même pour mon autre pièce, *La Truite* monté à Reims par Rémy Barché, j'ai écrit en pensant aux interprètes. D'ailleurs, je pense que j'écris comme un acteur !

D'où vient l'idée de parler des banlieues et de ce que pourrait être la prochaine révolution ?

J'ai grandi dans une tour de la banlieue d'Avignon puis dans un pavillon au même endroit. On était les "bourges" chez les pau-

“ On était les bourges chez les pauvres. Je me demandais quelle dimension poétique pouvait naître dans cet environnement... ”

vres, avec le même mode de vie. Je me demandais quelle dimension poétique pouvait naître dans cet environnement. Pour donner une forme de radicalité à ce qui ne pourrait être que de la satire sociale, j'ai introduit à chaque fois un anachronisme qui rejoint mon inquiétude personnelle : quelle révolution naîtra dans l'avenir ? J'introduis successivement la Révolution, la Commune et la Révolution algérienne.

Comment s'articule cette trilogie, dont la deuxième partie est présentée en chantier à Théâtre Ouvert et créée la saison prochaine, tandis que la première est reprise au Centquatre ?

C'est l'histoire d'une fratrie : dans un pavillon, quatre frères et une sœur se retrouvent à la mort de leurs parents. La première pièce a

lieu avant l'enterrement, la seconde pendant l'enterrement, la troisième après. La trilogie suit le moment du deuil.

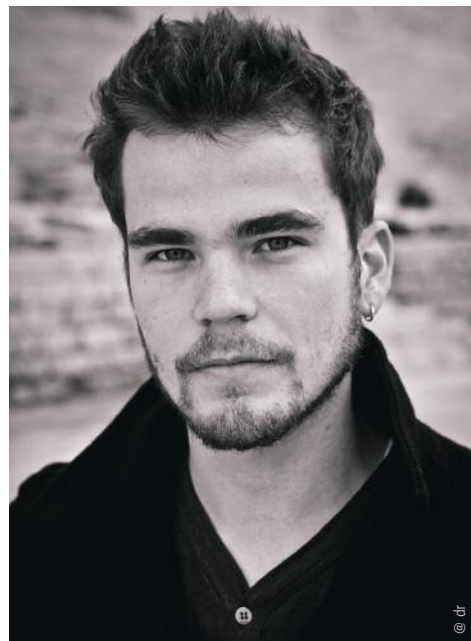
C'est un travail échelonné sur des années.

Nous avons commencé *Des territoires* en 2013. Le premier volet, *Nous sifflerons la Marseillaise*, a été créé en 2016. On devrait terminer en 2019. C'est un projet de vie. Le soutien de Théâtre Ouvert, de la Comédie de Reims et du Glob Théâtre à Bordeaux nous a permis de commencer puis d'être aidés par d'autres coproducteurs.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Des territoires*, de Baptiste Amann, > chantier ouvert (texte de la deuxième partie, *D'une prison l'autre*) à Théâtre Ouvert 4 bis, cité Véron 75018 Paris, 01 42 55 74 40, du 2 au 6/05.

> Première partie : *Nous sifflerons la Marseillaise*, Le Centquatre 5 rue Curial 75019 Paris, 01 53 35 50 00, du 16 au 24/05
Création en septembre pour Actoral Comédie de Reims : du 10 au 20 / 10
Bastille dans le cadre du Festival d'Automne à Paris : du 2 au 25/11



CRYSTAL PRÉSENTE

BLANCHE RAYNAL

Mise en scène de **Michèle André**

Carte Blanche

Écrit et joué par
Blanche Raynal

Musique :
Maxime Richelme



ARTWORK & DESIGN - JOHNCANDOTTI.COM

théâtre du
marais

LOCATIONS

01 71 73 97 83

37 rue Volta - 75003 PARIS

M° : arts et métiers

CHAQUE MARDI À 19 H
DU 04 AVRIL
AU 27 JUIN 2017

15-23.05.2017

Le Songe d'une nuit d'été

De William Shakespeare

Mise en scène Guy Pierre Couleau



Traduction :

Françoise Morvan et
André Markowicz
Editions
Les Solitaires
Intempestifs
Assistante à la
mise en scène :
Carolina Pecheny
Scénographie :
Elissa Bier
Costumes :
Laurianne Scimemi
Lumière :
Laurent Schneegans
Musiques originales :
Philippe Miller
Masques et
maquillages :
Kuno Schlegelmilch

Avec :

Sébastien Amblard
Marlène Le Goff
Clément Bertonneau
François Kergourlay
Anne Le Guernec
François Macherey
José Maria Mantilla
Camacho
Adrien Michaux
Ruby Minard
Martin Nikonoff
Carolina Pecheny
Achille Sauloup
Romaric Séguin
Rainer Sievert
Jessica Vedel
Clémentine Verdier

Production

Comédie De l'Est -
Centre dramatique
national d'Alsace -
Colmar
Coproductio Théâtre
du Peuple - Bussang



C D E
Centre dramatique
national d'Alsace

MANUFACTURE DES OÛILLETS

1 place Pierre Gosnat - 94200 Ivry-sur-Seine - M° Mairie d'Ivry
www.theatre-quartiers-ivry.com - 01 43 90 11 11

Frank Verduyssen

des tg STAN



© Anne Peper

Du 2 au 30 juin prochain, les Flamands du collectif tg STAN présentent **Art**, de Yasmina Reza, au théâtre de la Bastille. Ils ont créé le spectacle en néerlandais fin 2014, puis sont partis en tournée, mais c'est en français qu'ils vont cette fois le donner.

Art, de l'avenue Montaigne à la Bastille

Difficile de le jouer en français ? Frank Verduyssen, l'un des trois interprètes, se récrie : "Oui, ça demande un effort mais on en est récompensé ! C'est même un régal de jouer dans une autre langue que la sienne. Comme quand on goûte une cuisine exotique. Jouer en français, pour moi, c'est comme aller dans un restaurant thaïlandais."

Depuis 1994, cette comédie rencontre un succès incroyable. Non seulement en France mais dans le monde. On l'a représentée partout, de New-York à Saint-Petersbourg en passant par Tokyo ou Bombay. Cependant, même si elle a porté Yasmina Reza au sommet de la gloire, chez nous elle reste considérée comme boulevardière. Frank Verduyssen en est conscient. "Ça ressemble à ce que nous avons connu quand nous avons monté *Antigone*, d'Anouilh. Nous avons découvert ce texte ingénument, en librairie. Mais nous avons vu aussitôt se froncer les sourcils de nos amis français. Et perçu la mauvaise réputation d'Anouilh. Pour nous, le seul point de départ c'est le texte. Est-il bon ou pas ?

De même, nous espérons faire redécouvrir Art à ceux qui lui ont collé l'étiquette "boulevardier".

Certains traitent Yasmina Reza de réac. "Écoutez, moi je ne me mêle pas de la relation que les intellectuels français ont avec cette pièce. Tout ce que je sais, c'est que nous avons essayé de défendre la position du personnage qui achète un tableau d'avant-garde, de ne pas le ridiculiser. Pour moi qui joue celui qui traite cette œuvre de fumisterie, ça a eu l'effet contraire : j'ai découvert l'art contemporain".

Le collectif tg STAN est connu pour ses provocations iconoclastes. Le texte est-il chamboulé ? "Disons qu'on en donne une interprétation un peu anarchiste, bien que la partition soit respectée à cent pour cent. On n'est pas dans un salon où des messieurs deviennent de choses et d'autres. On prend en compte la présence du public. Quand Yasmina a vu le spectacle à la Haye, elle semblait contente."

On verra comment les spectateurs de la Bastille, indiscutablement plus branchés que ceux de la Comédie des Champs-Élysées, recevront la pièce. Ver-

duyssen s'étonne : "Ce sont les branchés qui fréquentent la Bastille ? N'étant pas Français, je ne me rends pas compte. Nous, on joue pour tout le monde."

De plus en plus de troupes se constituent collectifs. "Ça se répand, c'est certain. Mais nous ne sommes pas des prêtres, nous ne cherchons à convertir personne. Ce qu'il y a, c'est que nous ne voulons pas d'un chef qui se servirait de nous pour concrétiser ses rêves, et nous avons envie de toucher à tout. Nous ne refusons pas de travailler avec un metteur en scène, il y a d'ailleurs des gens qui sont assis dans la salle pour observer notre travail, mais à la fin c'est nous qui décidons."

Jacques Nerson

■ *Art*, de Yasmina Réza, coproduction tg STAN et Dood Paard, avec Kuno Bakker, Gillis Biesheuvel et Frank Verduyssen
> 2-6/05 Toulouse, 9 /05 Istres, 12 et 13/05 Aix-en-Provence, 15-17 /05 Lorient, 19-20 /05 Nogent-sur-Marne
> Théâtre de la Bastille, 76 rue de La Roquette 75011 Paris, 01 43 57 42 14, du 2 au 30/06

dès 9H30
27 MAI
ZAE La Florentine
Aulnoye-Aymeries/Leval

**THÉÂTRE
DE CHAMBRE**

30

jaar
év
nel
ans
anni
سنوات
years

Théâtre
Danse
Jeune Public
Ateliers
Performances
Concerts
DJ Set
Food Truck

Gratuit < 13 ans
Journée + Soirée: 5€
Soirée: 10€

Cie théâtre de chambre - 2320
ZAE la Florentine
59620 Aulnoye-Aymeries / Leval

www.theatredechambre.com
contact@theatredechambre.com
Tél: +33 (0)3 27 66 07 28 // +33 (0)6 28 43 73 31



AMPHITRYON de Molière

mise en scène
Christophe Rauck

Avec les comédiens
de l'Atelier Théâtre
Piotr Fomenko de Moscou

du 5 au 17 mai 2017
Théâtre du Nord, Lille



**THÉÂTRE
DU NORD**



LILLE
03 20 14 24 24
www.theatredunord.fr

LA JOURNÉE D'UNE RÊVEUSE (ET AUTRES MOMENTS...)

Rond-Point - Paris

Le Manège - Maubeuge

Pierre Maillet

Rêver sa vie

Pierre Maillet reprend à Paris et à Maubeuge *La journée d'une rêveuse*, de Copi. C'est Marilú Marini qui incarne cette femme totalement monopolisée par ses rêves.

Théâtral magazine : Qu'est-ce qui vous a inspiré cette mise en scène de *La Journée d'une rêveuse* ?

Pierre Maillet : C'est d'abord Marilú Marini qui m'a demandé de travailler avec elle sur Copi. Elle avait vu plusieurs de nos spectacles du Théâtre des Lucioles (*le collectif d'acteurs fondé en 1994 entre Marcial di Fonzo Bo, Elise Vigier, Pierre Maillet...*, nldr). Et comme elle avait déjà joué beaucoup de pièces de Copi et moi aussi, je me suis dit qu'il fallait un

terrain vierge pour tous les deux. J'ai pensé à *La rêveuse* parce qu'on y voit un double féminin de Copi. C'est la première pièce de Copi montée par Lavelli en 68 avec Emmanuelle Riva dans le rôle. Elle est très poétique avec quelque chose d'un peu surréaliste. C'est un peu son *Oh les beaux jours* puisqu'en une journée, une femme traverse la vie sans la voir passer...

... Elle passe la journée à se raconter...

Ou plutôt à se rêver, puisqu'à travers son quotidien, elle rêve à sa vie. Elle se lève un matin en disant qu'elle en a marre du temps, des horloges. Elle passe son temps à dire qu'il faut qu'elle fasse son ménage mais elle ne fait rien d'autre que rêver. Et puis, il y a des jeunes facteurs tombés du ciel qui viennent la visiter. Ça fait penser au dessin que Copi a fait de la femme assise qui ne bouge pas de sa chaise et qui est visitée par des escargots, des petits poulets et d'autres animaux. C'est un peu la même chose avec cette rêveuse qui n'arrive pas non plus à bouger. A la fin, elle meurt et elle n'a pas eu le temps de faire tout ce qu'elle voulait faire.

Comment travaillez-vous avec Marilú Marini ?

Très simplement. Elle comprend très bien l'esprit de Copi, elle fait apparaître la profondeur cachée du

texte. Au début, on s'était dit qu'il faudrait d'autres acteurs pour jouer les facteurs. Et j'ai préféré faire un montage en recentrant tout autour d'elle et en couplant avec un autre texte de Copi d'une vingtaine de pages dans lequel il raconte ses souvenirs d'enfance et son arrivée à Paris. Il y a aussi un pianiste sur le plateau sur lequel elle peut projeter ce qu'elle veut. C'est un compositeur et interprète, accessoirement l'arrière-arrière-petit-fils de Georges Méliès, et il l'accompagne quand elle chante notamment une chanson de Brigitte Fontaine.

Et pour figurer les facteurs qui viennent la visiter, vous avez fait appel à des voix off, dont la vôtre.

Oui. Il y a celle de Marcial di Fonzo Bo et la mienne. Et puis il y a aussi la voix de Michael Lonsdale pour jouer Dieu. Je ne pouvais pas mieux trouver.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*



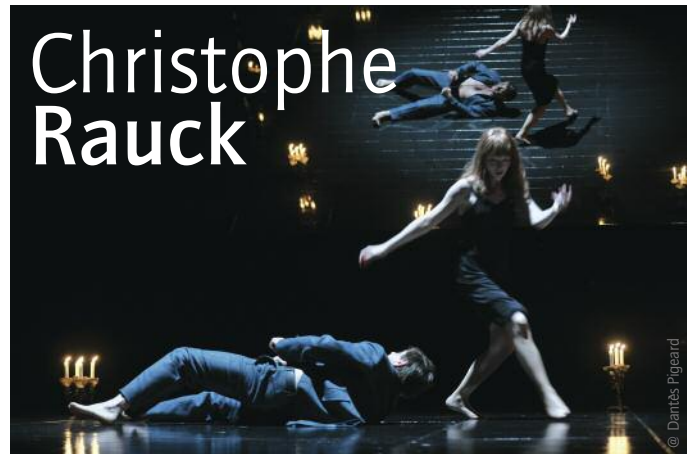
© Sol Espeche

■ *La journée d'une rêveuse (et autres moments...)*, de Copi, adaptation et mise en scène Pierre Maillet, avec Marilú Marini

> 2 au 21 / 05 Théâtre du Rond-Point, 2 bis avenue Franklin Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 00
> 24 / 05 Le Manège à Maubeuge, rue de la Croix 59600 Maubeuge, 03 27 65 15 00

Christophe Rauck, le directeur du Théâtre du Nord à Lille monte *Amphitryon* de Molière à la demande des acteurs de la troupe du regretté Piotr Fomenko, issus de la promotion du Gitis de 1993 (l'Institut d'État d'art théâtral où Fomenko enseignait). L'occasion de mettre en place un échange entre les élèves du Gitis et ceux de l'école du Théâtre du Nord.

Le pouvoir du désir



Théâtral magazine : Les acteurs de Fomenko ont voulu travailler avec vous. Ont-ils choisi la pièce ?
Christophe Rauck : Pas du tout. Je leur ai d'abord proposé un texte de Rémi De Vos qu'ils ont trouvé trop contemporain. Ils préféraient travailler sur *Le soulier de satin*. Mais la pièce était trop compliquée à monter dans la période de restrictions budgétaires qui touchait nos deux pays. Donc mon instinct m'a guidé vers *Amphitryon* de Molière et ils ont choisi la traduction russe d'un de leurs poètes symbolistes du début du XXe siècle.

“ Ils n'y voyaient au départ qu'une histoire d'amour. Mais chez Molière il n'y a que des rapports de pouvoir...”

Qu'est-ce qui vous a plu dans la pièce ?

Le fait qu'il y ait les dimensions politique et onirique. Vu le contexte financier et politique de la Russie et les problèmes avec la France, c'était artistiquement intéressant, même

si eux n'y voyaient au départ qu'une histoire d'amour. *Amphitryon*, c'est une histoire de pouvoir liée au désir. Chez Molière il n'y a que des rapports de pouvoir et de force.

Qu'est-ce qui vous fait dire qu'il n'y a pas d'amour dans cette histoire ?

Il y en a. Au départ, *Amphitryon* aime Alcène. Puis, ça devient une lutte de pouvoir entre Jupiter et lui pour posséder cette femme. Jupiter la désire parce qu'elle est belle mais aussi parce qu'elle est aimée. Le désir de possession est plus fort que le désir d'amour.

Les comédiens étaient-ils étonnés par votre façon de travailler ?

En tous cas, ils ne travaillent pas comme nous, ils ont une approche du théâtre très psychologique. Sans doute parce qu'on n'a pas la même culture mais aussi parce qu'on n'est pas dans la même temporalité. C'est un pays immense, quand il y en a qui se couchent, il y en a d'autres qui se lèvent. Donc, pour eux le XIXe siècle c'est hier et demain ce sera après-demain. Les auteurs du XIXe sont toujours très présents et le théâtre contempo-

rain a un peu de mal à émerger pour l'instant.

Qu'est-ce que cela vous a appris de travailler avec eux ?

Je pense qu'on apprend tout le temps. Le théâtre est une langue universelle. Et c'est ça qui peut sauver le monde. C'était intéressant d'être chez eux surtout en ce moment avec toutes les tensions, les incompréhensions des uns et des autres. Ils étaient par exemple très contents de l'élection de Donald Trump alors que nous étions complètement terrassés. Mais il fallait nous entendre et donc accepter nos différences à travers ce territoire commun qu'est le théâtre.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Amphitryon*, de Molière, mise en scène de Christophe Rauck, spectacle en russe surtitré en français, avec les comédiens de l'Atelier Piotr Fomenko de Moscou
5 au 17/05 Théâtre du Nord, 4 pl. du Général de Gaulle 59000 Lille, 03 20 14 24 24
20 au 24/05 TGP, 59 boulevard Jules-Guesde 93200 Saint-Denis, 01 48 13 70 00

LE TESTAMENT DE MARIE

Théâtre de l'Odéon – Paris

Dominique Blanc

libère Marie

Dans le magnifique *Testament de Marie*, l'irlandais Colm Tóibín donne la parole à Marie, la mère de Jésus. Un texte paru en 2012 et dans lequel il la fait apparaître comme une mère qui regarde son fils grandir et s'étonne de le voir changer. C'est la metteuse en scène Deborah Warner qui a créé le spectacle à Londres avec Fiona Shaw son actrice fétiche. Elle en présente une création toute nouvelle à l'Odéon, avec Dominique Blanc dans le rôle titre.

Théâtral magazine : Comment en êtes-vous arrivée à jouer le rôle de Marie ?

Dominique Blanc : C'est né du désir immense de retrouver Deborah Warner avec laquelle j'avais travaillé il y a vingt ans sur la création de *Maison de Poupée* au théâtre de l'Odéon. Pendant vingt ans, nous avons rêvé d'un nouveau projet. A l'occasion de *Between Worlds*, cet opéra extraordinaire monté au Barbican mis en scène par Deborah, nous avons décidé de nous retrouver sur *Le Testament de Marie* en français et en France. Je ne connaissais pas l'auteur qui est un grand romancier très peu connu en France, célèbre aux États-Unis où il vit depuis peu. **Le testament de Marie, c'est un titre qu'on a l'impression de connaître depuis toujours et pourtant la pièce est récente ; elle date de 2012.**

Parce que Marie nous appartient à tous. C'est vraiment le patrimoine de l'humanité, la première figure fé-

minine. On est nombreux à penser que c'est la première femme, en dehors d'Eve, dont on nous a raconté l'histoire. Mais une figure féminine qu'on a toujours vue sous un angle plus ou moins douloureux et à qui on n'a jamais donné la parole. Donc une héroïne silencieuse marquée par la douleur et le chagrin.

“ C'est une mère, et comme toutes les mères, elle se souvient de son fils à tous les âges. Il y a eu un moment entre 18 et 20 ans où les choses ont dérapé...”

Avez-vous vu la pièce avec Fiona Shaw ?

J'ai vu presque tout ce que Fiona Shaw et Deborah Warner ont fait ensemble, sauf *Médée* et *Le Testament de Marie*. Et j'en suis contente parce que je pense que cela m'aurait troublée. Colm Tóibín est allé visiter tous les pays

d'Europe chrétiens et a fini son voyage à Éphèse où l'image de Marie s'est imposée et c'est là qu'il a décidé d'écrire ce texte.

Un texte extrêmement violent...

Et qui va beaucoup interpeller et questionner. Mais le théâtre est fait pour ça, pour aller vers l'inconnu. C'est le dernier lieu où on peut réfléchir sans que la pensée soit interrompue.

Qu'est-ce que la lecture du texte vous a inspiré ?

Une admiration sans limite pour le féminin, pour tout ce que les femmes vivent depuis des siècles, pour tous les progrès accomplis et qui malheureusement sont remis en cause un peu partout dans le monde et aussi en Europe.

C'est un texte surprenant dans lequel une femme porte un regard sans concession sur son fils.

C'est une mère, et comme toutes les mères, elle a une acuité et une intelligence. Elle se souvient de lui à tous les âges. Elle en parle d'abord comme d'un enfant tran-



quille et puis il y a eu un moment entre 18 et 20 ans où les choses ont dérapé. Et elle voit très bien les manipulations qui se trament autour de lui. Mais toutes les mères connaissent ça.

Est-ce que vous pensez qu'il y a besoin d'être croyant pour voir cette pièce ?

Ce spectacle et ce texte s'adressent aux non-croyants comme aux croyants de toutes les religions. C'est une réflexion. Ce sera réussi si tout d'un coup on s'interroge sur le personnage de Marie, sur ce que cette femme a vécu depuis sa propre naissance à elle, la naissance de son fils, sa crucifixion et bien au-delà.

C'est un spectacle coproduit par l'Odéon et la Comédie-Française où vous êtes entrée il y a maintenant un an...

J'ai été invitée à rejoindre la troupe de la Comédie-Française à la demande d'Eric Ruf, qui jouait Hippolyte mon beau-fils dans *Phèdre* mise en scène par Patrice Chéreau. C'est la date anniversaire de mon entrée. Cela fait un an. Et depuis l'expérience humaine comme l'expérience artistique est passionnante. Interpréter Racine, Tchekhov, Marivaux avec des partenaires exceptionnels, c'est juste une aventure incroyable que je n'aurais jamais pu imaginer. Eric Ruf est un administrateur de poids et j'ai une grande confiance dans son talent d'administrateur et de créateur. La troupe m'a accueillie merveilleusement et je suis très heureuse.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Le Testament de Marie, de Colm Tóibín, mise en scène Deborah Warner, avec Dominique Blanc, de la Comédie-Française*

*Théâtre de l'Odéon, place de l'Odéon 75006 Paris,
01 44 85 40 40, du 5/05 au 3/06*

THÉÂTRE NATIONAL DE LA DANSE
chail|ot

Constanza Macras

On Fire – The Invention of Tradition
31 mai au 2 juin 2017
DANSE

THÉÂTRE NATIONAL DE LA DANSE
chail|ot

Batsheva Dance Company

Ohad Naharin
Last Work
8 au 16 juin 2017
DANSE

[www.theatre-chailot.fr/01 53 65 30 00](http://www.theatre-chailot.fr/01_53_65_30_00)

Le théâtre de la Bastille a sollicité plusieurs artistes autour de la question du chœur. Les six propositions artistiques qui résultent de leurs travaux sont présentées en mai dans le cadre d'un temps fort.

■ *Notre Chœur. Théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette 75011 Paris, 01 43 57 42 14, www.theatre-bastille.com, du 10 au 21 mai*

dossier réalisé par Hélène Chevrier

Argyro Chioti **Apologies 4&5**

La metteuse en scène grecque Argyro Chioti présente un texte d'Efthymis Filippou sur notre besoin d'appartenance au groupe.

En quoi Apologies 4&5 traite-t-il de la question du chœur ?

Deux personnes passent un examen pour être admises dans un chœur de femmes qui chantent continuellement un chant polyphonique. L'homme échoue et doit repasser l'examen, la femme réussit, mais à condition de modifier sa voix et d'abandonner son chien. Et elle accepte.

Qu'est-ce qui a inspiré cette histoire ?

Le fait qu'on soit des animaux sociaux et qu'on lutte au quotidien pour appartenir à cette société, au prix de notre vérité intime. Beaucoup de gens y ont vu la Grèce à laquelle on a demandé d'effacer toutes ses racines pour pouvoir entrer dans une Europe toute puissante. Ce n'était pas l'objet du spectacle, mais en parlant de la soumission de l'intimité, de l'oppression et de l'exercice du pouvoir, cela fait écho. En fait, on a travaillé sur une matière très personnelle, à partir des témoignages de certains membres de la compagnie.

Le groupe n'est pas dont sacrifies ; il permet de produire des choses dont seul on est incapable.

Oui d'ailleurs pour moi l'existence du groupe est une chose absolument positive. Dans le spectacle le chant produit par les femmes a une forme très répétitive comme un rituel et qui nous purifie.

■ *Apologies 4&5, texte d'Efthymis Filippou, mise en scène d'Argyro Chioti, du 10 au 14/05*

Pieter De Buysser **Le rire des moineaux**

Pieter De Buysser s'est trompé de sujet en entendant "cœur" au lieu de "chœur". Mais ce performer flamand en a tiré un conte original sur l'amalgame entre la représentation et le remplacement.

Que se passe-t-il dans Le rire des moineaux ?

C'est une fille qui raconte comment son frère a perdu son cœur une nuit. Il y a du sang qui coule et les moineaux qui en boivent des gouttes se mettent à rire.

Vous n'avez pas changé votre histoire même quand vous avez réalisé que le sujet était le chœur ?

Non j'ai décidé de raconter une histoire sur le chœur et sur les cœurs. Le chœur sous sa forme théâtrale est une forme qui me fascine beaucoup. Les choristes sont des casseurs d'âmes. Tout à coup dans un spectacle, la trame de l'histoire s'arrête et on assiste à une lamentation ou une jubilation. Et en même temps le chœur dans la tragédie a pour fonction de raconter des choses impossibles à représenter pour des questions pratiques. C'est une fonction qui peut aider l'art contemporain, très atteint par la crise de la représentation.

Qu'entendez-vous par la crise de la représentation ?

C'est l'abîme qu'il y a entre l'art et le public. Et ça touche aussi la politique, où on n'est plus représentés mais remplacés par les politiciens qui ne défendent plus nos intérêts.

Quelle solution proposez-vous sur scène ?

Le personnage qui raconte l'histoire de son frère sera entouré par des vrais cœurs congelés. Le temps du spectacle est le temps qu'il faut pour faire fondre un de ces cœurs.

Le fait de remplacer au lieu de représenter signifierait qu'on n'est plus en accord avec nos propres organes, nos propres idées ?

Je ne cherche pas des explications logiques ou illustratives. Le langage théâtral a besoin d'être plus ouvert que ça. Une œuvre d'art, c'est comme un visage qui nous regarde ; on ne peut pas s'en aller. En français, on dit "*ça ne vous regarde pas*" mais là ça nous regarde. Et c'est sans fin.

■ *Le rire des moineaux, texte et mise en scène de Pieter De Buysser, du 17 au 21/05*

Céline Champinot Grégoire Monsaingeon *Les manifestes du chœur*

Adrien Béal *Les batteurs*

A la question de savoir ce que représente un chœur, Adrien Béal répond en constituant un groupe de six batteurs.

Pourquoi choisir des batteurs pour constituer un chœur ?

La première question qui m'est venue, c'était de savoir qui est sur scène. Et les batteurs sont des gens qui sont sur scène mais n'ont pas la parole. Il s'agissait pour moi de réunir des musiciens qui jouent du même instrument pour explorer ce qu'ils ont en commun et de différent. Et aussi de créer un chœur impossible puisque les batteurs n'ont pas l'habitude de jouer ensemble.

Que se passe-t-il pendant le spectacle ?

Une partie de mon travail consiste à voir comment le spectateur voit du théâtre quand il regarde des musiciens jouer. En principe dans le chœur, les protagonistes font l'action et le chœur ne fait que commenter l'action. Mais quand on n'incarne pas de protagonistes, comme c'est le cas avec mes batteurs, est-on encore dans l'action ou dans le commentaire de l'action ? Qu'est-ce que c'est que raconter une histoire et jouer de la musique ?

Quelle réponse avez-vous trouvée ?

On part de l'hypothèse qu'à certains moments on a l'impression que le groupe est dans l'action alors qu'il n'est que dans son commentaire et inversement le groupe a l'impression d'être spectateur du monde alors qu'il agit malgré lui. En période électorale par exemple, on ne sait jamais si notre vote est un vote d'action ou de commentaire. On a l'impression d'agir mais que c'est une entité tellement immense qui produit le résultat des élections qu'on ne se sent pas relié à elle.

Pour *Notre Chœur*, Céline Champinot a écrit un texte d'une vingtaine de minutes destiné à un chœur de 40 amateurs dirigés par Grégoire Monsaingeon.

Pour Céline Champinot, le mythe de Babel illustre le mieux la difficulté d'être du chœur. *"Finalement les personnes qui construisent cette tour ne sont pas si éloignées des ouvriers qu'on voit sur nos buildings"*. Encore aujourd'hui, ils sont divisés par des langues étrangères. *"Finalement, la dispersion créée par Dieu a abouti à empêcher les gens de langues différentes de négocier entre eux. Chacun se mure dans ses différences et on est passé de la tour aux murs un peu partout dans le monde"*. La solution ? Trouver un langage commun, comme le théâtre ou la musique. *"C'est ce qui peut permettre de faire entendre des voix et des points de vue différents. Une œuvre d'art ne peut pas avoir lieu sans des différences de point de vue. Cela veut dire qu'on peut avoir un chœur désaccordé. Quand on écoute les sons dans la nature, on entend une espèce de dissonance orchestrée"*.

Céline Champinot reste donc optimiste. *"Le texte se termine avec un personnage qui prend sa pioche et qui attaque le mur. Donc, ce n'est pas la fin du monde, mais il faut bosser pour ça"*. Ce n'est pas un hasard si le spectacle est présenté le dernier jour du temps fort organisé par la Bastille. Comme pour créer une sorte de respiration. C'est Grégoire Monsaingeon, qui prend en charge la direction de ce chœur de 40 amateurs. *"C'est l'idée du groupe qui n'a pas forcément d'harmonie et de cohérence mais qui en a le potentiel. Ça existe dans la nature avec les essaims d'oiseaux capables de se déplacer très rapidement sans se soumettre à une hiérarchie"*. Le travail avec des amateurs passe par l'invention de toute une grammaire. *"Former un groupe c'est aussi apprendre à s'écouter, donc à faire silence quand l'autre est en train de parler"*. Le chœur a quasiment disparu des scènes de théâtre. *"Mais peut-être qu'on y revient aujourd'hui du fait des interrogations que l'on a sur les communautés. La difficulté, c'est la force du chœur dans le temps. C'est à dire comment garder l'énergie transmise par le théâtre quand on en sort et qu'on quitte le groupe ?"*

■ *Les batteurs*, mise en scène d'Adrien Béal, collaboration de Fanny Descazeaux, du 10 au 14/05

■ *Les manifestes du chœur*, texte de Céline Champinot, mise en scène de Grégoire Monsaingeon, 21/05

Nathalie Béasse

La meute

Nathalie Béasse vient des arts plastiques, de la performance et du cinéma. Elle a beaucoup travaillé avec des publics empêchés, adolescents psychotiques et prisonniers. Cette conscience du corps lui a inspiré *La meute*, un spectacle avec des amateurs sur l'animalité qui émane du groupe.

La meute, c'est un titre très évocateur pour un spectacle sur le chœur...

Ce qui m'intéresse en travaillant sur le groupe, c'est autant le groupe que l'individu face à ce groupe. C'est à dire, comment on sort de la masse. Ça parle du rapport à l'autre, à ses fragilités, à ses forces, comment on tombe, comment on se relève et on continue d'avancer.

Comment avez-vous travaillé ?

J'étais en résidence pendant quatre mois au théâtre du Point du Jour à l'invitation de Gwenaël Morin, où j'ai pu faire des étapes de travail avec des amateurs. J'ai commencé à creuser des choses. Ce qui m'intéresse dans le rapport avec des non-acteurs, c'est la fragilité des corps à exprimer des choses. Ma base de travail n'est pas le texte. Je pars des gens, de ce qu'ils sont. Je les mets côte à côte et on raconte des histoires avec l'énergie que peut dégager chacun.

Que souhaitez-vous provoquer sur le public ?

Ce qui m'intéresse c'est qu'il soit actif. C'est pourquoi le spectacle est en plusieurs langues, arabe, néerlandais, irlandais... mais sans surtitrage. Il s'agit d'ouvrir l'imaginaire et la puissance poétique de chacun.

■ *La meute, conception et mise en scène de Nathalie Béasse, assistée de Clément Puille, du 17 au 21/05*

Dominique Roodthoof

Thinker's corner

Pour la fondatrice du théâtre du Corridor à Liège en Belgique, le chœur n'est pas que sur scène. C'est aussi le public. C'est pourquoi ses *Thinker's corner*, inspirés des *Speaker's Corner* de Londres, distillent des pensées philosophiques dans l'espace public...

Quand Géraldine Chaillou, la codirectrice du théâtre de la Bastille, lui propose de participer au temps fort sur le chœur, Dominique Roodthoof réalise que le concept lui fait peur. "*J'ai plutôt très peur du chœur, parce que je pense que le groupe fait loi. Dès qu'on demande à tout le monde de faire la même chose, ça m'angoisse*". Son lieu de création, le Corridor, est empreint de ça. Comme son nom l'indique, au lieu de faire ce que les autres structures font, il se situe en périphérie des choses. Inclassable, il a pour vocation de faire le pont entre les arts, la philosophie, la politique et la science. Situé en plein dans la ville de Liège, une fois dedans, on a l'impression d'être ailleurs. C'est pourquoi dans *Notre Chœur*, les *Thinker's Corner* tiendront une place particulière, à l'extérieur du théâtre, dans un temps beaucoup plus long et avec pour objectif de toucher le cœur du public. "*Un jeune acteur est derrière un stand avec un micro et des oreillettes et il transmet les pensées d'intellectuels*". Bien plus que des consultations philosophiques, ces prises de paroles publiques invitent à réfléchir à la constitution d'une communauté bienveillante dans laquelle il faut apprendre à composer avec d'autres que soi, qui n'ont pas la même religion, pas la même culture.

■ *Thinker's corner, conception, dramaturgie et mise en scène de Dominique Roodthoof, les 13 au 14/05*

**SON HARMONIE PEUPLE CHŒUR VOIX
E DU 10 AU 20 MAI SILENCES BIGARRÉ**

lourdes

texte et mise en scène
Paul Toucang
du 19 avril au 13 mai 2017

 ANOUS PARIS 

baal

de **Bertolt Brecht**
mise en scène **Christine Letailleur**
du 20 avril au 20 mai 2017

Théâtre
de la
Ville

un événement
Télérama

TRANSFUCE



arte

THEATRE

 Le Monde

le froid augmente avec la clarté

à partir de *L'Origine* et *La Cave*
de **Thomas Bernhard**
un projet de **Claude Duparfait**
du 19 mai au 18 juin 2017

un événement
Télérama 

betroffenheit

écrit par **Jonathon Young**
chorégraphie et direction
Crystal Pite – compagnie Kidd Pivot
du 29 mai au 2 juin 2017

Théâtre
de la
Ville


jan karski (mon nom est une fiction)

d'après le roman de **Yannick Haenel**
mise en scène **Arthur Nauzyciel**
du 8 au 18 juin 2017

laROCKUPUBLES



TRANSFUCE

philosophie

ANOUS PARIS TROISCOULEURS 

la colline

théâtre national

www.colline.fr 01 44 62 52 52

L'OMBRE DE STELLA

Théâtre du Rond-Point – Paris

Thierry Harcourt

Deux femmes et un homme

C'est la seconde pièce de Pierre Barillet montée au Rond-Point. Celui qui semblait dévolu à *Au Théâtre ce soir*, est définitivement entré dans le Panthéon des auteurs contemporains. Pour ce texte inédit écrit pour une femme, *L'Ombre de Stella*, Thierry Harcourt mettra en scène... un homme, le comédien Denis D'Arcangelo, qui nous a déjà habitués à de telles compositions avec son personnage récurrent de Madame Raymonde.



Théâtral magazine : Cette pièce de Barillet sans Gredy va t-elle nous surprendre ?

Thierry Harcourt : Il n'y a pas les ressorts du boulevard, c'est un monologue. Mais on retrouve cette même énergie et ce sens du rythme, de la dérision, du comique, dans une écriture différente, plus mûre.

C'est une histoire de femmes ?

Une femme, Mylène, raconte la vie d'une autre femme, Stella. Mylène est de ces femmes qui n'a pas eu de carrière et s'est associée, dans l'ombre, à celle d'une autre. Une espèce d'assistante, souffre-douleur, meilleure amie-ennemie. Elles sont toutes deux comédiennes, l'une a réussi, l'autre pas. Peut-être par manque d'ambition... Par dévouement... Nous sommes des années plus tard, Stella est devenue un légume dans une chambre, présence très abimée et sans mémoire que l'on ne voit jamais ; sa mémoire est la parole de Mylène qui raconte leur vie et une époque. Le personnage de l'ombre raconte la vie de celle qui est dans la lumière et qui a été finalement aussi triste. Pierre Barillet s'intéresse au parti que l'on prend dans une période difficile comme sous l'Occupation lorsque l'on a continué de jouer et de travailler jour après jour.

Quel est le ton de cette pièce ?

C'est acide mais cela n'enlève jamais rien à l'humour. Mylène est amère et très lucide sur ses choix, l'abandon de ses espoirs et de ses ambitions. Elle est devenue un peu fan... Cette femme a cette

gouaille qui n'est pas sans rappeler le personnage de Madame Raymonde que Denis D'Arcangelo a créé.

Que diriez-vous de Denis D'Arcangelo ?

C'est un comédien rare et riche. Complexe. La question de sa féminité ou masculinité ne rentre jamais en compte. Il joue Mylène, il est Mylène. Il joue un personnage et il se trouve que c'est un personnage féminin. Il va dans le texte sans se regarder jouer, sans fabriquer son rôle. Un comédien doit arriver à mettre le maximum de ce qu'il est avec les mots d'un autre. Je le dirige comme je dirigerais une femme, sans le limiter.

Grâce à cet artifice, le public verra-t-il la pièce différemment ?

Je le pense. Cela apporte une distance. On voit un homme jouer une femme parlant d'une autre dans une scénographie très épurée. Il se raconte à un magnétophone. C'est pirandellien, on est dans le jeu du miroir à n'en plus finir. J'aime quand le spectateur travaille avec moi et s'imaginer des choses. Si c'est un seul en scène, ce n'est pas un one-man-show ; c'est une vraie pièce.

*Propos recueillis par
François Varlin*

■ *L'Ombre de Stella*, de Pierre Barillet, mise en scène Thierry Harcourt, avec Denis D'Arcangelo.

Rond-Point, 2bis av Franklin D. Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 00, du 16/05 au 11/06

Adrien Béal dirige la compagnie, le Théâtre Déplié. L'écriture y est collective. Béal a demandé à cinq acteurs : Benoît Carré, Bénédicte Cerruti, Chalote Corman, Lionel Gonzalez et Zoumana Meite d'écrire et de jouer sur le thème de la catastrophe. Plus une pièce sur l'imagination et la perception que sur la réalité ou la fiction. L'un des événements de Théâtre en mai, à Dijon.



Un collectif face à l'idée de catastrophe

Théâtre magazine : D'où venez-vous, quand avez-vous créé votre compagnie ?

Adrien Béal : Je viens du théâtre forum. J'ai créé le Théâtre déplié et j'ai développé mon travail avec des lieux alternatifs, comme l'Echangeur, l'Atelier du plateau, Vanves... J'ai vite formé un binôme avec Fanny Descazeaux, ce qui a permis de développer la compagnie. J'ai monté des textes contemporains : Vinaver, Schimmelpenninck, puis je me suis orienté vers l'écriture de plateau. Notre premier spectacle dans cette écriture, où chacun est auteur, où s'affirme une multitude de points de vue, *Le Pas de Bême*, en 2014, a rencontré une certaine audience et tourne encore.

Qu'est-ce qui a changé entre *Le Pas de Bême* et votre nouveau spectacle *Récits des événements futurs* ?

Le Pas de Bême partait du livre de Vinaver, *L'Objecteur*, et ne se limitait pas à l'objection de

conscience. L'objection, ce peut être une page blanche à l'école. *Récits des événements futurs*, ce n'est pas un spectacle de lanceurs d'alerte. On s'intéresse à la catastrophe comme perspective, comment elle influence notre rapport au présent, à l'action et comme production d'effets de sidération. Nous nous sommes intéressés à ce qu'a écrit le philosophe Günther Anders sur la bombe atomique et ce qu'elle déclenche comme réactions et émotions. L'imagination est une histoire théâtrale qui nous intéresse. Là, nous optons pour le rapport frontal classique, avec une équipe hors plateau qui permet d'intégrer le public dans la représentation.

C'est donc une création collective où se suivent des textes courts ?

On écrit au plateau. Je suis l'initiateur, je choisis le cadre. Les cinq acteurs ont imaginé des situations de catastrophe très différentes, avec la perspective d'agir sur l'in-

time et le partage.

Vous vous sentez proches de quels artistes ?

J'ai une grande admiration pour Alain Françon. Les artistes dont je me sens proche, c'est Sylvain Creuzevault et Caroline Guiela Nguyen.

Travaillez-vous en dehors de votre compagnie ?

Je suis artiste associé au CDN Dijon-Bourgogne et au Théâtre de Gennevilliers. Je participe au cycle *Notre cœur* à la Bastille (voir p. 25). Là, il s'agit, dans *Les Batteurs* de donner la parole aux musiciens à la fois sur l'action musicale et sur son commentaire.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Récits des événements futurs*, L'Hexagone Meylan, 04 76 90 00 45, les 18-19/05.

Théâtre en mai, Dijon, 03 80 30 12 12, les 24, 25 et 27/5.

■ *Les batteurs*, p. 25, du 10 au 14/05

HÔTEL DU LIBRE-ÉCHANGE

Comédie-Française - Paris

La salle Richelieu de la Comédie-Française peut se préparer à faire résonner les rires du public ! Isabelle Nanty y dirige une brillante distribution pour un *Hôtel du Libre-Échange* prometteur.



Isabelle Nanty

Ce tout petit supplément d'âme...

Théâtral magazine : Première mise en scène à la Comédie-Française... Que ressentez-vous ?

Isabelle Nanty : Ce qui compte, c'est l'œuvre et la personne avec qui je fais la chose. Ça me fait plaisir parce que c'est cette troupe et c'est Eric Ruf.

“ Feydeau, ce n'est jamais une mécanique pure, elle est "animée d'âme"...”

Deuxième mise en scène d'un Feydeau... Comment voyez vous cette pièce ?

J'ai vu dans cet *Hôtel du Libre-Échange* quelque chose d'enfantin, de merveilleux, d'adolescent. Les personnages de Feydeau dans cette pièce ne sont pas encore méchants, mais dans un espoir, une candeur. A la fin de la pièce, leur désillusion sera telle qu'ils deviendront peut-être de vrais personnages de Feydeau ! Souvent ce sont des personnages qui ne s'écoutent pas, qui sont dans leur logique, comme des rails qui ne peuvent pas se rencontrer ; ici ils se parlent, se cher-

chent, s'appellent. Et puis les situations vont les mettre dans une panique folle. Ce qui m'intéresse c'est ce dont ils rêvent, l'enfant qu'ils ont été, le traumatisé bien souvent, l'insatisfait amoureux.

Vous mettez beaucoup de gravité pour parvenir à l'éclat de rire de la salle !

Les personnages ont un drame qui se joue, mais dans une situation de comédie qui ne me regarde pas. Ce qui produit le rire c'est le mélange de l'âme des comédiens et de l'âme de leur personnage, avec la mécanique de Feydeau. Ce n'est jamais une mécanique pure, elle est "animée d'âme". Ce qui m'intéresse ce sont les acteurs. Plus on nourrit les personnages de drames, de secrets, de blessures, plus vibrera leur humanité dans la mécanique dans laquelle ils seront embringués. Un travail doux et intéressant. Notre métier à nous les acteurs, c'est de se mettre en état d'ivresse. Si on rassemble ivresse, enfance et autorisation à être créatif, cela donne la poésie et l'inspiration. Je n'ai pas de méthode de travail, mais j'ai cette philosophie.

Qu'avez-vous prévu avec Christian Lacroix à la scénographie et aux costumes ?

Un atelier d'entrepreneur conçu comme une grande salle de jeu avec ses inventions, une verrière, du fer, de la peinture vieillie : on est dans l'ère de l'essor industriel. Il y a une folie générale, mais c'est le début de la fin d'un monde. Il y a comme un parfum de désillusion, le romantisme est terminé, la psychanalyse arrive. C'est le début d'un monde qui fouille, et c'est la fin des âmes. Puis une maison de poupée en coupe, l'hôtel. Avec Christian nous avons inventé un étage en plein air : il y a un peu d'air en haut de cet hôtel et en dessous c'est un enfer !

*Propos recueillis par
François Varlin*

■ *Hôtel du Libre-Échange, de Georges Feydeau, mise en scène Isabelle Nanty, scénographie et costumes Christian Lacroix, avec Thierry Hancisse / Christian Hecq, Anne Kessler, Michel Vuillermoz, Laurent Laffite, Florence Viala... Comédie-Française, Place Colette, 75001 Paris, 01 44 58 15 15, du 20/05 au 25/07*



DIRECTION CÉLIE PAUTHE

JE BRÔLE

UN SPECTACLE DE ET AVEC
MARIE PAYEN

DU 2 AU 18 MAI 2017 AU CDN LA CAVE
EN PARTENARIAT AVEC LE FESTIVAL DE CAVES

www.cdn-besancon.fr
03 81 88 55 11

Avenue Édouard Droz 25000 Besançon ARRÊT TRAM PARC MICAUD

LANCEMENT DE SAISON DIX-SEPT / DIX-HUIT

PRÉSENTATION DE LA PROGRAMMATION
PAR CÉLIE PAUTHE

LE 15 JUIN 2017
À PARTIR DE 17H



MON AMI N'AIME PAS LA PLUIE

Un spectacle de Fargass Assandé,
Paul Francesconi et Odile Sankara

Lecture à la Chartreuse de Villeneuve
Iez Avignon - CNES (Centre National des
Écritures du Spectacle)

Dans le cadre des 44^{es} Rencontres d'été de
la Chartreuse

↳ le Samedi 8 juillet à 14h30 tél 04 90 15 24 24
↳ + d'infos chartreuse.org

CRÉATION 2017/2018, SUIVIE D'UNE TOURNÉE
17/18 & 18/19 EN FRANCE & EN AFRIQUE

Limoges ↳ du 24 au 26 avril 2018 Théâtre
de l'Union - Centre Dramatique National du
Limousin

Saint-Étienne ↳ du 2 au 4 mai 2018 Comédie
de Saint-Étienne - Centre Dramatique National

Monthey (Suisse) ↳ du 8 au 9 mai 2018
Théâtre du Crochetan

Dijon ↳ du 26 au 28 mai 2018 Festival Théâtre
en Mai 2018
Théâtre Dijon Bourgogne - Centre Dramatique
National

Valence ↳ du 31 mai au 2 juin 2018 Festival
Ambivalence 2018
Comédie de Valence - Centre Dramatique
National

Paris ↳ Du 6 au 8 juin 2018
Le Tarmac - Scène Internationale Francophone



Théâtre de l'Union

Centre Dramatique National du Limousin

"Le plus grand bien pour le plus grand nombre"

→ EN SAVOIR + : www.theatre-union.fr

Pascal Rambert

L'explosion des contradictions

Depuis qu'il a quitté la direction du T2G (Gennevilliers), Pascal Rambert met en scène sa pièce *Clôture de l'amour* dans différents pays (au Caire, à Pékin, à Taïpei...). Il a monté *L'Art du théâtre* à Milan et prépare une grande pièce, *Actrices*, pour les Bouffes du nord. Et crée au printemps *Une vie* à la Comédie-Française.



Théâtral magazine : Sans cesse à l'étranger, vous rentrez en France pour monter un nouveau texte, *Une vie*, à la Comédie-Française.

Pascal Rambert : C'est la troisième fois que je travaille avec Denis Podalydès. Denis, nous avons le même âge, le même absolu de théâtre. Son livre, *Voix off*, c'est tout ce que j'aime. Je peux citer la première phrase : "Il n'y a rien de plus beau qu'un studio d'enregistrement où l'on est protégé du monde." Quand Eric Ruf m'a demandé un projet, j'ai pensé à Denis et cela s'est élargi à d'autres acteurs. Chaque fois que je passais par Paris, j'allais à la Comédie-Française et je repérais des comédiens parmi cette troupe merveilleuse. Tous ceux qui jouent *Une vie*, je les ai choisis.

Que raconte la pièce ?

C'est comme une émission de radio, comme si l'on passait chez Laure Adler ou Kathleen Evin. Denis joue un peintre figuratif mondialement connu, interviewé par un grand critique d'art, mais c'est à la manière d'un nô : les

morts apparaissent quand on parle d'eux. Ainsi la mère du personnage principal entre dans le studio. Tout est poreux entre les morts et les vivants. Ce n'est donc pas du tout un portrait de metteur en scène, pas du tout un autoportrait.

“ J'écris pour les acteurs. Je travaille phrase à phrase, à partir de flots psychiques...”

Comment écrivez-vous, par fragments, dans la continuité ?

J'écris très en amont. Ma journée est très réglée. Je me lève tôt. Après une heure de yoga, j'écris, puis, dans la journée, je mets en scène. J'écris pour les acteurs. Ce sont des flots de conscience qui sortent. Je travaille phrase à phrase, à partir de flots psychiques.

Modifiez-vous votre texte pendant les répétitions ?

Si les acteurs veulent qu'on modifie quelque chose, il faut accepter. J'ai appris cela de Jean-Paul Rousillon quand je montais *Les Pari-*

siens. Les acteurs ont toujours raison, mais mes corrections ne dépassent jamais une phrase ou deux.

Quelles personnalités d'acteur préférez-vous ?

Les acteurs du Français sont tous formidables. Ils sont dans la jeunesse et la diversité, contrairement à ce que l'on imagine parfois. Je me suis passionné pour la ligne de basse d'Hervé Pierre, la nature anxieuse d'Alexandre Pavloff, pour Cécile Brune, Pierre Louis-Calixte, Jennifer Decker. Plus jeune, j'aimais l'homogénéité. Aujourd'hui, je ne l'aime plus. L'explosion des choses contradictoires, c'est ce que je cherche.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Une vie*, de et mis en scène par Pascal Rambert, avec Cécile Brune, Denis Podalydès, Alexandre Pavloff, Hervé Pierre, Pierre-Louis Calixte, Jennifer Decker.

Vieux Colombier, 21 rue du Vieux-Colombier
75006 Paris, 01 44 39 87 00/01,
du 24/05 au 2/07

Benjamin Bellecour

Quelques excellents brouillons...

11^e année pour les Mises en Capsules.

Ces formes courtes de 30 minutes ont le vent en poupe et plus que jamais leur raison d'être. C'est lors d'une des premières éditions qu'est né *Le porteur d'histoire* d'Alexis Michalik, qui triomphe aujourd'hui avec *Edmond* au Palais-Royal et *Intra Muros* au théâtre 13, deux pièces produites par Benjamin Bellecour, l'inventeur des Capsules, également comédien, metteur en scène, auteur et scénariste. De quoi donner confiance aux 16 projets présentés cette saison.



Sur les 200 projets reçus cette année, beaucoup traitaient de politique. "C'est délicat. Il faut être précis et ne pas verser dans l'opinion si on veut réussir son coup dans ce genre de

thème". Ce qui guide Benjamin Bellecour, ce n'est pas l'actualité mais l'originalité du sujet et la qualité de son écriture.

Parmi ses coups de cœur cette année, il y a *Striptease 419* "inspiré de la série documentaire culte des années 1990-2000 en Belgique où on allait filmer des gens aux vies complètement improbables." Dans un autre genre, *La mère à boire*, d'Elisa Ruschke "montre le rapport mère-fille sur un ton très drôle. Et il y a la pièce de Julien Ratel, *Ferme bien ta gueule*, sur la sexualité dans les milieux populaires, avec des gens qui ne parlent que de cul, qui s'envoient à la figure des insultes complètement sexuelles et qui pourtant n'ont pas de sexualité. On a aussi un texte de Marc Citti, *Les Vies de Swann*, sur ce que c'est que d'être papa tard, à travers un bébé qui raconte à son père des histoires. *Gardiennes* de Fanny Cabon suit sur trois générations de femmes, leur rapport à la maternité, à la contraception, à l'avortement, des années 30 aux années 80. C'est presque un texte documentaire. Il y a aussi **Les 10 nouveaux commandements**, de Rudy Milstein qui prône le non-res-

pect des interdits, comme l'obligation de tromper son conjoint, ou d'avoir une aventure homosexuelle ; une fausse conférence sur les infections gastriques pour dénoncer les dérives des réseaux sociaux..."

“ Tous les artistes ont besoin de faire des esquisses. Les metteurs en scène aussi pour voir comment leur spectacle rencontre le public...”

Tous les projets présentés pendant le festival ont vocation à devenir des pièces d'1h30. "Le problème c'est qu'il n'y a pas assez de lieux solides qui accueillent la jeune création à Paris, en dehors du Théâtre 13, de la Ménagerie de verre, ou du théâtre de Belleville".

Qu'importe. Le festival s'est imposé comme une institution nécessaire dans le paysage théâtral. "Il n'y a pas de cahier de brouillon pour les metteurs en scène. Tous les artistes ont besoin de faire des esquisses. Les metteurs en scène aussi pour voir comment leur spectacle rencontre le public".

Hélène Chevrier

■ 11^e édition des Mises en capsules,
Ciné 13 Théâtre, 1 avenue Junot 75018 Paris,
01 42 54 15 12, du 29/05 au 17/06
www.cine13-theatre.com
www.misesencapsules.com

Carole Thibaut

Les enjeux de l'amour



Après l'installation numérique *Une liaison contemporaine*, la directrice du CDN de Montluçon, Carole Thibaut, poursuit son exploration des relations amoureuses à travers une variation d'*On ne badine pas avec l'amour* transposée dans notre époque.

Théâtral magazine : Qu'est-ce qui vous a inspiré ce texte ?

Carole Thibaut : Cela fait des années que je travaille sur la question de la relation amoureuse. J'essaie de comprendre ce qui se passe à cet endroit-là, ce qui appartient au fantasme, à la projection. Pour moi c'est un endroit de folie, au même titre que la violence sur laquelle j'ai aussi beaucoup travaillé, parce qu'on échappe à soi-même. Avec l'installation numérique *Une liaison contemporaine* je réinterrogeais l'amour à travers les nouveaux médias qui créent des relations encore plus fantasmagoriques. Puis j'ai eu envie de travailler sur d'autres époques et j'ai monté *Occident* de Rémi de Vos, une dispute hyper violente qui n'en finit pas. Et je voulais travailler sur *On ne badine pas avec l'amour* de Musset qui est aussi dans un rapport de dialectique amoureuse avec des jeunes gens qui pour ne pas se dire qu'ils s'aiment, n'arrêtaient pas de parler de l'amour.

Et finalement vous avez monté *Les variations amoureuses*, un texte inspiré d'*On ne badine pas avec l'amour*.

“ Nos relations intimes sont influencées et bloquées par nos projections sociales ”

Comme je suis moi-même écrivaine et que ce qui m'intéresse c'est de travailler sur le monde d'aujourd'hui, j'ai préféré réinterroger cette histoire à travers la question des rapports sociaux, et Rosette, qui est la sacrifiée de la pièce, est devenue mon fil conducteur. Elle se sent rejetée par la caste de Perdican et Camille qui sont les aristos de l'époque. Et on retrouve ça aujourd'hui en France à tous les niveaux. Il y a un snobisme de Paris à l'égard de la banlieue mais aussi de la province. Et donc à travers ces trois personnages, on s'interroge sur ce qui fait que nos relations intimes sont totalement influencées et bloquées par nos projections sociales.

Vous sauvez Rosette alors qu'elle meurt dans *On ne badine pas*...

Elle meurt parce qu'elle est déshonorée, niée. Mais pas par amour. Elle n'arrête pas d'ailleurs de dire que les gens du village se moquent d'elle.

Vous avez écrit pour trois jeunes comédiens qui font partie de la troupe des Îlets.

Ce sont trois jeunes comédiens en contrat de professionnalisation qui travaillent avec nous et avec les cinq classes de collègues et de lycées de Montluçon avec lesquelles on est en lien. On a beaucoup improvisé, on a créé un questionnaire amoureux, on a fait un micro-trottoir dans la rue, les cafés, les cours de lycées et la seule boîte de la ville.

Comment mettez-vous en scène la pièce ?

L'enjeu c'était comment immerger le public au cœur de l'histoire un peu comme dans l'installation d'*Une liaison contemporaine*. On a inventé un dispositif pour que toute la pièce se joue au milieu des spectateurs sur des passerelles comme des liens entre les corps.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Les Variations amoureuses*, texte et mise en scène Carole Thibaut
Théâtre des Îlets, 27 rue des Fau-
cheroux 03100 Montluçon,
04 70 03 86 18, 30/05 au 6/06

>>>tnn



3>4 mai
monde imagination

Cie Humaine
>Éric Oberdorff



5 mai
hair, le concert

Demi Mondaine
>Nicolas Bigards



10>11 mai
les événements

David Greig
>Ramin Gray



10>13 mai
création
dante

d'après Dante Alighieri
>Renato Giuliani



18>20 mai
eat parade

CCCD La Berlue
>Pierre Blain



26>27 mai
les nuits barbares

[ou les premiers matins du monde]
Hervé Koubi



2> 3 juin
sacré, sucré, salé

Stéphanie Schwartzbrod
>Nicolas Struve



7>11 juin
**la grenouille
avait raison**

>James Thierrée



cdn nice côte d'azur
direction irina brook
promenade des arts, nice
04 93 13 19 00 • tnn.fr

PROCHAINEMENT

AU CDN

NANCY LORRAINE

25 > 29 AVRIL

LES ÉVÉNEMENTS

DAVID GREIG / RAMIN GRAY
Avec Romane Bohringer et Matthieu Sampeur

9 > 12 MAI

LES ÉPOUX

DAVID LESCOT / ANNE-LAURE LIÉGEOIS

16 > 19 MAI

MENSONGES

DAVIDE CARNEVALI – NICOLETA ESINENCU –
CHRISTIAN LOLLIKE – YANNIS MAVRITSAKIS –
JOSEP MARIA MIRO – FRÉDÉRIC SONNTAG /
VÉRONIQUE BELLEGARDE

15 > 20 MAI

**CARTE BLANCHE
À LA COMPAGNIE OUIË DIRE**

En partenariat avec le Centre Culturel André Malraux,
Scène nationale de Vandœuvre-lès-Nancy.
Dans le cadre du Festival Musique Action, du 3 au 28 mai.

29 MAI > 2 JUIN

LA MATE

FLORE LEFEBVRE DE NOËTTES

12 JUIN

**PRÉSENTATION DE
LA SAISON 2017-2018**

En présence des artistes accueillis la saison prochaine

CDN NANCY LORRAINE **LA MANUFACTURE**

DIRECTION MICHEL DIDYM

10 RUE BARON LOUIS – 54014 NANCY CEDEX
www.theatre-manufacture.fr

PRINTEMPS
NANCY



Grand Est
RÉGION GRAND-EST

NANCY
MAI DE
L'EUROPE

ville de
Nancy

Avec le soutien du Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle et de la métropole du Grand Nancy

Richard Brunel

Le quintette de Christine Angot

Ses mises en scène des *Criminels* de Bruckner ou de *Roberto Zucco* de Koltès l'ont placé au premier rang de sa génération. Il dirige la Comédie de Valence depuis 2010. Il termine chaque saison par le festival *Ambivalence(s)*, dont l'un des événements sera la création – sous forme de lecture, en attendant la création la saison prochaine – d'une pièce de Christine Angot, *Dîner en ville*.



■ *Dîner en ville*, de Christine Angot, lecture dirigée par Richard Brunel. Comédie de Valence Place Charles Huguenel 26000 Valence, 04 75 78 41 70, du 1 au 3/06. Dans le cadre du Festival *Ambivalence(s)*, du 29/05 au 3/06

Théâtral magazine : *Dîner en ville n'est pas votre première collaboration avec Christine Angot.*

Richard Brunel : Christine Angot était venue à Valence en 2014 lire *La Petite Foule* avec Norah Krief. J'avais été frappé par sa capacité à faire sonner la langue. L'oralité a une place déterminante dans son écriture. Ensuite, j'ai voulu porter au théâtre son livre *Un amour impossible*, mais le projet a pris du retard. C'est Célie Pauthe qui l'a monté.

“ le thème du dîner en ville ouvre des perspectives en termes de domination et d'appropriation...”

Nous avons repris des lectures d'extraits de *La Petite Foule* pour le festival Paris des femmes, aux Mathurins, à Paris. Là, Christine Angot a vu ce que lui inspirait le thème du dîner en ville, ce que, pour elle, il ouvre de perspectives en termes de domination et d'appropriation. Elle a donc écrit pour la Comédie de Valence *Dîner en ville*. Le texte ne se résume pas aux personnages mais on peut dire que l'auteur fait se rencontrer une grande actrice qui vit avec un ingénieur du son au chômage, un amateur d'art qui est aussi producteur, une femme médecin et la directrice d'une Scène nationale... Ce dîner se passe alors qu'arrive

l'élection présidentielle, avec comme toile de fond le climat dégradé dans lequel nous vivons.

Christine Angot suit-elle les répétitions ?

En fait, elle écrit le texte avec nous. Elle est arrivée avec des morceaux qu'elle a étoffés. On lit, et elle écrit sur place, elle corrige. Elle repart le soir, met le texte au propre tôt le matin et arrive aux répétitions avec la scène corrigée. C'est passionnant de la voir ciseler les mots et d'assister à la façon dont les corps et la voix des acteurs éprouvent cette écriture. Cela se déroule dans une ambiance très complice. J'ai l'impression d'avoir affaire à un compositeur et de diriger un quintette à cordes.

C'est donc l'un des temps forts de votre festival *Ambivalence(s)*.

Ce sera seulement une lecture, très élaborée, avant la création à Valence la saison prochaine, une tournée et la reprise à la Colline, à Paris, en mars. Le principe d'*Ambivalence(s)* est de demander aux auteurs de s'approprier la ville de Valence. Pour le texte de Christine Angot, les représentations auront lieu dans un salon de la Préfecture. Le festival aime les lieux inattendus !

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*



Katia Ferreira

Naissance de l'adolescence

Comme beaucoup d'adolescents à l'époque, Katia Ferreira a été marquée par le film de Sofia Coppola, *Virgin Suicides*. En découvrant qu'il était adapté du roman de Jeffrey Eugenides, *The Virgin Suicides*, elle décide d'en faire une adaptation théâtrale, *First Trip*, qu'elle créera à l'automne. Mais pour le Printemps des Comédiens, elle présente en avant-première la scène du bal de promotion.

Théâtral magazine : Êtes-vous partie du film de Sofia Coppola ou du roman ?

Katia Ferreira : Des deux. J'avais d'abord vu quand j'étais adolescente le film de Coppola, qui m'avait beaucoup touchée. J'ai appris bien plus tard quand j'étais à l'ENSAD qu'il était adapté d'un roman. Dans mon travail d'adaptation, je suis davantage partie du roman. Les images et la musique du film étaient trop fortes pour imposer mon esthétique. Et puis en tant qu'ancienne étudiante en littérature comparée, je puise davantage mes références dans les romans que dans le théâtre.

Qu'est-ce qui vous a marquée dans cette histoire au point d'en faire un spectacle ?

Ma première mise en scène, *Foi amour espérance* de Horváth, traitait déjà d'une jeune fille qui se donnait la mort dans le contexte de l'entre-deux-guerres en Allemagne avec la crise économique, le chômage. *Virgin Suicides* est

aussi inspiré d'un phénomène sociétal qui a vraiment eu lieu aux États-Unis dans les années 70. Les sœurs Lisbon n'ont pas existé mais il y a eu une vague de suicides d'adolescentes dans la banlieue de Détroit. Il y avait une sorte de fil rouge entre ces deux textes qui m'interpelait. Cela faisait aussi très longtemps que j'avais envie de travailler sur l'adolescence.

“ Ces jeunes filles sont les premières adolescentes de l'histoire de l'adolescence et elles en ont sans doute conscience, d'où leur mal-être...”

Ni le film ni le roman ne résolvent le mystère de ces suicides. Mais on pressent que c'est lié à l'enfermement de ces jeunes filles par une mère très conservatrice.

Le roman se déroule presque

comme une enquête policière. Les narrateurs sont des garçons qui étaient les voisins des jeunes filles au moment des faits et qui 20 ans plus tard reviennent sur les lieux pour essayer de comprendre ce qui s'est passé. Moi, j'ai l'impression que c'est une métaphore de toute une société en pleine mutation. Avant cette époque, en psychologie, on ne parlait pas encore d'adolescents, considérés encore comme des enfants. D'où l'enfermement par la mère de ses filles pour les protéger du monde extérieur. Donc, ces jeunes filles sont les premières adolescentes de l'histoire de l'adolescence et elles en ont sans doute conscience, d'où leur mal-être.

Quel angle avez-vous choisi pour raconter l'histoire ?

Sofia Coppola porte un regard très féminin sur les filles. Moi je m'intéresse plus au regard des garçons sur elles. Car le mystère s'amplifie du fait de la différence entre les sexes, de l'incompréhension qui en naît et plus le temps passe, moins ils comprennent.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *First Trip*, très librement inspiré de *Virgin Suicides* de Jeffrey Eugenides, mise en scène Katia Ferreira, collaboration artistique Charly Breton
Printemps des Comédiens à Montpellier,
04 67 63 66 66, 1 au 3/06

. LES RESTES

Printemps des Comédiens – Montpellier

Issu d'une banlieue difficile, Charly Breton a observé la pauvreté, sa diversité, ses problématiques, ses langages multiples. Fasciné par la densité vivante qui émane d'elle, il a écrit un texte pour ses partenaires de promotion de l'école nationale supérieure d'art dramatique de Montpellier (Ensd) qu'il crée au Printemps des Comédiens.

Charly Breton

Eloge de la pauvreté



Théâtral magazine : Le titre de votre spectacle, c'est *.Les restes*. Il est précédé d'un point. Y a-t-il une signification particulière ?

Charly Breton : Oui, il y a un point parce que le spectacle parle de la pauvreté mais sur le mode des scories, c'est à dire des choses qui débordent ou qui se rajoutent. Parce que d'une certaine manière avec les pauvres il y en a toujours trop. Et comme on a fait tout un travail sur le langage, il nous a semblé nécessaire de le noter dans le titre sous la forme d'une ponctuation qui précède le titre.

Comment définissez-vous les pauvres ?

Ce sont des personnes qui ont des parcours particuliers jonchés de problématiques particulières qui se télescopent et se multiplient. Concrètement vous pouvez avoir des adolescents victimes de mauvais traitements sur lesquels viennent se greffer des problèmes de toxicomanie. Ce sont toujours des histoires spécifiques qui débordent

largement les catégories et les typologies dans lesquelles on veut les faire rentrer.

Que raconte le spectacle ?

Il montre quatre familles de personnages : une mère dans une caravane qui accouche d'enfants pour conjurer la sensation de vide, un repris de justice toujours entre la prison et l'hôpital psychiatrique, une femme infirmière l'après-midi, vigile le matin et employée dans une décharge le soir, un autre personnage appartenant à une cohorte de flics qui va de bavure en bavure... Il doit y avoir douze personnages. Ils parlent tous français mais un français composite fabriqué dans la rue. Chaque groupe a une intrigue qui lui est propre et puis elles viennent s'entremêler.

En quoi les pauvres et la pauvreté vous touchent-ils ?

J'ai grandi dans une banlieue problématique. Et si j'ai eu la chance de faire des études, il y a des choses que j'ai vécues, que j'ai observées, comme des stratégies de

vie. La toxicomanie chez les pauvres est par exemple une stratégie de vie, et pas un vice. Et puis, j'avais été frappé par la densité vivante des pauvres.

Comme une rage de vivre...

Oui c'est fascinant. C'est pourquoi la question de la langue est primordiale dans le spectacle ; ce sont des individus avec de la vie et des désirs. Et cela passe par le langage. Le langage n'est pas qu'un moyen de communication, il définit l'être. On dit du pauvre qu'il est ordurier, grossier. Mais le langage est une seconde peau avec laquelle on se débrouille comme on peut.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *.Les restes*, de Charly Breton, Domaine d'Ö, 178 rue de la Carrièreasse 34090 Montpellier, 13 et 14/06, 04 67 63 66 66, dans le cadre du Printemps des Comédiens 2017 du 30/05 au 1/07

Romeo Castellucci ausculte la démocratie sur scène

Romeo Castellucci ne finit jamais d'interroger notre société et ses fondements, de questionner l'homme et sa métaphysique sur les plateaux des théâtres qu'il investit. Au mois de mars dernier, il créait à Anvers *Democracy in America (De la Démocratie en Amérique)*, un texte dont il partage la signature avec Claudia Castellucci, et qu'il porte à Montpellier pour le Printemps des Comédiens, après un passage à Vidy Lausanne.

Il se défend d'avoir voulu proposer un spectacle politique. Et pourtant il y creuse la question de la démocratie. Surement parce que la vie politique commune, vulgaire, ne mobilise pas sa réflexion dans un tel projet. Romeo Castellucci se saisit d'un fil qu'il tire et dévide, identique à celui qu'Alexis de Tocqueville avait suivi : celui des fondements idéaux du système démocratique.

Castellucci part d'un premier constat : l'absolue nécessité de la représentation théâtrale comme miroir du phénomène politique dans la société humaine. Dans la Grèce antique, la tragédie omniprésente remplissait cette fonction, indispensable illustration et cellule de réflexion. Le metteur en scène italien, comme à son habitude pour toute question qui l'agite, réitère pour nous cette demande, peut-être trop oubliée ou inconsciemment supprimée, en nous présentant sur le plateau

une chambre d'étude des principes qui nous gouvernent.

Second constat, la forme sociale et politique de gouvernement qu'est la démocratie chez les grecs s'affranchit de la religion et du divin, tandis que l'avènement de la démocratie en Amérique prend pour socle les principes bibliques de foi, d'égalité, de devoir et du rapport à la loi. Puritaine Amérique qui pose sur un socle sacré le mystère de son existence et de son gouvernement !

Castellucci s'engouffre dans la brèche et traduit dans une composition scénique raffinée, faite d'images fortes comme à son habitude, de danses aussi, ce que de Tocqueville appellera la Puritan Foundation. Notre modèle politique de la vieille Europe s'exportait alors dans le Nouveau Monde, comme le péché souillant l'immaculé : tyrannie de la majorité, menaces sur la liberté intel-



@ giulio_mencan

lectuelle, confusion entre l'intérêt général et les ambitions individuelles...

Un chaos dans la tête, un chaos sur le plateau mais une réflexion sur les fondements même de la vie sociale. Le spectacle se fait miroir de la vraie vie : Castellucci aussi.

François Varlin

■ *Democracy in America*, librement inspiré du livre d'Alexis de Tocqueville, mise en scène, décors, costumes, lumières Romeo Castellucci, textes Claudia Castellucci et Romeo Castellucci, musique Scott Gibbons, avec Olivia Corsini, Giulia Perelli, Gloria Dorliguzzo, Evelin Facchini, Stefania Tansini, Sofia Danae Vorvila, et douze danseuses. Printemps des Comédiens, Montpellier. Théâtre JC Carrière, 04 67 63 66 67, du 15 au 17/06

à partir du

16

Juin

COMBAT DE CARNAVAL ET CARÊME

Nouveau théâtre de Montreuil

Le point de départ c'est un tableau peint à l'huile par Pieter Brueghel l'Ancien en 1559 : *Le Combat de Carnaval et Carême*. La chorégraphe Olivia Grandville confronte la danse à ce tableau avec un procédé qu'elle a déjà expérimenté avec succès : dix danseurs munis de casques audio exécutent les consignes d'action qu'elle leur murmure...

Pourquoi vous être intéressée à ce tableau du XVI^e siècle ?

Olivia Grandville : Le médiéviste Claude Gaignebet explique dans la thèse dont je me suis inspirée, que ce tableau est un calendrier qui dit que les sociétés passent d'un temps de dépense à un temps d'austérité dans un espèce de cycle sans fin, un temps circulaire. Le combat de Carnaval et Carême c'est cela, la question de l'abstinence et de la morale religieuse dans un monde païen et dépensier, et c'est une thématique très

Olivia Grandville

Danser la peinture

présente dans notre quotidien d'aujourd'hui.

Mais cela faisait aussi écho à vos recherches chorégraphiques ?

Effectivement, je voulais retrouver dans le corps un endroit de dépense mais sans que cela soit gratuit, que les danseurs soient dans une multiplicité de mouvements avec un vocabulaire assez pauvre, brut. Ce que permet ce tableau de par la multiplicité des saynètes, 160 personnages très expressifs dans des gestuelles d'action très banales.

Comment "chorégraphiez-vous" ce tableau ?

Les 10 danseurs sont équipés d'oreillettes et suivent les instructions de la partition en direct. Ce sont des actions qui leur sont données à exécuter en temps réel, de manière immédiate, et qui s'appuient sur des gestes, des notions

d'effort... Ce peut être "lancez un ballon en l'air" mais aussi demander si ça va ? Cette écriture permet une danse plus chaotique et expressionniste.

Que ressentent les danseurs avec ce dispositif ?

C'est un procédé qui s'avère très enrichissant pour les danseurs, car l'immédiateté dans l'interprétation fait que l'on ne peut pas être faux, il y a une espèce de justesse du fait de devoir incarner au moment même où cela se dit.

Le spectateur voit donc sous ses yeux se composer et se décomposer le tableau ?

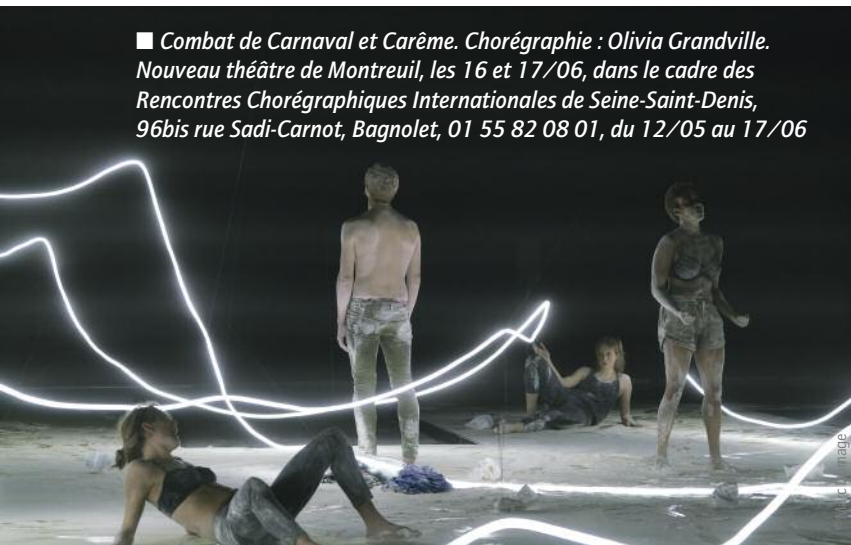
Il y a l'idée du tableau vivant mais ce n'est pas une mise en jeu littéraire du tableau. C'est un peu comme si le tableau implosait dans d'autres types d'action. C'est une manière d'emmener ce corps du XVI^e siècle vers un espèce de corps contemporain où finalement les thématiques, les enjeux restent les mêmes.

Le spectateur entend-il les instructions que vous donnez ?

Ce n'est qu'à la fin du spectacle que les spectateurs vont entendre un extrait de la "partition", et ils pourront comprendre avec quelles consignes finalement assez dérisoires toute cette danse s'est déployée. Et que finalement tout cela n'est qu'un jeu...

Propos recueillis par
Enric Dausset

■ *Combat de Carnaval et Carême. Chorégraphie : Olivia Grandville. Nouveau théâtre de Montreuil, les 16 et 17/06, dans le cadre des Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis, 96bis rue Sadi-Carnot, Bagnolet, 01 55 82 08 01, du 12/05 au 17/06*



LES NOCES DE FIGARO

Opéra en Plein Air

Julie Gayet***Pour la promotion de l'opéra***

Pour la 17e édition des Opéras en Plein Air, c'est Julie Gayet qui met en scène *Les Noces de Figaro*. Un projet qui s'avère très intime pour la comédienne qui se souvient avec émotion avoir chanté l'air de la Barberine dans l'opéra de Mozart.

Théâtral magazine : On ne s'attendait pas à vous retrouver à l'opéra...

Julie Gayet : Non parce que peu de gens savent que j'ai reçu une formation de chant lyrique. Mais Anne Gravoïn qui dirige l'orchestre des opéras en plein air le savait et elle m'a proposé ce projet. Le principe des opéras en plein air étant de faire appel à des personnes qui n'ont jamais fait de mise en scène, cela m'a amusée. Mais je n'ai aucunement l'intention de renouveler l'expérience par la suite. Je suis comédienne, productrice mais pas metteuse en scène.

Mais peut-être allez-vous y trouver du goût ?

(Rires) Je ne sais pas si Jacques Attali, qui a mis en scène *La Bohème* l'année dernière, en a refait après ! Si j'avais voulu mettre en scène ou réaliser, j'aurais pu le faire et plus tôt. Là c'est vraiment lié à mon goût et à mon attachement à l'opéra. J'aime la musique clas-

sique et j'avais été marraine des opéras en plein air. C'est vraiment quelque chose qui m'est cher et tout particulièrement cet opéra, dont j'ai chanté l'air de la Barberine quand j'étais jeune. Quand j'entends l'air, il m'émeut. Donc je connais bien cet opéra.

Comment allez-vous le mettre en scène ?

Comme on joue en plein air, ce sont des mises en scène un peu particulières impliquant quelques contraintes. Et surtout on joue dans des châteaux qui font office de décor. Pour *Les Noces de Figaro* cela a d'autant plus de sens que l'intrigue se passe dans un château. Par ailleurs, l'opéra c'est aussi un orchestre et donc je mets l'orchestre sur scène, dans un petit pavillon de musique et on l'éclaire chaque fois qu'un instrument répond à une voix. On montre la musique d'un côté et le théâtre de l'autre avec les chanteurs... Après je me suis amusée à recycler les costumes des précédentes édi-

tions. Les chanteurs seront habillés très XVIIIe siècle et les chœurs et les autres personnages qui bougent les éléments du décor, auront des costumes plutôt d'inspiration XIXe siècle.

Que gardez-vous de l'oeuvre ?

Tout. On ne fait que très peu de coupes. Je travaille beaucoup à la table avec Ken Higelin qui co-met en scène avec moi et avec Yannis Poupourikas le chef d'orchestre.

Sur quels critères avez-vous choisi les chanteurs ?

Cela me tenait à cœur d'avoir de jeunes chanteurs, de découvrir de nouvelles voix. On a donc fait des auditions.

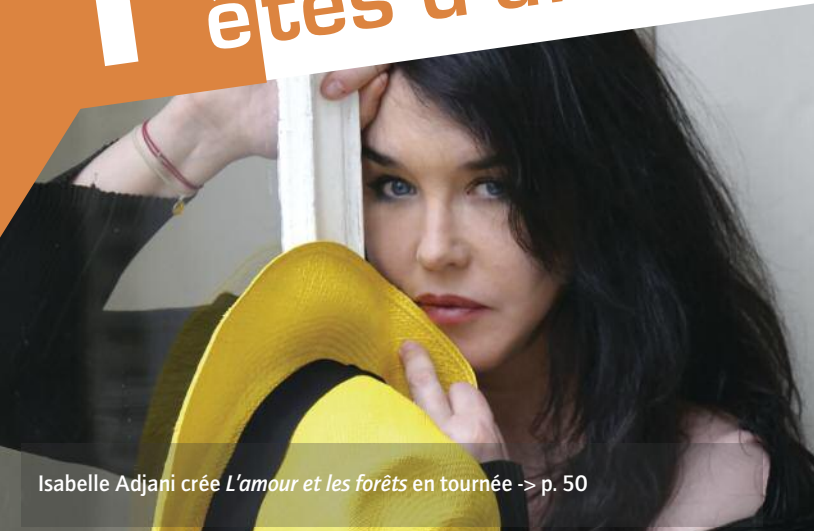
Qu'est-ce que *Les Noces de Figaro* nous apprennent de notre monde ?

A travers une espèce de droit de cuissage, ça raconte qu'il n'y avait pas forcément d'égalité entre les hommes et les femmes...

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Les Noces de Figaro*, de W.A Mozart, mise en scène Julie Gayet, direction musicale Yannis Poupourikas, direction d'orchestre Anne Gravoïn
16 et 17/06 Domaine de Sceaux
24/06 Château de Champ de Bataille, Neubourg
30/06 Château de Vincennes
13/07 Cité de Carcassonne
1/09 Lorraine
7 au 9/09 Hôtel des Invalides
www.operaenpleinair.com

Têtes d'affiche



Isabelle Adjani crée *L'amour et les forêts* en tournée -> p. 50



Nicolas Bedos animera *La 29e Nuit des Molières*, retransmise sur France 2, le lundi 29 mai -> p. 4



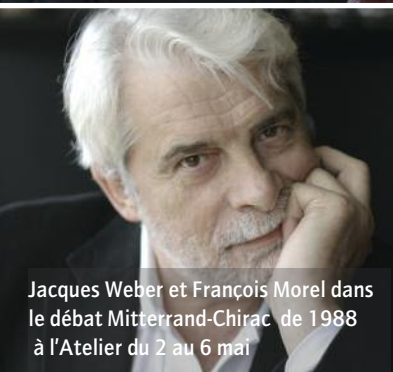
Guillaume Tonquedec joue dans *La Garçonnière* au Théâtre de Paris -> p. 76



Pascal Rambert crée *Une Vie* au Vieux-Colombier -> p. 32



tg STAN présente *Art* de Yasmina Reza au Théâtre de la Bastille -> p. 38



Jacques Weber et François Morel dans le débat *Mitterrand-Chirac* de 1988 à l'Atelier du 2 au 6 mai



Catherine Frot reprend *Fleur de cactus* au théâtre Antoine -> p. 74



Catherine Hiegel joue dans *Votre Maman* au Théâtre de l'Atelier -> p. 10



Valérie Dréville joue dans *Matériau-Médée* au TNS et aux Bouffes du Nord -> p. 15



Laurent Stocker joue dans *La Résistible ascension d'Arturo Ui* à la Comédie-Française -> p. 80



Isabelle Nanty met en scène *Hôtel du Libre-Échange* à la Comédie-Française -> p. 30



Marie-Claude Pietragalla met en scène *Lorenzaccio* aux Fêtes Nocturnes de Grignan -> p. 44



Julie Gayet met en scène *Les Noces de Figaro*, tournée Opéra en plein air -> p. 41



Vincent Dedienne et son spectacle, en tournée et au théâtre de l'Atelier -> p. 71



Dominique Blanc crée *Le Testament de Marie* au Théâtre de l'Odéon -> p. 22



Laurent Poitrenaux reprend *Jan Karski* au théâtre de la Colline -> critique p. 80



Maxime d'Aboville joue dans *12 hommes en colère* au Théâtre Hébertot -> p. 46



Jérôme Kircher joue dans *Le monde d'hier* aux Mathurins et dans *Des hommes en devenir* au Paris-Villette -> p. 8 et 66



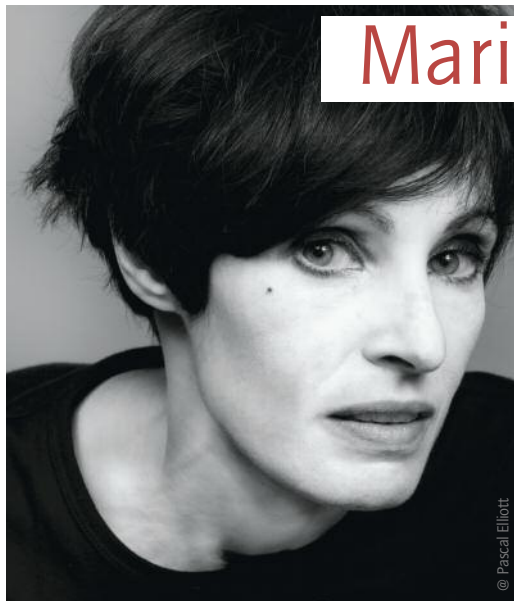
Emmanuelle Béart joue dans *Erich von Stroheim* au Théâtre du Rond-Point jusqu'au 21 mai



Thomas Ostermeier met en scène *Richard III* avec Lars Eidinger au Théâtre de l'Odéon -> critique p. 78

Marie-Claude Pietragalla

Proposer un autre théâtre



© Pascal Elliott

Grande première pour Grignan et sa 31^e édition des Fêtes nocturnes : le festival de théâtre invite une compagnie de danse.

Lorenzaccio de Musset sera donc à l'affiche, mis en scène par les chorégraphes danseurs Marie-Claude Pietragalla et Julien Derouault, et Daniel Mesguich.

Théâtral magazine : Avec ce Lorenzaccio, est-ce une forme nouvelle de théâtre qui s'invite à Grignan ?

Marie-Claude Pietragalla : On a de tout temps vu le théâtre, la danse et la musique se marier sur le plateau, mais ici ce n'est pas cet exercice avec d'un côté les danseurs et de l'autre les comédiens. Nous avons une équipe de comédiens qui ont une approche du

mouvement, et de danseurs qui ont une approche du travail de l'acteur. La chose la plus difficile est de jouer le texte en dansant, de théâtraliser le mouvement, de faire que les mots jouent avec le corps et que le corps insuffle les mots. Le spectateur aura une autre lecture de la danse, enrichie par le texte, et du théâtre, enrichi par le corps. Daniel Mesguich dit que nous inventons un nouveau théâtre. Il faut s'appropriier deux techniques et les fondre l'une dans l'autre.

Avec Julien Derouault vous jouez et dansez dans le spectacle. Mais avec Daniel Mesguich comment travaillez-vous à la mise en scène ?

Nous faisons la mise en scène tous les trois, chacun amène son idée, renchérit sur l'autre. Cette confrontation nous dépasse et nous permet d'aller encore plus loin, de creuser. Nous essayons d'imbriquer et de tisser un travail d'orfèvre avec la rigueur du texte et celui du corps qui lui vient en résonance. Nous allons traduire, par ce texte magnifique et par le corps, les facettes des personnages, leurs états d'âmes, leurs rapports les uns aux autres. Tout le monde danse et tout le monde joue. On cherche le bon mouvement au bon moment, la diction avec rythme et musicalité. Un geste peut amener une tirade et l'inverse. Cela donne de l'urgence au texte car on bouleverse les codes en permanence.

Pièce romantique et danse contemporaine sont donc mis en résonance ?

Nous dansons devant le château qui se transformera à vue pour nous emmener vers des univers différents, des fantasmagories. On projette sur la façade mais nous serons minimalistes sur les accessoires réels. Nous avons toujours aimé la richesse de différentes disciplines artistiques. Nous avons théâtralisés notre danse et nous avons rencontrés cette littérature extraordinaire que nous avons comme patrimoine en essayant d'apporter un théâtre organique, un théâtre du mouvement. Un acteur joue avec son corps, incarne son personnage et ce qui nous importe ce sont les acteurs qui habitent leur corps. J'aime ce théâtre où le corps est présent. Ce qui est désincarné n'est mon truc ni dans le théâtre ni dans la danse. Nous avons la volonté de proposer un autre théâtre.

*Propos recueillis par
François Varlin*

■ *Lorenzaccio, d'après l'œuvre d'Alfred de Musset, mise en scène Marie-Claude Pietragalla, Daniel Mesguich et Julien Derouault, chorégraphie Marie-Claude Pietragalla et Julien Derouault. Dans le cadre des Fêtes Nocturnes de Grignan 2017, 04 75 91 83 65, du 21/06 au 19/08*

LES COMÉDIES DE L'ÉTÉ

THÉÂTRE SAINT-Georges
Molière - Molière Festival
LES FAUX BRITISH
Une vraie comédie catastrophe
de Henry Lewis, Jonathan Sayer et Henry Shields
MISE EN SCÈNE DE Gwen Adah
MOLIÈRE DE LA COMÉDIE 2016
TRIOMPHE ! PROLONGATION
DÉJÀ 300 000 SPECTATEURS CONQUIS !
DU MARDI AU VENDREDI À 20H30 ET LE SAMEDI À 18H À 21H
LOC : www.theatre-saint-georges.com
01 48 78 63 47 & POINTS DE VENTE HABITUELS

THÉÂTRE TRISTAN BERNARD
41, RUE DU ROCHER - 75008 PARIS - MÉTRO : VILLIERS - ST LAZARE
OH MY GOD!
DE ROBERT ASKINS
LA PREMIÈRE COMÉDIE DIABOLIQUE
ADAPTATION SÉBASTIEN AZZOPARDI et SACHA DANINO
MISE EN SCÈNE SÉBASTIEN AZZOPARDI
DU MARDI AU SAMEDI À 21H ET MATINÉE LE SAMEDI À 18H
LOC : www.theatretristanbernard.fr
01 45 22 08 40 & POINTS DE VENTE HABITUELS
« FÉROCEMENT DRÔLE »
The New York Times
À PARTIR DU 30 MAI

KI M' AIME
ME SUIVE

PRODUCTEUR DE SPECTACLES & CRÉATEUR D'ÉMOTIONS

nouveau

GoThéâtre

L'appli théâtre !

à télécharger gratuitement

Chaque semaine

des places de théâtre à gagner !



sur Android



sur Iphone

12 HOMMES EN COLÈRE

Théâtre Hébertot - Paris

Maxime d'Aboville

Anticonformiste

Dans *12 hommes en colère* à l'affiche tout l'été au théâtre Hébertot, Maxime d'Aboville joue le juré n°8, qui grâce à ses doutes sauve de la chaise électrique un jeune homme innocent.



Théâtral magazine : Dans *12 hommes en colère*, vous jouez le juré n°8, grâce auquel un innocent échappe à la peine de mort.

Maxime d'Aboville : C'est lui qui fait tout basculer mais il y a d'autres personnages qui vont se laisser embarquer et devenir moteurs à leur tour. Parce qu'à partir du moment où on doute, on ne peut plus laisser condamner quelqu'un. Je suis avocat de formation et le principe du jury de la Cour d'assises m'a toujours interpellé. J'ai souvent pensé que c'était une mauvaise idée. Même si en France les jurés sont très influencés par le magistrat présent pendant les délibérations. C'est un sujet passionnant surtout avec le rôle que joue la presse aujourd'hui ; c'est difficile de croire que les jurés ne seront pas influencés par des articles sur l'affaire qu'ils jugent. Le principe démocratique veut que ce soit le peuple qui décide et ça a quelque chose de terrifiant. Même si on a l'impression d'être du bon côté, on est toujours guidé par des préjugés. Dans la pièce, tous les faits sont contre le jeune homme et le réflexe est de l'envoyer à la chaise électrique.

“ La vérité n'est jamais aussi évidente qu'on veut bien le croire. Souvent, par faiblesse, on préfère se conformer à l'opinion dominante.”

Au début, ils s'en remettent à cette impression. Mais à partir du moment où le juré n°8 commence à émettre un doute, ils se prêtent au jeu de l'enquête, vérifient des détails et relèvent tous les faits qui ne coïncident pas.

Il leur fait comprendre que la vérité n'est jamais aussi évidente qu'on veut bien le croire. Et puis souvent, par faiblesse, on préfère se conformer à l'opinion dominante. Choisir la chaise électrique, c'est choisir la facilité. Mais ce sont des personnages qui évoluent, et au final c'est magnifique parce que tous, jusqu'au dernier des salauds, vont se laisser convaincre et mettre leur orgueil de côté. Parce que l'histoire personnelle de chacun joue énormément dans le jugement qu'ils peuvent avoir.

Et puis tout est là pour créer l'épreuve. Ils sont confinés dans une salle, où tout est désuet, c'est l'été, il fait très chaud.

Comment Charles Tordjman va-t-il monter la pièce ?

Avec des acteurs très différents. Comme dans le film, on voit souvent des acteurs un peu âgés incarner les jurés. Quant au juré n°8, il a toujours un physique très charismatique comme Henry Fonda, parce qu'il incarne une forme de raison. Or ce sont des représentants de la société civile. C'est pourquoi Charles Tordjman a choisi des acteurs qui ont de 30 à 70 ans.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *12 hommes en colère*, une pièce de Reginald Rose, adaptation française Francis Lombrai, mise en scène Charles Tordjman, à partir du 24/06

■ *Les jumeaux vénitiens*, de Goldoni, mise en scène Jean-Louis Benoît, avec Maxime d'Aboville, à partir du 14/09

> Théâtre Hébertot, 78 bis boulevard des Batignolles 75017 Paris, 01 43 87 23 23

Festival
AVIGNON 2017
by LE PÔLE DIFFUSION

11h
THÉÂTRE
des
HALLES

**À 90
DEGRÉS**
FRÉDÉRIQUE
KEDDARI-
DEVISME
avec Elisabeth Mazev

14h
THÉÂTRE
des
HALLES

**DANS
UN CANARD**
JEAN-DANIEL
MAGNIN
avec Quentin Baillot, Emeline
Bayart, Eric Berger, Manuel
Le Lièvre

19h30
THÉÂTRE
des
HALLES

**I FE
EL
GOOD**
PASCAL & VINCENT
REVERTE
avec Aude Léger
et Pascal Reverte

11h45
THÉÂTRE
des
CARMES

**COMMENT
VA LE
MONDE ?**
MARC FAVREAU /
MICHEL BRUZAT
avec Marie Thomas

15h15
THÉÂTRE
des
LUCIOLES

**LES BAT
ISSE
URS
D'EMPIRE**
ou LE
SCHM
URTZ
BORIS VIAN /
VINCENT ECREPONT
avec G. Chaillou, D. Dos
Santos, K. Krasniansky, M-C.
Orry, J. Schuller, L. Stachnick

22h
THÉÂTRE
des
HALLES

**CAP
AU PIRE**
SAMUEL BECKETT /
JACQUES OSINSKI
avec Denis Lavant

13h20
THÉÂTRE
des
CARMES

**DIS
CO
URS
À LA
NATION**
ASCANIO CELESTINI /
MICHEL BRUZAT
avec Charlotte Adrien

15h55
THÉÂTRE
des 2
GALERIES

**MAD
EL
EINE**
L'AMOUR
SECRET
D'APOL
LINAIRE
G. APOLLINAIRE
& M. PAGES
avec Pierre Jacquemont
et Alexandrine Serre

DÉMONS
LARS NORÉN / MATTHIEU
DESSERTINE

avec Anthony Boullonnois, David
Houré, Clara Ponsot et Edith Proust

**LA FRANCE CONTRE
LES ROBOTS**
G. BERNANOS, J-B.
SASTRE & HIAM ABBASS
avec Jean-Baptiste Sastre

14h
THÉÂTRE
des
HALLES

**20
ANS
ET
ALORS !**
DON DUYNIS /
BERTRAND CAUCHOIS
avec Marie Dissais, Lucas
Gentil, Florian Guillot,
Louise Kervella

16h20
LE
NOUVEAU
RING

**CLOU
EE
AU
SOL**
GEORGE BRANT /
GILLES DAVID
sociétaire de la Comédie- française
avec Pauline Bayle

MICKAEL
S. CARRÉ-LÉCOINDRE
ÉLIE TRIFFAULT & B.
WANGERMÉE

avec Benjamin Wangermée, Élie
Triffault...



Dossier

JONATHAN LITTELL

Les Bienveillantes

roman

nrf

GALLIMARD



Dostoïevski
Les Frères Karamazov
Les carnets des « Frères Karamazov »
Niétotchka Niézmanov

Michel
Houellebecq
Les particules
élémentaires

roman

Flammarion

ÉRIC REINHARDT

L'AMOUR ET LES FORÊTS

roman

nrf

GALLIMARD

maylis
de kerangal



réparer
les vivants

LAURENT BINET

La septième
fonction
du langage

roman

Grasset

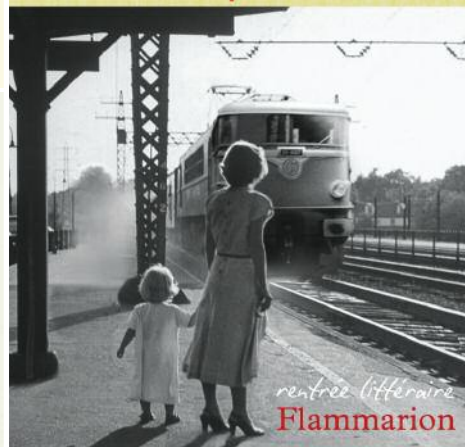
Amélie Nothomb

Hygiène de l'assassin

roman

Albin Michel

Christine Angot
Un amour
impossible



rentrée littéraire
Flammarion

Du roman au théâtre

Le théâtre se cherche des histoires

Exist la poésie, l'analyse, l'avant-gardisme, l'intellect à outrance, le théâtre met en scène des romans. De *L'amour et les forêts* à *Réparer les vivants*, en passant par *Un amour impossible*, *Des hommes en devenir*, *2666*, *Les Bienveillantes*, ou une grande partie de l'œuvre d'Amélie Nothomb, les metteurs en scène se lancent de plus en plus souvent dans l'entreprise gigantesque de l'adaptation de romans. Leurs motivations sont très différentes. Elles vont du simple coup de cœur à partager avec le public à la nécessité de travailler sur un matériau plus malléable qu'un texte dialogué.

Pour Guy Cassiers, l'époque est devenue plus complexe. *"Notre manière de communiquer a changé, on n'écrit plus les dialogues de la même façon, et nous sommes imprégnés de télévision, de cinéma, ou de bande dessinée"*. Le théâtre doit en tenir compte et se tourner vers d'autres formes. Celle du roman semble l'emporter en ce moment. Pour Sylvain Maurice, *"on est dans le temps du roman, avec une réalité qui dépasse la fiction"*. *"Si les metteurs en scène se tournent vers la littérature c'est parce qu'il y a au théâtre un retour au récit et à l'émotion"*, explique Emmanuel Meirieu. *Et je crois que c'est Wajdi Mouawad qui a réouvert cette voie"*.

Hélène Chevrier

Avec les interviews exclusives de : Isabelle Adjani, Laurent Bazin, Eric Reinhardt, Amélie Nothomb, Julien Gosselin, Guy Cassiers, Didier Bezace, Jean Bellorini, Julien Gosselin, Emmanuel Noblet, Sylvain Maurice, Vincent Dissez, Cécile Pauthe, Vanessa Larré, Emmanuel Meirieu, Blandine Savetier

Une

Isabelle Adjani & Laurent Bazin



© Cyl Bell/HK

En 2014, Eric Reinhardt publie *L'amour et les forêts*, une enquête psychologique dont le sujet lui est inspiré par une lectrice venue un jour se confier sur l'enfer de sa vie au côté d'un mari maladivement jaloux. Un enfer partagé par bien d'autres femmes et dont les multiples témoignages ont donné naissance au personnage de Bénédicte Ombredanne.

L'histoire de cette femme empêchée de réaliser sa vie comme elle l'avait rêvée mais qui en a fait une œuvre d'art en la confiant à un écrivain a bouleversé Isabelle Adjani et Laurent Bazin.

Laurent Bazin, metteur en scène et artiste visuel, s'est emparé du roman pour en faire un objet presque organique dans lequel Isabelle Adjani prend en charge la voix de l'auteur et de plusieurs personnages. Une expérience unique dans laquelle elle s'investit des deux côtés du plateau.

Théâtral magazine : Comment est né le projet de l'adaptation de *L'amour et les forêts* ?

Laurent Bazin : J'ai demandé il y a presque deux ans à Eric Reinhardt les droits de son roman. Il connaissait mon travail et m'a donné son accord en sachant que je n'en ferais pas du théâtre littéraire, mais que ce qu'il avait écrit passerait dans les images. Quelques mois plus tard, devenu pensionnaire à la Villa Médicis, j'ai reçu un texto d'Eric me disant qu'Isabelle serait intéressée. Il y a eu une espèce de synchronicité de nos désirs...

Isabelle Adjani : Moi aussi j'ai reçu une onde de choc à la lecture du roman. Et quand j'ai croisé Eric au Rond-Point à la représentation de *Démons* de Lars Norèn, je lui ai demandé s'il y aurait une adaptation de

L'amour et les forêts.

Laurent : Éric a organisé une rencontre entre nous trois, qui s'est révélée être un très beau moment. Je ne suis même plus très sûr qu'on ait parlé du livre (*rires*).

Et l'évidence intellectuelle et sensible de cette rencontre m'a fait assez vite proposer à Isabelle d'être collaboratrice artistique du projet.

Isabelle : Chez Laurent, ça commence par un état d'observation auquel je suis très réceptive, il entraîne une confiance en ce que peut produire un présent qui n'est pas obligatoirement tout de suite laborieux. Il a décidé de procéder à deux mises en espace (la première à Réthel et la seconde à Epernay où sont implantées la compagnie de Laurent et celle de Fabien Joubert) pour voir ce qui se passait.

J'étais d'ailleurs sur scène pour cette forme-là, je l'observais à mon tour, chercher, faire son chemin, puis passer d'un avatar à un autre.

Qu'est-ce qui vous a plu dans l'histoire racontée par Eric Reinhardt ?

Isabelle : C'est d'entendre la voix de cette femme qui est à la recherche d'une vie différente de celle qu'elle a mais dont elle n'arrive pas à s'approcher parce que comme pour toute victime, là il s'agit de la perversion narcissique du mari, c'est quasiment irréalisable sans aide extérieure. Alors, elle reste dans un possible strictement narratif pendant qu'elle passe son temps à imaginer autre chose que son présent. C'est le sort, souvent, principalement de femmes même encore aujourd'hui. On n'est pas libre d'être

libre, on n'est pas libre de se choisir libre. Et c'est toute cette ambiguïté qu'il m'intéresse de retrouver dans le regard que pose Laurent Bazin. C'était autant le sujet, que l'inconnu du traitement du sujet qui m'attiraient. Quelque part ça fait aussi écho au thème : on est sans cesse déconcerté d'intervenir pour sauver cette femme d'elle-même. Au fond, elle se refuse à le faire de façon un peu oulipienne, c'est à dire qu'elle construit son propre labyrinthe pour décider elle-même des façons de s'en extraire.

Laurent : On a l'impression d'une fusion entre l'auteur, Eric, et sa création, Bénédicte. C'est pourquoi on a décidé dès le début qu'Isabelle incarnerait une narratrice embarquée, empathique, en permanence à la lisière du récit et du jeu.

“ Laurent m'a dit "tu es le hacker d'Éric Reinhardt". J'hacke plutôt que j'acte. Je suis plus hackeuse qu'actrice.

Isabelle, vous prenez aussi parfois en charge le texte de Bénédicte...

Isabelle : Oui comme un double fantomatique d'elle. On s'identifie au personnage via la récitante. Laurent m'a dit "tu es le hacker d'Éric Reinhardt". J'hacke plutôt que j'acte. Je suis plus hackeuse qu'actrice. C'est très intéressant de rentrer dans un texte pour le hacker donc le révéler, y trahir toutes les intentions même inconscientes de l'auteur. Depuis le début, on est dans cette espèce de cheminement périlleux qui consiste à s'engager puis à se perdre parce que ce qui est à trouver va faire son chemin tout seul. J'ai la sensation que ce projet fait partie de ces expériences théâtrales qui n'en finissent pas de s'auto-procréer.

Laurent : Alors qu'au départ on avait pensé que ça aurait du sens qu'Isabelle soit physiquement présente sur le plateau, il se trouve qu'au final, en la dématérialisant à travers cette voix enregistrée, on lui a donné une place qui est tellement plus juste par rapport à l'histoire.

Isabelle : Ce n'est pas la première fois que le Off stage se fait ; dans le film *Her* (de Spike Jonze, sorti en 2014, ndlr), Scarlett Johansson n'est aussi qu'une voix dans une mise en abîme de sa propre représentation.

Comment la voix intervient-elle sur le plateau ?

Laurent : On travaille sur un son spécialisé pour que l'auteur, la voix et la machine qu'on a sur scène ne fassent plus qu'un. La machine c'est un immense cerceau de fer de 6 mètres de large qui porte des vidéoprojecteurs et des projecteurs, qui se déplacent et suivent les comédiens dans un mou-

vement extrêmement félin. Et je veux qu'on identifie presque Isabelle à cette machine qui à la fois s'émeut de ses personnages, les regarde comme un panoptique, et en même temps les interroge.

En général au théâtre ce qui prime, c'est la présence de l'acteur...

Laurent : Oui, et avec un rapport foncièrement anthropocentrique. Mais ce dont je rêvais pour le spectacle, c'est qu'on arrive à reconstituer des fantômes de présences en l'absence même des comédiens parce que le sentiment que j'avais en lisant le livre et qui me reste encore aujourd'hui, c'est d'avoir été hanté par des lieux mentaux plus encore que par des personnes. Et avec cette machine à voix, on va pouvoir recréer ces lieux et laisser le spectateur y vagabonder jusqu'à ce qu'une présence se manifeste.

Ça correspond aussi au personnage de Bénédicte, qu'on n'arrive pas à



“*Éric Reinhardt va en savoir plus sur la raison pour laquelle il a écrit sur cette femme et pourquoi il a écrit comme ça.*”

cerner, parce qu'elle a rêvé sa vie, et qu'elle en a fait une œuvre d'art allant à la rencontre d'Éric Reinhardt.

Laurent : Dans le livre, on a le sentiment de connaître Bénédicte à travers ce qu'elle raconte d'elle à Éric. Mais quand Marie-Claire, la soeur de Bénédicte, parle d'elle, on obtient un puzzle du personnage dont les pièces ne s'ajustent pas complètement et on se dit que ce qu'on avait cru comprendre n'était peut-être qu'un fantasme. Parce qu'elle se raconte différemment à un auteur dont elle espère quelque chose. Et ça la rend d'autant plus mystérieuse.

Isabelle : Le travail que Laurent fait avec ce roman, c'est une expérience de pensée à travers une mise en abyme de notre propre perception de la vie ou de la vie d'autres gens qu'on connaît et auxquels on est attentif. Quand on sait que Bénédicte vit dans un endroit qui la tue, on ne comprend pas et on voudrait évidemment la sauver, mais Laurent montre que ce n'est pas comme ça que ça fonctionne, que l'empêchement de cette femme à se libérer ne se résout pas au prétexte unique qu'on veut que ça n'existe plus.

Qu'est-ce que l'adaptation apporte au roman ?

Laurent : Je n'ai pas l'habitude d'adapter des romans, je n'en ai d'ailleurs pas le désir particulier. Mais ce qui m'a plu dans *L'amour et les forêts* et ce qui m'a fait y aller, c'est qu'il y a une acuité de la violence qu'avec mes seules ressources, je n'aurais pas pu

atteindre. C'est comme si Éric avait fait un premier effort pour montrer l'ambiguïté du mal et que je pouvais m'appuyer dessus pour faire le pas supplémentaire.

Isabelle : Dans l'interview que je vous avais donnée il y a deux ans je parlais déjà du roman d'Éric Reinhardt, "*L'art est foncièrement une question de dépassement et de déplacement. Dépassement de soi pour l'artiste, déplacement de soi pour le public*". C'est tout le travail de Laurent Bazin, ça ne se passe pas à l'endroit attendu et ça ne se passe même pas à l'endroit où le roman donne rendez-vous. Et je crois que c'est une attente d'Éric Reinhardt parce qu'il va en savoir plus sur la raison pour laquelle il a écrit sur cette femme et pourquoi il a écrit comme ça.

Laurent : On aurait pu complètement déstructurer le livre mais il me semble que les révélations successives doivent être préservées. La première partie est une succession de scènes et de lieux et elle est plutôt traitée en mode cinématographique dans une ambiance un peu nocturne et elle repose sur des duos : Bénédicte et l'auteur, Bénédicte et sa fille, Bénédicte et son mari, Bénédicte et son amant. La deuxième partie, qui commence avec le récit de Marie-Claire, est beaucoup plus chorale, dans un lieu unique, la chambre d'hôpital, dans laquelle convergent tous les personnages et où fusionnent les temps et les personnages. Elle relève plutôt de l'écriture de plateau avec aussi la participation d'Éric Reinhardt à ma demande.

Est-il intervenu sur le reste de l'adaptation ?

Laurent : Il a donné son accord à ce que je lui ai présenté. Mais ce n'est pas quelqu'un qui demande des comptes. Il sait que s'il me met la



Diego Losa
avec Laurent Bazin

corde au cou, les choses qui devraient s'engendrer naturellement risquent d'être bloquées. Or j'essaie justement d'éviter de bloquer les intuitions.

Parlons un peu de Bénédicte. Comment vous la représentez-vous, Isabelle ?

Isabelle : Je la vois comme elle se raconte, en dehors de ce que l'imaginaire de Laurent va faire d'elle. Elle aimerait se projeter comme un grand écrivain ; c'est l'écriture qui la révèle à elle-même, lui sauve la vie et en même temps la condamne parce qu'elle n'a pas assez confiance en elle pour écrire, qu'elle ne sait pas comment s'autoriser à écrire. Il y a quelque chose de touchant qui me fait penser à Adèle Hugo qui se voulait une écrivaine pour exister pleinement. Et Bénédicte est empêchée du fait de son quotidien, de son travail de professeur, de ses enfants et d'un mari qui lui rend la vie impossible la nuit, l'empêche de dormir, donc l'empêche de créer. Mais elle est incapable de se mettre à distance d'elle-même, d'ana-

« C'est un personnage tragique, qui porte comme beaucoup de femmes une tragédie sourde à laquelle elles-mêmes sont sourdes.

lyser sa situation de façon clinique et d'admettre qu'elle est en danger avec ce pervers narcissique et qu'elle doit s'en sortir. Elle se laisse mourir. C'est une attitude très XVIII^e siècle. On pense à Madame de Tourvel, qui se laisse dévorer par la perversité. Sauf que Bénédicte a quand même des moments de révolte, comme lorsqu'elle prend un amant qui va lui permettre de s'envoler enfin vers la partie de son être qui aspire à la création et à l'épanouissement. Mais trop tard. L'infection a opéré une destruction cellulaire et elle est malade. Au moment où elle peut enfin être saine et sauve, elle est mourante. Donc c'est un personnage tragique, qui porte comme beaucoup de femmes une tragédie sourde à laquelle elles-mêmes sont sourdes.

Peut-être qu'elle n'y arrive plus.

Isabelle : Elle lutte en se rebellant



contre cet homme mais elle le laisse être plus fort que sa révolte. Elle est dans une agonie dont elle n'a pas conscience. C'est sa sœur Marie-Claire qui raconte cette agonie, alors même qu'elle sait quel pouvoir cet homme avait sur elle sans que personne n'ait pu intervenir. Et les enfants, Lola surtout, participent aussi comme des activateurs innocents du crime. Cauchemar...

Laurent : Chez Aristote il y a à propos des héros tragiques l'idée qu'ils doivent être médiocres, c'est à dire ni trop bons ni trop mauvais, pour qu'on puisse s'identifier à eux. Et Bénédicte c'est là où on doit la trouver et pas se dire qu'elle serait lâche ou incapable de s'échapper de sa vie. Parfois, on est désespéré d'empathie, parfois on est irrité par elle. Je ne voulais pas trop la faire parler, j'avais envie que le personnage garde son ambiguïté ; je préférerais la parole d'Eric sur son personnage à la parole du personnage lui-même. J'aimais l'idée qu'elle reste énigmatique.

Qui sont les autres comédiens ?

Laurent : Vanessa Fonte, en alternance avec Julia Faure, joue le rôle de Bénédicte, Fabien Joubert qui porte le projet avec moi, joue celui de Jean-François, mais comme quelqu'un qui depuis son impuissance arrive à tyranniser l'autre. Céline Toutain est Marie-Claire ; alors même que c'est elle qui a en charge la pire des choses, la déchéance physique de Bénédicte, elle vient la compenser par la lumière de sa propre vie. Chloé Sourbet, qui vient de la danse, incarne le corps de Lola tandis qu'Isabelle prend en charge sa voix pour créer une forme de décalage un peu monstrueux et inquiétant chez cet enfant, qui devient une puissance inquisitrice comme les enfants qui font peur chez Balthus ou

les enfants du *Grand cahier* d'Agota Kristof. Parce qu'il y a cette question du désamour de Bénédicte pour ses enfants quand à la fin sur son lit de malade, elle ne veut pas les voir.

Isabelle : Elle est dans un rapport très sacrificiel à eux tout le long de la narration. Son obsession c'est qu'ils soient les plus performants mais de la manière la plus intelligente et intelligible pour eux-mêmes.

Comment expliquez-vous ce désamour pour ses enfants ?

Isabelle : Elle leur accorde le droit d'oublier son souvenir. Ce n'est pas la peine qu'ils se souviennent d'elle comme de quelqu'un qui a presque réussi ou presque raté son rôle de mère. Ce qu'elle n'a pas pu faire pour elle, qu'ils le fassent pour eux. Et elle ne veut pas se mettre au milieu. Alors qu'ils l'effacent.

Les rejeter, c'est leur enlever toute culpabilité aussi...

Isabelle : C'est une façon de les libérer.

C'est peut-être comme ça qu'elle joue son rôle de mère jusqu'au bout.

Isabelle : Si on pousse le raisonnement jusqu'au bout, ça devient le sacrifice ultime. À partir de quelque chose qui ressemble à un non don, c'est le don absolu.

Laurent : Au fond, Bénédicte est seule. Même s'il y a des enfants, des amis, du bruit autour, elle est seule et rien ne s'interpose dans le face à face violent entre elle et Jean-François. C'est pour ça qu'Isabelle interprète aussi la psy, cette voix qui donne la présence mais sans le réconfort de la présence. Et on a décidé que Christian, l'amant, ne serait pas présent physiquement. Il restera un mystère parce qu'on ne sait pas s'il n'émane pas de l'invention de Bénédicte.

“ Ça fait partie d'une démarche unique qui aspire à rester une chose unique. C'est ce qui se produit avec des êtres qui sont incontestablement des artistes



Répétitions avec Isabelle Adjani

@ Diego Losa

Il y aura un avant et un après *L'amour et les forêts* ?

Isabelle : Il y aura un différent d'avant. Je n'ai pas répertorié ça dans une catégorie. Ça fait partie d'une démarche unique qui aspire à rester une chose unique. C'est ce qui se produit avec des êtres qui sont incontestablement des artistes. Faire du théâtre autrement, comme chez Pauline Bureau avec *Mon cœur* ou chez Cyril Teste, ou Benjamin Lazar, c'est une disponibilité que nous les comédiennes on n'a pas envie d'accorder à tout le monde. C'est assez beau pour les interprètes parce que ça en fait autre chose que des sujets obéissants. Ce sont des coauteurs. Et même si pour *L'amour et les forêts*, je fais partie de l'événement, je vais découvrir l'événement

comme tout le monde ; le mystère du travail de Laurent durera jusqu'au bout.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *L'amour et les forêts*, d'après le roman d'Éric Reinhardt, projet de la compagnie Mesden et d'O'Brother Company, adaptation et mise en scène Laurent Bazin, avec Isabelle Adjani, Vanessa Fonte (en alternance avec Julia Faure), Fabien Joubert, Diego Losa, Céline Toutain, Chloé Sourbet...

Dates de la tournée :

9 au 12 et 16 au 1/05 au Quai d'Angers
30 et 31/05 au Théâtre Liberté de Toulon
7 au 9/06 au Phénix de Valenciennes
5/10 à L'Avant-Seine de Colombes
7/10 au Pôle Culturel d'Alfortville
20/10 au Forum de Fréjus
23/11 au Parvis de Tarbes
28/11 au 1/12 aux Célestins de Lyon
6 au 8/12 à la Filature de Mulhouse
14/12 aux Scènes du Golfe à Vannes
24/04/2018 Scène nationale de Mâcon
Tournée 2017-2018 en cours

Eric Reinhardt

Le fantasma confronté au réel

Eric Reinhardt entretient un rapport particulier avec le théâtre. Écrivain à succès, auteur dramatique depuis peu avec *Elisabeth ou l'équité*, il a donné son accord à deux projets d'adaptation de ses romans à la scène : *Le moral des ménages* avec Mathieu Amalric en 2014 et *L'amour et les forêts* avec Isabelle Adjani cette saison. Pour lui, c'est la possibilité d'une œuvre d'art plastique différente de celle, fantasmagorique, produite par le roman.

Qu'est-ce qui a fait que vous avez accepté le projet de Laurent Bazin d'adapter *L'amour et les forêts* ?

Eric Reinhardt : J'avais vu un spectacle de lui que j'avais adoré, *Bad Little Bubble B*. Il y avait dedans des moments d'expérimentation et de telles images miraculeuses de beauté que j'ai activement œuvré pour qu'il obtienne le prix du jury du festival Impatience dont j'étais alors président. Alors quand il m'a appelé pour me dire qu'il voulait adapter *L'amour et les forêts* rien ne pouvait me faire plus plaisir.

Vous auriez pu vous-même l'adapter, puisque vous écrivez aussi pour le théâtre, et ne lui confier que la mise en scène...

Je ne le souhaitais pas parce qu'après avoir passé des mois seul avec ce roman, je n'avais pas envie d'y replonger et d'y consacrer du temps supplémentaire ; j'avais aussi d'autres projets et il était plus essentiel pour moi que je travaille dessus. Et je pense que l'écrivain n'est pas toujours le

“ J'attends d'un metteur en scène qui adapte un de mes livres, qu'il produise une œuvre d'art au moins aussi belle que l'œuvre d'art qu'est le roman.

mieux placé pour faire ce travail, parce qu'il n'a pas le recul nécessaire notamment quand il y a des décisions radicales à prendre par rapport à la scène. Plusieurs fois j'ai été confronté à la possibilité d'adapter un de mes textes et j'ai toujours eu peur de la tentation de la pure translation c'est à dire de la miniaturisation du texte à l'identique. J'attends d'un metteur en scène qui adapte un de mes livres, qu'il produise une œuvre d'art au moins aussi belle que l'œuvre d'art qu'est le roman. Et pour cela, il faut que l'adaptation du roman à la scène trouve sa vérité propre, qui n'est pas forcément celle de la forme littéraire.

Par quel processus ?

Je pense qu'il faut, comme on fond des bijoux en or, fondre le texte d'origine à travers tout un processus mental de maturation. Ce qu'a fait Laurent Bazin pendant des mois à la Villa Médicis. Et puis il y a le travail avec les comédiens ; le spectacle doit trouver son évidence à travers leurs corps et la temporalité du plateau. Et, justement, je trouve que les choses les plus belles du spectacle sont nées du plateau. Ce qui m'a plu dans la proposition de Laurent, c'est qu'il m'a donné le sentiment qu'il avait trouvé à travers ce livre la possibilité de faire se déployer tout son art de metteur en scène sur le texte mais aussi avec un vrai travail de plasticien. Beaucoup de choses vont désormais passer sur scène par la lumière, les décors, la musique, l'incarnation et cette capacité qu'a Laurent de produire une espèce de magie. S'il réussit, il y aura forcément un impact sur le spectateur au moins aussi fort que celui produit par le livre du fait de la frontalité et de l'immédiateté du théâtre.



“
*J'écris un nouveau roman
 et de savoir que Laurent Bazin monte avec Isabelle Adjani
 L'amour et les forêts me rend tellement heureux que ça
 m'a donné une puissance de travail incroyable.*

@ Catherine Hele_Gallimard

A quel endroit se situe ce pouvoir d'impact du théâtre ?

Dans l'incarnation. Le lecteur projette des fantasmes de corps, d'images en lisant et le spectateur voit soudain quelque chose s'incarner. Quand j'ai vu la mise en espace de Laurent à Réthel, toutes les scènes entre Bénédicte et son mari quand il la harcèle et qu'elle essaie de se défendre, m'ont vraiment bouleversé.

Vous avez fait une œuvre d'art à partir des tragédies que ces femmes ont vécues et vous ont racontées.

Oui. Mais c'est comme l'ultime résultante de la réussite du livre. Sinon j'écrirais des articles de journaux. Je

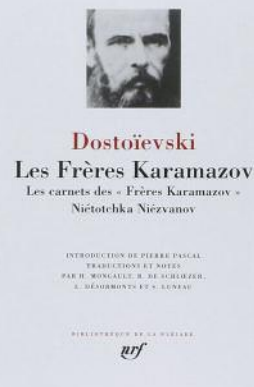
travaille d'abord à l'élaboration d'une forme artistique avec des personnages et des situations ; c'est-à-dire que je ne vis que pour l'art. En ce moment, j'écris un nouveau roman et de savoir que Laurent monte avec Isabelle *L'amour et les forêts* me rend tellement heureux que ça m'a donné une puissance de travail incroyable. Quand j'écris, je passe sept heures par jour dans la plus grande solitude enfermée dans mon bureau. Le théâtre au contraire, c'est un art collectif. Et je pense que les expériences artistiques et professionnelles de collaboration entre artistes peuvent donner des choses très fortes. Comme une amitié augmentée irriguée en permanence par l'élaboration commune et conjointe d'une œuvre d'art. Et par rapport à la joie d'être adapté au théâtre, c'est aussi une inscription très particulière, unique et assez rare de soi et de son travail dans le temps

et l'espace ; rien n'est plus beau de penser que dans la ville au printemps 2017, dans un lieu clos il y ait des gens qui portent votre langue, votre univers, des situations et des personnages que vous avez inventés dans votre bureau tout seul, et que ça adienne réellement. C'est du réel refabriqué mais ça existe. Je partage avec Boulgakov cet amour du théâtre. C'est ma nourriture principale.

*Propos recueillis par
 Hélène Chevrier*

Jean Bellorini

Karamazov, un travail choral



Après Ferenc Molnar (*Liliom*) et Brecht (*La Bonne Âme du Se-Tchouan*), l'audacieux Jean Bellorini, 35 ans, s'est attelé à Dostoïevski. Également directeur du Théâtre Gérard Philipe, il poursuit en tournée sa mise en scène des *Frères Karamazov* créée au Festival d'Avignon en juillet 2016.

Quel a été le déclencheur au projet de *Karamazov* ?

Jean Bellorini : La lecture du *Grand Inquisiteur* de Patrick Chéreau il y a quelques années. Le propos de ce passage était limpide. Les injustices divines, civiles, humaines se mélangaient. L'humanité a toujours voulu gagner la liberté et en même temps possède cette conviction qu'elle nous amène des malheurs et des difficultés à vivre, ce paradoxe entre l'homme qui veut répondre à des droits, mais n'en est pas libre. Le libre-arbitre qu'il obtient le met face à ses contradictions, dans la terreur. *Les Frères Karamazov*, c'est l'histoire d'une famille et du rapport au père. Un héritage intervient, une injustice concrète et un parricide qui sera suivi d'une enquête pour trouver le meurtrier. Bien entendu, ce sont les quatre frères les coupables, l'humanité.

Comment avez-vous choisi les extraits de ce livre dense ?

C'est un travail collectif avec la

troupe sur des morceaux choisis, un rétrécissement de l'œuvre, mais c'est le texte de Dostoïevski, en l'occurrence la traduction d'André Markowicz. La distribution se fait au fur et à mesure des lectures. J'ai des intuitions, mais elles doivent se vérifier, il y a des correspondances entre les rôles et les comédiens. Parfois, elles changent. Les acteurs défendent leur bout de gras, acceptent aussi de renoncer à tel ou tel passage. A travailler plus l'œuvre que ce qu'il en reste dans le spectacle.

Comment mettez votre "patte" dans la mise en scène ?

Tout est choral. C'est un travail de troupe même si je signe la mise en scène, la lumière, la scénographie et une partie de la musique. C'est notre patte !

Quand vous travaillez une mise en scène, avez-vous en tête les enseignements de Claude Mathieu qui fut votre professeur ?

Oui, toujours, c'est une relation quasi

quotidienne, une conversation artistique avec lui depuis des années. J'ai enseigné dans son école et pourrais y revenir un jour. Dans la troupe, deux acteurs y enseignent. Chaque fois, nous nous demandons si nous allons réussir ce pari. C'est le côté montagne impossible à gravir qui me donne des ailes. Et la curiosité. Même après deux ans de travail, je réécoute l'œuvre de Dostoïevski. Elle est infinie comme tous les grands textes. On s'enrichit tous les jours.

D'autant qu'il résonne avec le monde d'aujourd'hui.

Sur la perte de sens, de repère, la nécessité pour certains de revenir à une religion extrême, extrémiste. Ce qui est hélas intemporel pour moi c'est la folie qui domine les quatre fils à la fin. Le théâtre est là pour soulever des questionnements, pas pour y répondre. Moi, je suis là pour faire entendre l'auteur.

*Propos recueillis par
Nathalie Simon*

■ *Karamazov*, d'après Fiodor Dostoïevski, mise en scène Jean Bellorini, avec Michalis Boliakis, François Deblock, Mathieu Delmonté, Karyll Elgri-chi... en tournée. le 12/05, Théâtre de Compiègne, les 19 et 20/05, Théâtre de Clermont-Ferrand, les 31/05 et 1/06, Théâtre de Cornouaille

Emmanuel Noblet

Mon œuvre sur son œuvre

Réparer les vivants a connu un succès de librairie. Emmanuel Noblet, qui signe l'adaptation du roman de Maylis de Kerangal pour la scène, raconte cette entreprise.

Qu'est-ce qui vous a décidé à porter ce roman à la scène ?

Emmanuel Noblet : J'ai lu ce roman et me suis dit que j'avais rendez-vous avec ce texte. Il y avait du théâtre là-dedans ! Dans l'optique d'un seul en scène dans lequel on sollicite l'imaginaire du spectateur, je pouvais parler au public et les concerner avec cette histoire. J'ai senti que cette langue était faite pour moi et que j'allais adorer la transmettre. Faire théâtre avec les gens et leur poser des questions en face à face ; je détenais ma porte d'entrée dans cette dramaturgie.

Quelle a été la réaction de l'auteur ? C'était la première fois que quelqu'un lui demandait d'adapter un de ses textes. Raconter devant les autres, transmettre une histoire, la ramenait aux origines de la littérature. Elle m'a dit qu'elle avait retrouvé l'esprit de son livre dans mon adaptation. Elle ne voulait pas intervenir sur le spectacle, me faisait confiance. Elle avait l'intuition que, comme pour une traduction de livre, c'était une trahison bienveillante. Elle voulait que ce soit mon œuvre à moi sur son œuvre. C'était, pour moi, vertigineux. J'ai coupé un certain lyrisme pour que cela devienne du théâtre. Maylis était surprise de découvrir même de l'humour dans son texte en écoutant le public réagir.



Aglaée Bory

Il y avait aussi cette autre adaptation de Sylvain Maurice...

Gallimard a jugé que comme je faisais un seul en scène, et que Sylvain Maurice avait un projet de troupe, il était dans l'intérêt de l'œuvre d'être défendue de deux façons différentes. Maylis de Kerangal a vu les deux et les a aimées. Finalement le projet de Sylvain est devenu aussi un seul en scène.

De plus en plus de romans sont adaptés pour la scène. Est-ce par manque d'écritures contemporaines ?

« J'ai senti que cette langue était faite pour moi et que j'allais adorer la transmettre dans un seul en scène »

Ah non ! Je m'en veux moi-même de mes envies d'adapter d'autres romans car je trouve cela injuste par rapports à nos auteurs contemporains formidables. Je n'ai pas d'univers préalable comme certains metteurs en scène qui ont un abécédaire, une marque de fabrique qui fait qu'ils peuvent avec n'importe quel texte raconter leur histoire à eux. Moi j'ai besoin d'un univers très fort, d'un roman où tout est déjà induit : montage, didascalies. J'ai fait beaucoup de montage vidéo, et mon plaisir à moi a été de faire un montage dans ce texte, cette liberté de se dire : "Je coupe, je garde"...

Cette version pour la scène deviendra-t-elle une œuvre nouvelle reprise par d'autres ?

Je me suis créé ce spectacle avec une envie d'acteur, donc je n'imagine pas quelqu'un d'autre le jouer. Il y a encore une tournée, puis une reprise à Paris de septembre à décembre au Petit Saint Martin.

*Propos recueillis par
François Varlin*

■ **Réparer les vivants, d'après le roman de Maylis de Kerangal, adaptation, mise en scène et interprétation Emmanuel Noblet.**

*Théâtre d'Aurillac le 9/05, MJC de Rodez le 11/05, Millau le 13/05, Chalon-sur-Saône du 17 au 19/05, Théâtre Brétigny-sur-Orge le 23/05
Puis au Théâtre du Petit Saint-Martin à partir de septembre 2017*

Sylvain Maurice Vincent Dissez

Le temps du roman

Sylvain Maurice a déjà adapté et mis en scène *L'adversaire* d'Emmanuel Carrère, *La Métamorphose* de Kafka, *L'Homme au sable* d'Hoffmann et prépare *La septième fonction du langage* de Laurent Binet (voir p. 64). Dans *Réparer les vivants*, l'histoire de Simon Limbres (19 ans) dont la mort accidentelle va permettre de sauver d'autres vies, tout lui a plu, aussi bien l'intensité du roman que l'écriture. Il l'a transposé dans un souffle, celui du comédien, Vincent Dissez, qui court sur un tapis roulant pour porter à temps le cœur de ce corps défunt à un corps vivant.

Qu'est-ce qui vous a donné envie d'adapter ce roman ?

Sylvain Maurice : Un coup de foudre. Tout m'a plu dedans. Ça parle d'une chose très réelle, la transplantation d'organes, avec la dimension parabolique de ce qu'est la solidarité humaine. Dans le livre, les individus n'existent que par la greffe de ce cœur qui les fédère en tant que groupe.

Dans l'adaptation d'Emmanuel Noblet comme dans la vôtre, un seul interprète porte tout le récit. Est-ce le roman qui impose ça ?

Sylvain : Sans doute parce qu'au départ, je pensais faire une version polyphonique avec plusieurs acteurs mais ça ne marchait pas. Je me suis rendu à l'évidence qu'il fallait un seul interprète pour porter l'urgence de cette langue.

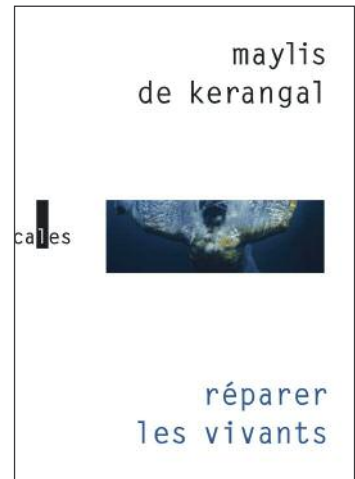
Vincent Dissez : Il y a l'idée de jouer

plusieurs personnages à travers un même corps qui rejoint le thème de la greffe : qu'est-ce que c'est qu'un corps sinon une chose multiple qui peut se disperser dans d'autres corps ? Théâtralement, on avait la possibilité de voir plusieurs corps s'incarner dans un même corps, le mien.

“*Tout est devenu tellement incroyable et singulier, il n'y a qu'à regarder les infos, que le réel dépasse la fiction.*”

Comment l'adaptation s'est-elle faite ?

Vincent : L'enjeu était de garder la trajectoire du cœur d'un corps à un autre en enlevant 70 % du livre. Syl-



vain a d'abord apporté 60 pages d'une possible adaptation. Comme c'est un exercice que je n'avais jamais fait de prendre seul en charge toute la part du texte, je lui avais demandé par prudence de ne pas dépasser 1h 20. Si les gens s'ennuient c'est supportable, au-delà ça devient difficile. En faisant des lectures, certains passages se sont éliminés d'eux-mêmes et d'autres ont pu être pris en charge par la musique.

Est-ce incarné ?

Vincent : C'est adressé. On s'est rendu compte que Maylis de Kerangal faisait exister ses personnages dans notre imaginaire juste en quelques phrases. Et c'est plus fort aussi sur scène de suggérer que d'incarner. Il suffit d'une légère inflexion de voix pour faire apparaître tel ou tel personnage dans l'imaginaire de ceux qui regardent. On est beaucoup

plus proche de ce que la lecture peut évoquer que d'une incarnation réelle. **Comment est venue l'idée du tapis roulant ?**

Sylvain : En discutant avec le scénographe. Il y avait vraiment l'idée d'une course poursuite contre le temps puisqu'à partir du moment où on prélève le cœur, le temps est compté pour réussir la transplantation. Il y avait aussi une mise à l'épreuve physique de l'acteur lui-même.

Vincent : Les gens voient un tapis roulant qui vit sa propre vie et l'interprète dessus contraint de s'y soumettre.

En quoi ce roman pouvait-il devenir un objet théâtral ?

Vincent : Il y a l'idée de la mort qui est un thème de théâtre par excellence. On célèbre la mort secrètement dans un hôpital et la cérémonie théâtrale va célébrer le parcours d'un héros, passif. Et puis dans le livre il y a l'urgence des 24 heures. Ça commence à 5h49 et ça finit à 5h47. Traverser toute l'histoire en une heure et demie, c'était retrouver une forme de tragédie contenue dans le livre.

Qu'est-ce que le théâtre apporte à cette histoire ?

Sylvain : Le roman produit une relation émotionnelle plus ou moins continue tandis que le théâtre condense les affects. L'intensité émotionnelle relie les spectateurs entre eux, ce qui est la spécificité du théâtre. A l'inverse, quand on s'ennuie au théâtre, on est renvoyé à sa propre solitude, on n'est plus connecté avec ce

qui se joue ni avec les autres. Le roman célèbre à la fois quelque chose de très archaïque, la vie et la mort mais aussi quelque chose de très moderne à travers ces réseaux virtuels qui nous relient et créent des chaînes de solidarité ; si on n'était pas



© E. Carechio

connecté, il ne se passerait rien, la greffe n'aurait pas lieu. On prend à la fois conscience de la fragilité de la vie et de la grandeur de l'humain capable d'inventions géniales.

Qu'est-ce qui fait qu'il y a autant d'adaptations de romans en ce moment ?

Sylvain : Le théâtre se saisit de toutes les formes depuis toujours. Mais il y a quelque chose de particulier à notre époque, c'est qu'on est dans le temps du roman. Tout est devenu tellement incroyable et singulier, il n'y a qu'à regarder les infos, que le réel dépasse la fiction. *L'adversaire* d'Emmanuel Carrère, récit de l'histoire du meurtrier Jean-Claude Romand, montre bien qu'entre le roman et la vie il y a beaucoup de porosité.

Cela pourrait inspirer aussi des auteurs de théâtre.

Sylvain : C'est le cas de Falk Richter.

Vincent : Oui mais c'est un auteur étranger. Les auteurs de théâtre français ne sont pas très soutenus. Il vaut mieux avoir un projet d'adaptation d'un roman connu qu'un projet de pièce d'un auteur français inconnu... Il a fallu que Lagarde meure pour qu'on se mette à monter ses textes. Avant, on le connaissait plus pour son *Malade imaginaire* que pour *Juste la fin du monde*.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Réparer les vivants, d'après le roman de Maylis de Kerangal, adaptation et mise en scène Sylvain Maurice, avec Vincent*

*Dissez et Joachim Latarjet (musique)
Théâtre des Abbesses, 31 rue des
Abbesses 75018 Paris,
01 42 74 22 77, du 14 au 24/06*

Vanessa Larré

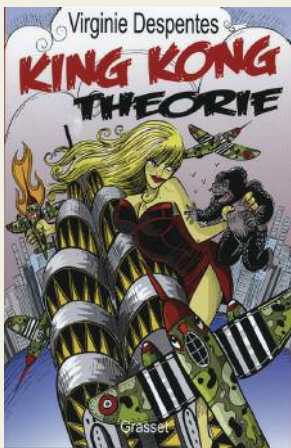
Faire circuler la parole

Vanessa Larré et Valérie De Dietrich reprennent au TNP de Villeurbanne le spectacle tiré du best-seller de Virginie Despentes, **King Kong Théorie**. En partie autobiographique, cet essai parle du viol que l'auteur a subi pour traiter de la féminité dans tous ses états et de l'homme aussi. La pièce a été montée pour la première fois à la Pépinière-Théâtre, à Paris (2014-2016) avec Anne Azoulay, Valérie De Dietrich et Barbara Schulz qui sera remplacée par Marie Denarnaud. Virginie Despentes avait vu et applaudi le spectacle.

Quelle est l'origine du projet ?

Vanessa Larré : Les directeurs de la Pépinière-Théâtre qui nous avaient proposé à Valérie De Dietrich et à moi de transposer l'essai de Virginie Despentes chez eux. Le découvrir a été un choc, c'est un livre qui a secoué toute une génération de femmes, mais pas seulement.

Le considérez-vous comme un manifeste pour un nouveau féminisme ?
C'est un peu une formule d'éditeur.



“ Le découvrir a été un choc, c'est un livre qui a secoué toute une génération de femmes ”

Virginie Despentes ne se revendique pas d'un nouveau féminisme en tant que tel, je pense qu'elle se revendique plutôt d'un humanisme. Elle ne voit pas les êtres comme des individus différenciés du fait qu'ils sont de sexe différent, mais comme des humains ayant droit aux mêmes aspirations à l'épanouissement.

Comment avez-vous travaillé l'adaptation ?

Nous sommes parties sur l'idée qu'elles seraient trois. Il y a quelque chose d'une triade, des trois grâces... Et le spectacle est ouvert au public. Je voulais que la parole circule entre les trois femmes comme une conversation en cours à laquelle le spectateur serait convié. Il n'y a pas de quatrième mur. C'était une forme ludique et profonde. Virginie Despentes a déve-

loppé une pensée profonde, ce n'est pas une intellectuelle. Dans son analyse, il y a une forme d'intelligence et d'humanité dans une langue accessible qu'elle a su transcrire en gardant sa patte d'écrivaine populaire.

Elle ne juge pas.

Non, d'autant qu'elle part de l'agression qu'elle a subie adolescente. Elle et une amie ont été violées. Elle a dû se relever. Elle peut avoir de la colère contre les hommes, mais on ne peut pas leur en vouloir. En même temps, le texte reste ouvert sur le fait que hommes et femmes sont tous dans le même bateau. L'enjeu se situe plus sur la domination d'un groupe sur un autre, en l'occurrence un groupe politique, de gouvernants sur des gouvernés. Elle est dans une démarche d'observation, d'analyse sur la façon dont la société s'est érigée : "arrêtons de râler, changeons les choses, essayons quelque chose de neuf."

Un mot sur le choix des comédiennes ?

Barbara Schulz ne pourra pas reprendre le spectacle. Elle sera remplacée par Marie Denarnaud. Le monologue de Virginie Despentes partagé par trois entités féminines peut tout à fait être celles qui la composent : Valérie De Dietrich endosse un côté mature, analysant, Anne Azoulay est plus dans la souffrance et Barbara Schulz apportait une forme d'insouciance. Marie a ça en elle, elle apporte un nouveau souffle.

*Propos recueillis par
Nathalie Simon*

■ *King Kong Théorie d'après le livre de Virginie Despentes, mise en scène Vanessa Larré, avec Anne Azoulay, Valérie De Dietrich et Marie Denarnaud, TNP Villeurbanne 8 place Lazare Goujon Villeurbanne, du 2 au 6/05*



Amélie Nothomb au bord de la crise

La prolifique Amélie Nothomb (25 romans depuis 1992) suscite depuis longtemps l'intérêt du monde du théâtre puisque l'on compte d'innombrables adaptations de ses romans phares : *Cosmétique de l'ennemi*, *Hygiène de l'assassin*, *Métaphysique des tubes*, *Stupeurs et tremblements* ou encore *Le sabotage amoureux*. Quel est son regard sur l'écriture théâtrale et sur ces œuvres qui lui échappent un peu une fois portées au théâtre ?

mais ce sont des romans très largement dialogués qui sont tout près de la frontière avec le théâtre.

Vous avez été surprise par ces adaptations ?

J'ai été beaucoup adaptée par des gens toute nature et de tout talent. Quand c'était par un grand génie comme Gérard Desarthe pour *Hygiène de l'assassin* en 1994, c'était tout simplement sublime. Tout le côté tragique du livre qui pouvait être un peu effacé par la lecture ressortait très fort au théâtre. Parce que lire *Hygiène de l'assassin* peut paraître comique à certains tandis que là, avec cette longue scène finale de l'assassinat, il n'y avait pas moyen de rire...

Y a-t-il une différence entre lire un roman et le voir sur scène ?

Proust a cette formule absolument géniale sur la lecture, il dit que la lecture permet de rencontrer l'autre en restant dans ce degré de profondeur que l'on a uniquement quand on est seul. Bizarrement cela fonctionne aussi au théâtre, on est dans une situation de psychologie sociale et malgré tout, ce rapport de solitude reste ; quand la pièce est réussie, on est dans ce même paradoxe d'être connecté aux autres au travers de soi-même.

Vous même avez écrit une pièce de théâtre : *Les combustibles*.

Oui, mais avec cette pièce, j'ai mesuré toute la différence qu'il y a entre écrire un roman et une pièce de théâtre. Un roman suppose des changements de rythmes, une alternance entre des passages calmes et des moments de crises ; alors que le théâtre interdit les zones grises et suppose que la crise soit permanente. Ecrire du théâtre m'a paru beaucoup plus difficile parce qu'on doit être tout le temps au bord de la crise et du dénouement, au bord de la mort.

Envisageriez-vous d'adapter vous même l'un de vos romans ?

Mon livre c'est comme mon enfant, et si vous me demandez de le changer, je n'en serais pas capable, c'est impossible. Je préfère faire confiance aux adaptateurs et metteurs en scène. Je les laisse travailler librement car je ne crois pas aux vertus de la collaboration, on ne peut pas créer à plusieurs. Quitte parfois à être déçue... mais je suis dans la situation d'une belle-mère ou d'une grand-mère dont la famille est très nombreuse, je me dis que j'aurais d'autres petits-enfants.

*Propos recueillis par
Enric Dausset*

Beaucoup de vos romans ont été adaptés au théâtre mais vous même, allez-vous souvent au théâtre ?

Amélie Nothomb : J'y vais rarement mais j'aime énormément le théâtre. J'ai un problème psychologique qui est que je souffre d'un grave excès d'empathie, ce qui fait que quand je vois une pièce de théâtre et que j'ai l'impression que les acteurs souffrent, je vis un véritable supplice ! C'est un problème que je n'ai pas du tout au cinéma, je me dis que tout ceci n'a pas lieu ici et maintenant.

Pourquoi autant de vos romans ont-ils été adaptés ?

Disons que je suis le Monsieur Jourdain de l'écriture théâtrale, on m'a souvent dit que mes romans étaient du théâtre. En fait, c'est une tendance de la modernité en littérature : l'effacement de la frontière entre les genres littéraires. Personnellement j'appelle roman tout ce que j'écris

Sylvain Maurice

La septième fonction du langage

est un roman de Laurent Binet qui a marqué l'année 2015. Un roman policier, rocambolesque et très documenté sur l'intelligentsia des années 70 et qui a été récompensé par le Prix Interallié.

C'est Sylvain Maurice qui a récemment adapté *Réparer les Vivants*, le roman de Maylis de Kérangal, qui s'est attaqué à cet irrésistible et foisonnant polar. Partons avec lui à la recherche de la mystérieuse septième fonction du langage qui donnerait un pouvoir de conviction démesuré à celui qui la connaîtrait...

Pourquoi avoir choisi d'adapter ce roman ?

Sylvain Maurice : Un coup de cœur ! Je me suis beaucoup amusé tout en abordant des choses profondes et complexes sur le plan linguistique, sémiologique, philosophique et intellectuel, sans oublier des enjeux plus cachés comme le pouvoir de la communication ou la politique.

L'auteur Laurent Binet s'est-il impliqué dans l'adaptation ?

Avec Laurent que je connais bien, je lui soumetts mon travail, on discute, il n'y a pas un blanc seing automatique. Je propose ma version dans ses différentes étapes, il est venu voir une première lecture que l'on a faite au théâtre Paris-Villette, il passe aux répétitions, il est attentif et m'indique son ressenti au fur et à mesure.

C'est un roman très riche en rebondissements. Comment l'avez-vous adapté ?

On a du choisir et se séparer de pas mal de péripéties pour que cela rentre dans un format d'une heure et demie. J'ai recentré le spectacle sur l'enquête policière, et j'ai laissé de

côté certaines figures intellectuelles et politiques au profit du polar. On évoquera tout de même Umberto Eco, Derrida, Philippe Sollers, Michel Foucault, Kristeva...

« C'est là que je me suis dit que c'était du théâtre : avec ces joutes oratoires, la parole devient spectacle ! »

Vous gardez donc l'intrigue autour de la société secrète, le Logos Club, et les concours d'éloquence ?

On garde bien entendu le Logos club, c'est tout le piment de l'affaire ! C'est là que je me suis dit que c'était du théâtre : avec ces joutes oratoires, la parole devient spectacle. Et la mise en scène est une sorte de Logos club, avec trois acteurs qui rivalisent d'éloquence pour raconter cette histoire.

Comment traitez-vous l'aspect cru des scènes de sexe ?

Je ne montre pas tout mais c'est aussi le sel du roman : pensée, sexe et politique ! Le roman décrit la fin de ces années



avec l'élection de Mitterrand et le début du désenchantement, le début du pragmatisme et la fin des utopies. Cela dépend de quel côté on penche bien sûr...

Du coup, le spectacle résonne avec l'actualité de moment ?

Oui j'ai choisi de finir sur l'apparition de l'un des personnages, Slimane, qui au fond va se révéler être le spin doctor d'Obama. Comme une résonance à ce qui se passe aujourd'hui, je pose la question de la communication et de la politique : est-on rentré dans une ère où l'on ne parle plus du fond et où tout est devenu apparence et paraître. La com, la version moderne de la 7ème fonction du langage...

*Propos recueillis par
Enric Dausset*

■ *La 7ème Fonction du Langage*, d'après le roman de Laurent Binet, adaptation et mise en scène Sylvain Maurice

Du 6 au 25/11 Théâtre de Sartrouville

Du 12 au 15/12 Comédie de Béthune

Du 20 au 22/03/18 Dijon Bourgogne

27 et 28/03/18 Châlon-sur-Saône

Julien Gosselin

A moins de 30 ans, le fondateur de la compagnie "Si vous pouviez lécher mon cœur" a fait sensation avec ses adaptations de deux livres-cultes, *Les Particules élémentaires* et *2666*. Il explique pourquoi c'est la littérature qui lui donne des envies de théâtre.



BD et Houellebecq. Enfant, j'étais un drame ambulant pour ma mère, je lisais énormément de BD et je devorais aussi des journaux et des magazines. Malgré tout, je pense que ces lectures avaient un rapport à la littérature. Quand je me suis intéressé au théâtre, je me suis mis à lire avec appétit Racine, Tchekhov, Shakespeare... Au lycée, mes profs de français n'étaient pas contents parce que je lisais Houellebecq, sa poésie, son premier roman, *Extension du domaine de la lutte* et des auteurs de la même génération comme Despertes ou Duteurtre.

Théâtre contemporain. Il m'arrive d'y trouver des choses qui me parlent, Anja Hilling par exemple dont j'ai monté *Tristesse Animal Noir*. En fait, c'est une affaire de pourcentage : il y a plus d'auteurs qui m'intéressent en littérature simplement parce qu'il y a plus d'auteurs qui écrivent des romans que du théâtre. En ce moment, le romancier Aurélien Bellanger m'écrit une pièce pour la promotion des étudiants du Théâtre national de Strasbourg, ça parlera de Calais, ça devrait s'appeler *1993*. C'est le chemin inverse de mon travail habituel.

Lecteur avant tout. Quand j'ai monté *Les Particules Élémentaires*, je me suis d'abord posé une question de lecteur, pas de metteur en scène : qu'est-ce qui m'intéresse profondément dans la littérature ? Quand je lis une pièce de théâtre, les dialogues, j'ai l'impression que "c'est presque tout fait", je n'y trouve pas ma place de créateur. Les romans, eux, me font rêver. Quand je lis des descriptions, des passages narratifs, j'éprouve des émotions poétiques, mon imaginaire se met en mouvement, je peux penser théâtre. Il y a une langue que j'ai envie de transposer et ça peut aller très vite, l'adaptation des *Particules*, je l'ai commencée aussitôt après la première lecture même si ensuite, il y en a eu beaucoup d'autres.

Bolaño dans cent ans. Certains thèmes contemporains sont primordiaux pour moi. Je dis souvent qu'on ne trouve pas tout dans Shakespeare, en tout cas pas la misère sexuelle et le désenchantement du monde que traite Michel Houellebecq ou l'impuissance de l'artiste face à l'ultra-violence qu'aborde Roberto Bolaño. Ces deux auteurs me parlent très directe-

ment, ils me touchent par des combinaisons secrètes et intimes. Evidemment, quand je lis Baudelaire, je suis également bouleversé mais ce que je recherche avant tout, c'est la rencontre entre une puissance poétique et un fort ancrage dans le monde d'aujourd'hui. J'aime les auteurs qui seront possiblement les classiques de demain, j'ai la sensation que Bolaño sera encore lu dans cent ans.

Terrorisme et religion. J'aimerais travailler maintenant sur les questions du terrorisme, comment le 11-Septembre a marqué nos vies, l'évolution de la religion depuis le début des années 2000. Je voudrais tenter de resserrer encore le lien entre l'intime et le collectif, relier des situations de couples, des histoires d'amour avec la grande Histoire. Pour ce genre de livres, on est confrontés à la question de l'achat des droits. On ne se bat jamais contre d'autres metteurs en scène de théâtre mais contre les producteurs de cinéma qui préemptent tous les grands textes, ceux qui parlent le mieux du mystère de nos vies actuelles.

Propos recueillis par Patrice Trapier

Emmanuel Meirieu

Au même endroit du monde que les personnages

On lui doit le magnifique *De beaux lendemains* de Russell Banks, puis *Mon traître* de Sorj Chalandon et aujourd'hui **Des hommes en devenir** de Bruce Machart. Emmanuel Meirieu a choisi de ne faire du théâtre qu'avec des matériaux non théâtraux.



A la lecture, il y a quelque chose de très théâtral dans *Des hommes en devenir* comme dans *De beaux lendemains*. Il y a d'ailleurs une parenté entre les deux textes.

Emmanuel Meirieu : Oui à la fois dans la structure, le style et le thème. Je pense que ce seront des spectacles très proches avec des témoignages frontaux qui crèvent le quatrième mur. Dans *Des hommes en devenir*, des personnages viennent nous raconter les yeux dans les yeux une journée qui a changé à jamais leur vie. Je pense que la grande force du théâtre c'est la présence charnelle du personnage devant nous. Il est au même endroit du monde que nous, il respire le même air que nous.

En quoi consiste l'adaptation ?

Il ne s'agit pas de compresser un texte, il faut le reconstruire. Il faut d'abord définir une autre structure que celle du roman. On ne raconte pas la même histoire en 5.500 mots qu'en 125.000. Donc il faut chercher son thème à l'intérieur du roman et sa façon de le traiter à travers les mots et les histoires de l'auteur. Pour moi avant tout, il s'agit de permettre aux lecteurs de retrouver l'émotion qu'ils ont eue à la lecture.

Qu'est ce que le théâtre apporte au roman ?

Le plateau apportera toujours quelque chose de différent. *Des hommes en devenir*, c'est un recueil de nouvelles mais avec des correspondances entre elles. Tout se passe à Houston et au

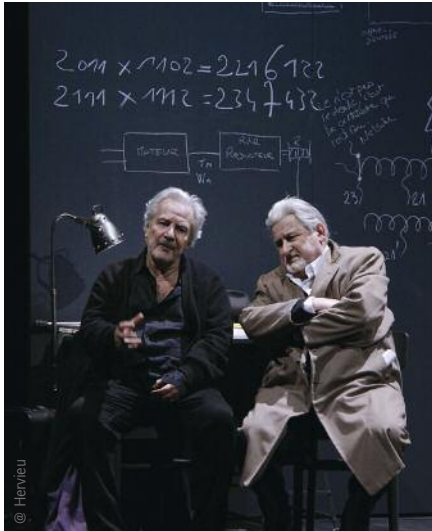
Texas, les personnages empruntent tous la même bretelle d'autoroute ou se croisent sans le savoir. Et toutes ces histoires se passent le même jour. C'est donc un livre choral. Et c'est d'ailleurs ce qui m'a guidé dans le choix des nouvelles. Sur 25 histoires, je n'en ai gardées que 5 en veillant à faire ressortir les liens qui en première lecture ne sont pas apparents. Ces hommes vivent la même chose le même jour et c'est ce qui les unit.

Aujourd'hui, beaucoup de metteurs en scène choisissent d'adapter des romans. Est-ce parce que le théâtre serait plus puissant que la littérature ?

Non, je reste persuadé que la littérature est plus puissante que le cinéma et le théâtre simplement parce qu'avec une feuille blanche et de l'encre noire on peut faire exister tous les mondes possibles. Et si les metteurs en scène se tournent vers la littérature c'est parce qu'il y a au théâtre un retour au récit et à l'émotion qui avait été abandonné au profit de l'analyse, de l'esprit critique ou de la langue. Et je crois que c'est Wajdi Mouawad qui a réouvert cette voie dans le théâtre français.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Des hommes en devenir*, d'après le roman de Bruce Machart, adaptation et mise en scène Emmanuel Meirieu, avec Stéphane Balmino, Jérôme Derre, Xavier Gallais, Jérôme Kircher 25/4 au 6/5 Comédie de l'Est, 6 route d'Ingersheim, Colmar, 03 89 24 31 78 23/5 au 10/6 Théâtre Paris-Villette, 211 avenue Jean Jaurès 75019 Paris, 01 40 03 72 23



Didier Bezace

Elargir le roman

Didier Bezace a mis en scène beaucoup de pièces et adapté beaucoup de romans. Avant le dernier en date, **Le Cas Sneijder** avec Pierre Arditu au théâtre de l'Atelier cette saison, il a monté *La femme changée en renard* de Garnett, *La vallée humaine* qui a donné *Les heures blanches*, *Héloïse et Abélard*, *Pereira prétend* d'après Antonio Tabucchi, *La moustache*... Certaines de ses adaptations sont même devenues des classiques du théâtre.

Pourquoi vous tournez-vous vers des romans ?

Didier Bezace : Je n'ai jamais décidé au cours de ma carrière de metteur en scène de travailler sur des romans mais ce sont des romans dont je suis tombé amoureux qui m'ont incité à faire ce travail étrange à la fois d'adaptateur et de metteur en scène et donc d'auteur de spectacles. Chaque roman que j'ai adapté pour le théâtre va parler d'une chose que je ne trouvais pas dans les pièces de théâtre. C'est le cas de celui-ci, *Le cas Sneijder*, un roman qui m'a touché par son humour et sa noirceur.

Cet objet dont vous êtes l'auteur, est-ce du théâtre ?

C'est vraiment du théâtre -certains de ces romans que j'adapte, *Les heures blanches* ou *La femme changée en renarde* par exemple, sont devenus des classiques du théâtre dont on m'a souvent demandé les droits-, mais qui ne procède pas forcément par dialogue, scènes et actes. C'est une théâtralité qui surgit du roman et qu'il faut radicaliser, confronter à cet outil extraordinaire qu'est le plateau, avec parfois des résistances.

“ Le théâtre modifie la perception de l'histoire puisque ça incarne ce dont il s'agit, il rend la chose extrêmement émouvante...”

Pourquoi faire du roman un autre chose ?

Il n'y a pas de nécessité. Mais le livre s'adresse au lecteur, qui se retrouve seul à dialoguer avec l'auteur alors que le théâtre est une conscience collective. La représentation a lieu devant des spectateurs. Et ça modifie complètement la perception de l'histoire qu'on raconte puisque ça incarne ce dont il s'agit, en l'occurrence pour *Le cas Sneijder*, le voyage qu'on fait dans le cerveau d'un homme. Le fait que ce soit incarné, rend la chose extrêmement émouvante. Mais la première méthode c'est de trahir le roman et ensuite de retrouver sa vérité. Quand j'ai fait *La femme changée en renarde*, j'ai complètement inversé le livre, j'ai donné la parole à la renarde et non pas à l'auteur racontant l'histoire.

Comment expliquez-vous qu'il y ait autant d'adaptations de romans ?

Peut-être que la littérature théâtrale ne permet pas d'aborder certains sujets. Dans *Le cas Sneijder*, Jean-Paul Dubois nous raconte l'histoire du monde à travers des ascenseurs, un homme qui en est victime et qui lutte contre. C'est une idée poétique formidable. Peut-être que si je l'avais trouvée dans une pièce de théâtre, je l'aurais montée. Je me suis dit que ça valait la peine de la partager et d'élargir son audience. Ce sont des transferts qui enrichissent l'œuvre parce que passant d'un vocabulaire à un autre, cela touche les gens différemment. Le livre de Dubois a donné lieu à un film, *Nouvelle vie de Paul Sneijder*, et à cette pièce de théâtre. C'est toujours la même histoire. Sauf qu'on se balade dans des vocabulaires artistiques différents qui élargissent l'œuvre originale.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Le Cas Sneijder*, d'après le roman de Jean-Paul Dubois, adaptation et mise en scène Didier Bezace, avec Pierre Arditu... L'Atelier à Paris, jusqu'au 22/04

Le metteur en scène belge Guy Cassiers présente en Avignon deux adaptations, *Le sec et l'humide* de Jonathan Littell, *Borderline* d'après un texte de Jelinek, et à l'automne, *La petite fille de M. Lihn* de Philippe Claudel. Guy Cassiers a également adapté **Les Bienveillantes** de Jonathan Littell, *L'homme sans qualités* de Robert Musil ou *Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad. Il trouve plus de matières et de libertés dans la littérature pour étudier notre histoire contemporaine.



Que cherchez-vous dans les romans que vous ne trouvez pas dans les pièces de théâtre ?

Guy Cassiers : Un contenu qui m'intéresse. Et puis quand je travaille sur Shakespeare ou Tchekhov, la mise en scène est déjà contenue dans la pièce. Avec Jonathan Littell, ce n'est pas le cas. Dans *Les Bienveillantes*, il crée un personnage fictif, Maximilien Aue, qui raconte dans ses mémoires sa participation en tant qu'officier SS aux massacres des nazis pendant la Seconde Guerre Mondiale. Cette fiction lui permet non seulement de revisiter cette période de l'Histoire mais aussi de parler de notre époque. Et puis, aujourd'hui on ne peut plus imposer aux spectateurs la règle des trois unités, de temps, de lieu et d'action. Notre manière de communiquer a changé, on n'écrit plus les dialogues de la même façon, et nous sommes imprégnés de télévision, de cinéma, ou de bande dessinée.

Mais qu'est-ce que le théâtre peut apporter à un roman aussi connu que celui des *Bienveillantes* ?

J'ai monté *Les Bienveillantes* parce que j'ai pensé que c'était important que les gens connaissent le roman. Je

sais pertinemment que beaucoup l'ont acheté mais n'ont pas eu le courage de lire ce gros pavé de mille pages. Donc j'ai fait une pièce non pas pour leur résumer le roman, mais pour en proposer une analyse en ne gardant que les passages liés à la guerre.

Vous présentez *Le sec et l'humide* au Festival d'Avignon d'après un essai publié par Jonathan Littell à partir des documents qui ont préparé l'écriture des *Bienveillantes*. Pourquoi prolonger ce sujet ?

Parce que dans *Le sec et l'humide*, Littell montre l'influence de la langue sur nos comportements et nos opinions. Il explique que la qualité du dialogue est en train de se dégrader à l'image de ce qui se passait dans les années 30. Il prend l'exemple des réfugiés et montre comment la façon dont on parle d'eux oriente nos préjugés.

Vos prochaines créations sont également des adaptations justement sur la thématique des réfugiés.

Oui. *Borderline* est adapté d'un texte du Prix Nobel de littérature Elfriede Jelinek écrit en 2013, et *La petite fille de M. Lihn*, un très beau roman de Phi-

lippe Claudel sur l'exil et la mémoire. **Qu'est-ce qui nous touche au théâtre par rapport à la littérature ?**

Le fait que ce soit un dialogue entre l'acteur et le spectateur, qui a sa part de responsabilité dans le déroulement du spectacle. C'est lui qui crée les conditions de l'intensité de cette relation. Mais pour cela, il faut qu'il s'y retrouve sur scène donc lui laisser une place...

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Le sec et l'humide*, d'après l'essai éponyme de Jonathan Littell

9 au 12/07 Festival d'Avignon In

■ *Borderline*, texte Elfriede Jelinek, 4/05 Anvers
18 au 24/07 Festival d'Avignon In,
5 au 7/10 Théâtre d'Orléans

12 et 13/10 Le Phénix à Valenciennes

18 et 19/10 La Filature à Mulhouse

2/12 La maison de la Culture d'Amiens

■ *La petite fille de M. Lihn*,
d'après le roman de Philippe Claudel
tourné en 2018

Blandine Savetier

Une vision du monde

Avec **Neige**, le roman fleuve de l'écrivain turc nobélisé Orhan Pamuk, Blandine Savetier a trouvé la matière d'un spectacle qui aborde les problématiques complexes qui traversent notre monde. Comprendre la Turquie, c'est mieux comprendre la France.

Pourquoi décidez-vous d'adapter un roman ?

Blandine Savetier : Je trouve que les écritures contemporaines théâtrales n'offrent pas une vision assez complexe du monde. Et notamment l'écriture dramatique française trop autocentrée. C'est très rare que la petite histoire y rejoigne la grande. Orhan Pamuk est un écrivain qui a une grande puissance de pensée. En même temps, *Neige* reste très accessible avec une intrigue très forte, quelque chose de l'ordre du roman noir policier, du politique et du philosophique. Et si je l'ai adapté c'est aussi parce que ça parlait du théâtre. Il y a un coup de théâtre dans le roman.

C'est un roman sur les problématiques de la Turquie...

Et qui aujourd'hui sont devenues les nôtres, même si Pamuk a écrit ce texte pour les Turcs. On a un poète exilé en Allemagne qui a perdu l'inspiration depuis quatre ans et qui rentre chez lui en Turquie. Mais depuis 12 ans qu'il est parti, la ville d'Istanbul a multiplié sa population par vingt et il préfère aller dans une ville de province. Il va croiser plein de gens, beaucoup d'artistes et assister à un coup d'État en pleine représentation théâtrale destiné à empêcher que les islamistes ne prennent le pouvoir par

“ Les écritures contemporaines théâtrales n'offrent pas une vision assez complexe du monde...”

les urnes dans cette petite ville. C'est un roman violent qui parle de gens enfermés. La Turquie est devenue une vraie prison à ciel ouvert depuis cinq ou six ans et avec une accélération des arrestations depuis le coup d'État du mois de juillet.

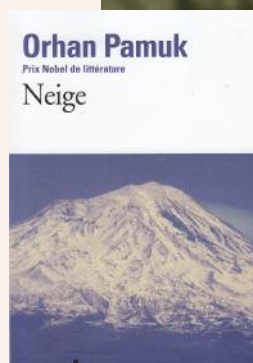
Le roman est très long. Qu'avez-vous gardé ?

J'ai choisi les scènes les plus théâtrales, on peut même dire les plus vio-

lentes, qui mettent le public en prise avec des thématiques qui nous concernent de façon brûlante. Puis j'ai transformé tout en dialogue notamment tous les questionnements philosophiques. J'ai élagué les descriptions de la ville sous la neige qui adoucissaient le propos et j'ai aussi utilisé la vidéo pour retranscrire beaucoup de passages narratifs. J'ai repéré les passages universels qui pouvaient être lus à la fois dans un contexte turc et français. Comme la question d'Istanbul et de cette ville de province qui évoque le rapport que Paris entretient avec sa banlieue et sa province. Et ça je l'ai accentué. Je n'ai pas monté *Neige* pour parler de la Turquie mais pour parler de nos problématiques à nous.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Neige*, d'Orhan Pamuk, adaptation et mise en scène Blandine Savetier
Théâtre Liberté, Grand Hôtel Place de la Liberté 83000 Toulon, 11 et 12/05,
04 98 00 56 76



Célie Pauthe

Ici et maintenant



© Elisabeth Carechio

Dans ***Un amour impossible***, Christine Angot qualifie l'inceste dont elle a été victime enfant de crime de classe. Une façon aussi de déculpabiliser sa mère qui n'en a rien su, aveuglée elle aussi par un amour impossible. Quand Célie Pauthe lui a fait part de son désir d'adapter le roman, Christine Angot a souhaité écrire elle-même ce texte, pour restituer sur scène toute la puissance théâtrale du roman.

Comment Christine Angot en est-elle venue à adapter son propre roman ?

Célie Pauthe : Quand je l'ai contactée pour lui faire part de mon désir d'adapter son texte à la scène avec pour point de départ le long dialogue entre la mère et la fille des 30 dernières pages. Elle a accepté mais elle m'a proposé d'écrire elle-même une adaptation. J'ai trouvé ça formidable. **Comment qualifieriez-vous le texte qu'elle a écrit ?**

C'est une pièce de théâtre. Même si en découvrant le roman, j'avais trouvé qu'il contenait déjà une puissance théâtrale du fait qu'il s'adressait à nous tous puisque c'est la

société entière qu'il interroge à travers une histoire privée et familiale. Et il contenait du théâtre à travers le long dialogue des dernières pages. Et on a travaillé vraiment exactement comme si on avait une pièce de théâtre. On n'a pas du tout remis en cause l'adaptation, on l'a dépliée comme un texte dont il fallait nous approprier le rythme, les silences, les résonances, l'architecture, etc.

Qu'est-ce que le plateau apporte au roman ?

C'est l'adresse directe, le point de résonance immédiat qui se forme entre la salle et la scène. Le théâtre met en jeu immédiatement la communauté, c'est-à-dire qu'une assemblée de

spectateurs même dans le noir et même muets, est une société. Nous sommes une société. Et le miroir qui nous est renvoyé s'adresse à la fois de manière très intime à chacun d'entre nous et à la fois à nous tous en tant qu'hommes et femmes partageant une forme de destin commun. C'est ici et maintenant. C'est un passage du *je* au *nous*. Nous sommes contenus, nous tous, dans le *je* de la fille et de la mère, dans le *je* de leur histoire singulière. Dans un entretien Christine Angot dit, "*je cherche un je qui nous est commun*". Et elle a beaucoup aidé Maria de Medeiros à habiter cette parole à un endroit très intime pour essayer de s'échapper au maximum de ce que n'est pas ce roman, c'est-à-dire un cours de sociologie.

C'est beau parce que la fille ne condamne pas sa mère. Elle la déculpabilise de l'inceste dont elle a été victime.

C'est une tentative de sauvetage de la mère. Et c'est ce que Christine dit dans beaucoup d'entretiens. Elle voulait réparer quelque chose dans quoi sa propre littérature jusque-là avait un petit peu maintenu sa mère, c'est à dire une forme de passivité à l'égard de cet inceste, on pourrait presque dire de complicité passive. C'était impossible de la laisser dans ce rôle de son vivant. Quelque part, elle venge sa mère. Mais d'une manière profondément théâtrale et dialectique.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Un amour impossible*, adaptation de Christine Angot d'après son propre roman, mise en scène Célie Pauthe, avec Maria de Medeiros et Bulle Ogier
Créé au CDN de Besançon du 7 au 16/12/2016 et repris à l'Odéon du 25/02 au 26/03

Vincent Dediennie

Enfant du siècle

Il vient du théâtre et il retournera dès que possible aux pièces modernes ou classiques. Mais le succès de son one man show et de ses prestations dans les émissions de Yann Barthès (Canal Plus puis TMC) l'emporte dans de longues tournées où il joue ses propres textes. Cet humoriste si original se promet de se mettre à nouveau au service de grands auteurs.

Théâtral magazine : A partir de quel moment avez-vous bifurqué du théâtre au one man show ?

Vincent Dediennie : Mais je ne vois pas les choses comme ça ! Le théâtre, c'est ma vie entière. Mon spectacle, je le joue comme lorsque je jouais Dostoïevki pour le théâtre de rue ou que j'adaptais Hervé Guibert. En ce moment, c'est un texte personnel, mais je pense que cela ne durera pas. J'aime trop les grands textes et les partenaires.

Vous avez été formé à l'école de la Comédie de Saint-Etienne. Quels chemins avez-vous empruntés ensuite ?

Saint-Etienne était une très bonne école, dirigée par Jean-Claude Berutti et François Rancillac. J'ai joué après dans certains de leurs spectacles. Après *Le roi se meurt* de Victor Hugo monté par Rancillac à Grignan, j'ai eu une période de chômage. Qu'est-ce que je fais ? Je joue aux jeux vidéo ou j'écris ? En lisant Hervé Guibert et tout Duras, j'avais découvert qu'une écriture de soi pouvait être très intime et universelle. J'ai puisé dans mes journaux intimes, j'ai écrit. Cela donnait un ensemble de cinq heures. Je l'ai fait

lire à Juliette Chaigneau, qui était avec moi à Saint-Etienne. On a coupé ! J'ai rencontré François Rollin par hasard, gare de Lyon. On a travaillé ensemble. Quand je rencontrais des producteurs de shows, j'étais terrorisé par leurs demandes. Rollin m'a recommandé à Ruquier qui m'a dit le contraire de ce qu'on voulait m'imposer. Fais plus théâtral, joue dans de vraies salles de théâtres, m'a dit Ruquier...

Comment définiriez-vous votre spectacle actuel, *S'il se passe quelque chose...* ?

C'est un autoportrait où tout est vrai et où tout est faux. Ce sont les confessions d'un enfant du siècle qui préfère les siècles précédents – je n'ai pas beaucoup de passion pour mon époque. C'est un exercice d'autodérision. Beaucoup d'amuseurs tapent sur les autres. Moi, je déteste faire du mal aux gens.

Quand reviendrez-vous au jeu théâtral ?

Je lis des pièces. J'adorerais jouer Lagarde. J'ai un projet avec Michel Raskine autour d'une pièce de Schimmelpfennig.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*



■ *S'il se passe quelque chose...*, écrit par Vincent Dediennie, Juliette Chaigneau, Mélanie Le Moine et François Rollin, mis en scène par Juliette Chaigneau et François Rollin, avec Vincent Dediennie. En tournée : Montélimar 5/05, Saint-Ouen 9-10/05, Canejan 12/05, Saint-Laurent de Gosse 13/05, Yvedon-les-Bains 16/05, Colmar 18/05, Sarreguemines 19/05, Neuves Maisons 20/05, Brest 22/05, Fontenay-le-Comte 23/05, Antibes 30/05. Théâtre de l'Atelier place Charles Dullin 75018 Paris, 01 40 06 49 24, du 13 au 17/06

Babarman, mon cirque pour un royaume est le premier spectacle pour le jeune public de la Compagnie du Zerep. Sophie Perez et Xavier Boussiron ont inventé une histoire qui donne autant de frissons aux enfants qu'aux parents.



Théâtral magazine : *Babarman n'est pas un spectacle tout public classique. Même si les parents et les enfants y sont conviés ensemble, vous ne leur réservez pas le même sort. Comment est-ce possible ?*

Sophie Perez : Avant l'entrée dans la salle de spectacle, parents et enfants sont séparés. Les parents rentrent d'abord et ils découvrent sur le plateau un chapiteau translucide avec des bouts de décors à l'extérieur. Puis, ils voient leur enfant entrer dans le chapiteau. Et le spectacle auquel ils assistent, c'est un peu les coulisses de celui des enfants avec des acteurs qui s'activent sur scène, entrent et sortent du chapiteau.

Voient-ils ce qui se joue sous le chapiteau ?

Ils devinent des choses, parce qu'on voit les acteurs rentrer et sortir du chapiteau avec des éléments de décor, qu'on entend leurs premières répliques. Parfois quand c'est très calme dans la partie des coulisses, on entend un peu plus. Surtout quand les enfants parlent, rient et crient.

“ L'idée c'est que seuls les enfants qui voient le spectacle connaissent l'histoire et la racontent à leur façon à leurs parents...”

Quel spectacle les enfants voient-ils dans le chapiteau ?

L'histoire de Babarman, un petit élément inspiré de Babar, mais un peu différent. Mais ça doit rester une surprise. L'idée c'est que seuls les enfants qui voient le spectacle connaissent l'histoire et la racontent à leur façon à leurs parents. La seule chose que je peux dire pour rassurer les parents, c'est qu'on a écrit une vraie histoire pour les enfants, pas du tout dans l'esprit des spectacles et des performances de la compagnie. Mais la seule restitution qu'ils en auront sera celle de la parole de leur enfant !

En revanche, les parents ont droit à du vrai Zerep !

Oui (*rires*). A l'extérieur il y a quelques moments atroces, de manière à ce

que les parents n'aient qu'une envie, celle de retirer leurs enfants du chapiteau. Parfois ce sont des scènes de *Babarman* qui empiètent quand les acteurs sortent du chapiteau. Parfois ils répètent en très brut ce qu'ils font à l'intérieur.

Le but était d'abord de nous interroger sur ce qu'est un spectacle jeune public. Et puis quand on emmène son enfant au théâtre, on est tout le temps en train de le regarder pour savoir ce qu'il ressent, vérifier qu'il comprend, anticiper les passages compliqués en lui expliquant à l'oreille... Avec *Babarman*, les parents sont libérés ! En fait, c'est un spectacle qui pose surtout la question de la limite du jeune public.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ **Babarman**,
mon cirque pour un royaume,
de Sophie Perez et Xavier Boussiron
Théâtre des Amandiers, 7 av. Pablo
Picasso, Nanterre, 01 46 14 70 00,
du 12 au 21/05 - de 7 à 13 ans

Cendrillon

Joël Pommerat ne change rien à la trame du conte de fées. Et pourtant tout est différent. L'action de Cendrillon se passe aujourd'hui, dans un climat fantomatique marqué par l'univers du cinéma noir et blanc. Les images sont lointaines ou se rapprochent. Tout un univers visuel vous emporte dans un monde où l'enfance est aux portes d'un monde adulte impitoyable, et parfois de la mort. On est aux antipodes de l'iconographie traditionnelle. La cruauté humaine, qui humilie l'enfance, rôde sans cesse et se dégage particulièrement dans cette réécriture de l'histoire de la jeune fille écartée par sa marâtre et qui, pourtant, épousera le Prince charmant. Pommerat affirme, dans ses propos, une vision noire, comme il l'avait fait pour *Le Petit Chaperon rouge*. Mais il est beaucoup plus drôle qu'il ne le dit ! On ne révélera pas à quoi ressemblent les pantoufles de vair ni les trouvailles de ce spectacle d'un merveilleux mouvement plastique. Cependant la question se pose : est-ce pour les petits ? Est-ce pour les grands ? On n'emmènera pas des enfants trop jeunes, qui, sans référence, ne pourraient saisir vraiment la réappropriation du conte par un poète moderne.

Gilles Costaz

■ Cendrillon,

de et mis en scène par Joël Pommerat
Théâtre de la Porte Saint-Martin, 18
boulevard Saint-Martin 75010 Paris,
01 42 08 00 32, à partir du 25/05

La constellation des contes

Pour devenir reine comme sa mère, la princesse Stella doit retrouver les 5 pages manquantes du Grand Livre des Contes. Ses amis Luc et Paloma vont l'y aider en l'emmenant en vaisseau spatial vers une planète mystérieuse où elle va croiser des personnages connus... Et si c'étaient eux les héros des pages manquantes de son livre ?

Un voyage féérique à travers les contes les plus connus mêlés à des références très contemporaines. C'est charmant, drôle, soigné, poétique et tonique. Même les plus jeunes arrivent à suivre. Un indicateur imparable : les petits sont tellement en délire que parfois on n'entend plus rien !

Hélène Chevrier

■ La Constellation des contes,

Barbe Bleue, Blanche-Neige et cie, de
Rébecca Stella et Danielle Barthélémy,
mise en scène Rébecca Stella
Lucernaire, 53 rue Notre-Dame des
Champs 75006 Paris, 01 45 44 57 34
> jusqu'au 9/07 mercredi et samedi à
15h, dimanche à 11h
> Du 12/07 au 27/08 mercredi à sa-
medi à 15h, dimanche à 11h
à partir de 5 ans

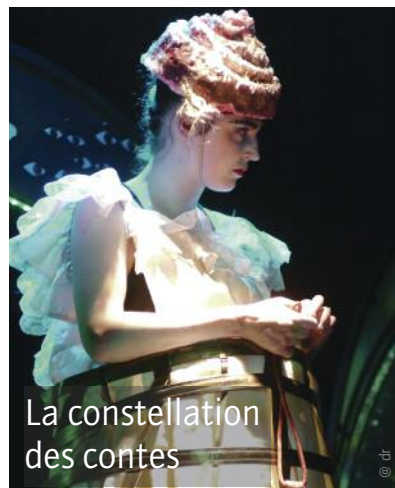
Autres spectacles enfants

■ Lili l'hirondelle fait le printemps

Funambule, 53 rue des Saules 75018
Paris, 01 42 23 88 83, jusqu'au
21/06 : mercredi à 15h30, samedi et
dimanche à 11h, du 1er au 8/05 : le
lundi à 11h - à partir de 2 ans

■ **B&B**, d'après la belle et la Bête
chorégraphie et interprétation Magali
Milian, Romuald Luydlin, avec la colla-
boration de Corine Milian (chant)
Théâtre Paris-Villette, 211 avenue
Jean Jaurès 75019 Paris,
01 40 03 72 23,
du 15 au 17/06 - à partir de 7 ans

■ **Iliade**, série théâtrale en 10 épi-
sodes d'1h (chaque épisode peut être
vu indépendamment des autres. Il est
précédé d'un résumé des épisodes pré-
cédents) d'après Iliade d'Homère et Ho-
mère Iliade d'Alessandro Baricco, mise
en scène Luca Giacomoni
Théâtre Paris-Villette, 211 av. Jean
Jaurès 75019 Paris, 01 40 03 72 23,
du 4 au 14/05 - pour les ados





■ Comme une pierre qui

[Like au studio d'enregistrement]
de Greil Marcus, mise en scène de Marie Rémond et Sébastien Pouderoux
Comédie-Française, Studio-Théâtre, 99 rue de Rivoli, 75001 Paris, 01 44 58 98 58, du 25/05 au 2/07

Ça roule pour Marie Rémond. Après avoir brillamment revisité les biographies de André Agassi ou de Barbara Loden, la voici invitée par la Comédie-Française à se pencher sur le légendaire Bob Dylan. Dans la petite salle du Studio-Théâtre reconvertie pour l'occasion en studio d'enregistrement, Marie Rémond reconstitue cinquante ans plus tard la session d'enregistrement de la mythique chanson *Like a rolling stone*... On s'y croirait : les instruments, les cannettes de bière, le producteur à l'arrière de la salle, les répétitions et les prises, les différents entre musiciens, nous voilà plongés au cœur du processus de création, fébrile, incertain, fragile, mystérieux... Dans une joyeuse pagaille, la chanson va se mettre en place en direct, sous nos yeux et oreilles rock-nostalgiques. On finira par chanter avec eux emportés par leur jeunesse et leur joie. Sébastien Pouderoux qui est aussi à la mise en scène avec Marie Rémond, interprète un Bob Dylan un peu trop "imité" mais rien de résiste au talent jubilatoire des comédiens du Français qui se révèlent aussi d'excellents musiciens...

Enric Dausset

■ Voltaire - Rousseau

[Lumière sur les Lumières]
avec Jean-Paul Farré et Jean-Luc Moreau
Poche-Montparnasse, 75 bd de Montparnasse 75006 Paris, 01 45 44 50 21

Jean-Luc Moreau et Jean-Paul Farré reprennent *Voltaire-Rousseau*, créé en 1991 et qui fut l'un des grands succès de l'époque. La pièce met en scène une rencontre fictive en 1765 entre les deux philosophes, unis dans la gloire des Lumières et reposant désormais côte à côte dans la crypte du Panthéon. Pourtant tout les oppose, Dieu, l'argent, l'éducation, la propriété, la politique... Voltaire se fait le chantre de la civilisation et des bienfaits de la connaissance et du travail, tandis que Rousseau incarne le penseur de la nature, celui qui dénonce l'homme dénaturé par les artifices de la civilisation.

La mise en scène épurée et le jeu presque didactique des comédiens, nous ramènent à l'essentiel de ce débat entre culture et nature, entre inné et acquis, entre théistes et athées. Somme toute ces deux génies inaugurent une fracture que l'on retrouve aujourd'hui encore dans nombre de nos débats sur les biotechnologies, le féminisme, l'universalité des valeurs, l'écologie, ou la laïcité. Alors, c'est la faute à Voltaire ou c'est la faute à Rousseau ? A vous d'en juger.

Enric Dausset

■ Fleur de cactus

[Un enchantement]
avec Catherine Frot, Michel Fau, Cyrille Eldin
Théâtre Antoine, 14 bd de Strasbourg 75010 Paris, 01 42 08 77 71, du 16/5 au 1/7

C'est un enchantement. Cela commence sous les toits de Paris, dans la mansarde d'une jeune vendeuse qui veut mourir par amour pour un amant marié. Ledit amant, un dentiste de renom n'est en fait pas marié mais se protège des convoitises grâce à une fausse alliance. Quand il apprend que sa jeune maîtresse a voulu se tuer pour lui, il décide de l'épouser. Mais ce n'est pas si simple : puisqu'elle le croit marié, il doit donc divorcer... et demande à sa super assistante d'endosser le costume de sa femme trompée. Dans le rôle de l'insupportable séducteur, on retrouve l'irrésistible Michel Fau et dans celui de l'assistante Catherine Frot. C'est une comédie à mourir de rire, réglée comme du papier à musique, jouée dans la finesse et la précision. Pas d'agitation, pas de surenchère dans *Fleur de Cactus*, on se contente de toucher juste. Evidemment Catherine Frot est saisissante de virtuosité. Cette femme porte sans cesse le jeu à incandescence, entre le rire et l'émotion. La mise en scène est tout autant remarquable les scènes s'enchaînant dans des décors évoquant le carton pâte dans des fondus très cinéma. Cet assemblage rend la pièce délectable, les personnages émouvants et les spectateurs heureux.

Hélène Chevrier

MOULIN ROUGE® PARIS



Féerie

© Pauline NICOLAS - Instagram - Imitation

LA REVUE DU PLUS CÉLÈBRE
CABARET DU MONDE !

DINER ET REVUE À 19H À PARTIR DE 175 €
REVUE À 21H ET À 23H À PARTIR DE 77 €

MONTMARTRE
82, BLD DE CLICHY - 75018 PARIS
TEL : 33(0)1 53 09 82 82

CECI EST UN DOCUMENT CONNECTÉ !
TÉLÉCHARGEZ



FLASHEZ

l'image repérée avec l'application

WWW.MOULIN-ROUGE.COM
FACEBOOK.COM/LEMOULINROUGEOFFICIEL

© Revue du Moulin Rouge 2017 - Moulin Rouge® - F-1028499

PAGESCRITIQUES

Chaque semaine de nouvelles critiques sur www.theatral-magazine.com



■ Mayday

[La malédiction de Mary Bell]
mise en scène de Julie Duclos
du 16 au 18/05, La Comédie de Reims
du 26 au 28/05, Théâtre Dijon Bourgogne
En 1968, Mary Bell est condamnée pour le meurtre de deux petits garçons. Elle n'a pas onze ans et se retrouve en prison à perpétuité. Finalement, elle en sortira douze ans plus tard et réussira à se réinsérer et à mener une vie de famille presque normale. Elle est aujourd'hui âgée de près de 60 ans et c'est son histoire que Dorothee Zumstein raconte dans *Mayday*. Julie Duclos en a tiré une mise en scène originale, bouleversante, qui essaie de donner à comprendre à travers la propre confession du personnage face à des journalistes ce qui l'a fait basculer dans la monstruosité. La pièce nous emmène dans l'histoire de cette femme à travers une enquête psychologique passionnante qui révèle une malédiction digne des récits mythologiques et dont Mary hérite malgré elle. C'est l'histoire d'un monstre qui parvient cependant à nous toucher à cause de cet héritage atroce et de son innocence d'enfant, de sorte qu'on accepte sa rédemption sans culpabiliser. Julie Duclos recrée le drame sous nos yeux dans une scénographie spectaculaire qui permet de remonter le temps comme dans un documentaire en 3D. C'est spectaculaire, galvanisant et troublant.

Hélène Chevrier

■ La garçonnière

[Pieds sur terre pour un pied à terre]
mise en scène José Paul, avec Guillaume de Tonquédec, Claire Keim, ...
Théâtre de Paris, 15 rue Blanche 75009 Paris, 01 48 74 25 37, jusqu'au 31 mai
Il y avait le film aux cinq Oscars de Billy Wilder en 1960, avec Shirley Maclaine et Jack Lemmon. Voici la pièce avec Claire Keim et Guillaume de Tonquédec, pleine de charme, d'élégance et d'humour. José Paul, dans une mise en scène qui fait écho au cinéma et à l'esthétique des années 50, restitue toute la richesse de l'œuvre en multipliant les lieux, les figurants, les ambiances. Une réussite scénographique. Car c'est bien l'appartenance d'un jeune employé d'une société d'assurance, réquisitionné par ses supérieurs hiérarchiques pour abriter leurs frasques, qui est la vedette de ce feuilleton original illustrant les mœurs du monde des affaires. Une garçonnière, donc. Guillaume de Tonquédec compose avec intelligence un personnage très fin, qui nous fait rire et nous attendrit. A la fois dindon de la farce et défenseur de l'honneur de celle qui fait battre son cœur, la superbe et gracieuse Claire Keim. Autour d'eux il y a bien du monde, dix comédiens jouant chacun plusieurs rôles sans que l'on puisse discerner – et c'est heureux – leurs artifices de grimaces. Une belle équipe à l'interprétation précise dans une mise en scène orchestrale. On est au théâtre et au cinéma, on déguste une soirée passionnante avec bonheur, sans aucune fausse note.

François Varlin

■ C'est encore mieux l'après-midi

[Ça claque !]
mise en scène José Paul, avec Pierre Cassignard, Lysiane Meis, Sébastien Castro...
Théâtre Hébertot, 78bis Bd. des Batignolles 75017 Paris, 01 43 87 23 23
Cette folle comédie, revue et corrigé par Jean Poiret, a traversé les décennies sans trop prendre de rides, un peu liftée tout de même par quelques coups de bistouris adroits de José Paul et Sébastien Castro. Il faut dire que le thème des dérapages conjugaux des hommes politiques étant toujours d'actualité, la situation ne peut que faire rire. Le genre est assumé : Boulevard avec un grand B, avec tout ce que peut offrir le théâtre comme décor à surprises et portes qui claquent. Car on claque et reclaque les huisseries avec frénésie dans cet hôtel où les protagonistes viennent passer de petits 5 à 7. La fine et charmante comédienne Lysiane Meis s'amuse follement de la situation, Pierre Cassignard survolté galope éperdument de chambre en chambre, et le flegmatique Sébastien Castro est au bord de l'implosion. On ne sait du public ou de cette troupe qui dope qui, mais plus ils courent plus on rit, et plus on rit plus ils courent. José Paul impose par sa mise en scène une métrique précise et rigoureuse de cette frénésie, indispensable à ce genre de spectacles pour qu'en explose toute l'efficacité. Qu'ils commencent en costume trois pièces et robe chic, ils finiront en slip léopard, nuisette, et couverts de mousse. C'est sûr, avec eux : c'est encore mieux !

François Varlin



**1000
SPECTACLES
MILLE
ÉMOTIONS**

**FESTIVAL OFF
D'AVIGNON 2017
7 AU 30 JUILLET**

www.avignonleoff.com

Solaces.com

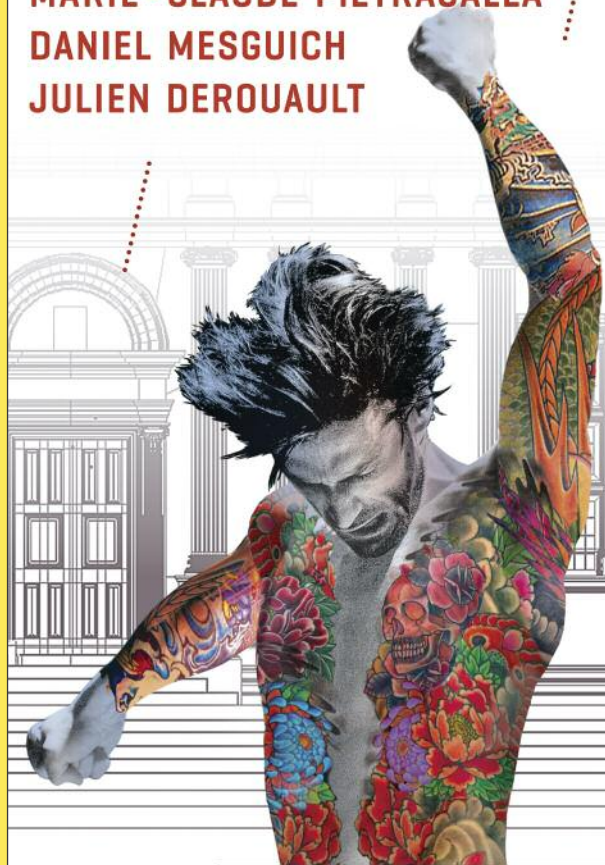


JCDecaux Marianne nova Aulourd'hui CULTUREBOX Francotélévisions

21 06 > 19 08 - 21H 2017

CHÂTEAU DE GRIGNAN
LES FÊTES
NOCTURNES
LORENZACCIO

ALFRED DE MUSSET
MARIE-CLAUDE PIETRAGALLA
DANIEL MESGUICH
JULIEN DEROUAULT



les châteaux



CHATEAUX-LADROME.FR 04 75 91 83 65

PAGESCRITIQUES

Chaque semaine de nouvelles critiques sur www.theatral-magazine.com



@ Solange Abazouli



@ MDT



@ MDT

■ L'abattage rituel de Gorge Mastromas

[Trop bavard]

de Dennis Kelly, mise en scène Chloé Dabert
Rond-Point, 2bis avenue Franklin D. Roosevelt, 01 44 95 98 00, jusqu'au 14 mai

Gorge Mastromas est né de parents l'ayant conçu sans désir. Jusqu'au début de l'âge adulte, sa vie est banale. Lui, est guidé par la morale, non pas par souci de justice mais peut-être par manque de courage. Un jour, simple subordonné dans une entreprise, il aide sa supérieure à décider de l'avenir de la boîte. Il fait ici son premier mensonge, pour le plaisir du pouvoir ? De l'argent ? Une seule certitude : ses mensonges s'amplifient et il est prêt à tout pour mourir avec ses secrets.

Cette pièce, montée la saison passée par Maïa Sandoz avec notamment Adèle Haenel, était étonnante grâce à la répartition du texte entre les acteurs. Ils jouaient des morceaux à tour de rôle et cassaient ainsi la linéarité du texte et en soulignaient tout son mystère. Chloé Dabert, elle, fait le choix de se soumettre entièrement à la narrativité voulue par l'auteur. Ce choix, évident à première vue, conduit à de longs échanges entre personnages, considérablement alourdis par la foule de détails qui composent le texte. On connaît donc de longs moments d'ennui car des situations très simples sont tirées sur la longueur. Le talent du narrateur, Julien Honoré, ne suffit pas à insuffler le dynamisme nécessaire au bon fonctionnement de ce texte.

Hadrien Volle

■ Richard III

[Froidement cruel]

d'après Shakespeare, mise en scène Thomas Ostermeier, avec Lars Eidinger...

Théâtre de l'Odéon, Place de l'Odéon 75006 Paris, 01 44 85 40 40, du 21 au 29 juin

Le plateau abaisse son cercle de terre battue vers le public. Un cirque, une arène qui annonce la mort. C'est dans cette poussière collante, et devant un simple mur échafaudé, que la tragédie de *Richard III* va prendre place.

Donné à l'Opéra d'Avignon par la troupe de la Schaubühne de Berlin menée à la mise en scène par Thomas Ostermeier, l'œuvre convainc grandement le public, sans pour autant créer une tension dramatique outre mesure. Lars Eidinger dans le rôle titre, conduit cette macabre danse politique avec une cruauté calme, froide et calculée. Précision de chaque geste, gravité de chaque moment, le jeu vigoureux des comédiens qui l'entourent est sans équivalent chez nos artistes français. Rien de fébrile ni de rapide, le drame se déroule de façon mesurée, presque lentement, offrant des images cauchemardesques d'une force inouïe, comme ces jeunes princes en mannequins réalistes articulés qui s'en vont à la mort, ou ce roi s'enfonçant dans la folie le visage barbouillé de blanc pendu comme une charogne par une jambe dans le vide. La sourde brutalité qui nourrit les mots de Shakespeare trouve dans ce travail magistral une résonance qui fera date.

François Varlin

■ Silence, on tourne !

[Petit bijou comique]

de Patrick Haudecoeur et Gérald Sibleyras
Théâtre Fontaine, 10 rue Pierre Fontaine 75009 Paris, 01 48 74 74 40

"Y'a d'la joie" sur le plateau du théâtre Fontaine. Enormément. Ils sont douze artistes, dont trois musiciens à divertir le public avec *Silence, on tourne !* Comme le dit le titre, un réalisateur amoureux de la jeune première souhaite réaliser un long-métrage à succès. Bien sûr, une cascade de faits imprévus interrompt les prises...

Patrick Haudecoeur auquel le public doit le réjouissant *Thé à la Menthe ou T'es Citron* (Molière de la meilleure pièce comique, 2011), s'est associé à Gérald Sibleyras (*Un petit jeu sans conséquence*) pour trosser une comédie désopilante émaillée de gags et de surprises. Le garçon qui a gardé son âme d'enfant farceur dirige ses partenaires et joue également dans ce petit bijou comique. Le second assistant écartelé entre ses amours et le désir de tourner son propre film. Entre autres missions, il gère les figurants, c'est à dire le public qui n'en peut plus de rire.

Tous les codes de l'humour sont habilement exploités : narration impeccable, scènes de vie de la "grande famille du cinéma" observées avec justesse, mise en scène faussement anarchique et interprétation fine. On sort le cœur en fête. A voir absolument.

Nathalie Simon

35^E
ÉDITION

MIMOS

PÉRIGUEUX
DU LUNDI 24
AU SAMEDI 29
JUILLET 2017

FESTIVAL
INTERNATIONAL
DES ARTS DU MIME
ET DU GESTE



DYNAMOGÈNE > **LES FILLES DU RENARD PÂLE / MET.H.ODE** - Création in situ > **AU FIL DU VENT** > **CIE DE FAKTO** - Création > **ATELIER 3 + 1** - Création > **BÊTES DE FOIRE PETIT THÉÂTRE DE GESTES** > **JOAN CATALÀ 3^E ÉTAGE** - Création Mimos > **ADHOK MATHIEU MA FILLE FOUNDATION CIE RAZ'BITUMES** > **CIE BITONIO KALLO COLLECTIVE / THOMAS MONCKTON** > **CLAIRE HEGGEN CIA MADUIXA** - 1^{ère} en France > **VAMOS THEATRE** - 1^{ère} en France > **PHARE PONLEU SELPAK** > **LE MOUTON CARRÉ** > **TOUT EN VRAC** > **THE RICOCHET PROJECT** > **COMPAGNIA BACCALÀ** > **CIE FIAT LUX** > **CIE LIBERTIVORE** > **PIERRE DÉAUX**
ET LES COMPAGNIES DU OFF ...

05 53 53 18 71

PROGRAMME COMPLET SUR
MIMOS.FR



Un partenaire important du secteur artistique et culturel

La SPEDIDAM met tout en œuvre pour garantir aux artistes-interpre-tes de toutes catégories la part des droits à rémunération qu'ils doivent percevoir dans le domaine sonore comme dans le domaine audiovisuel.

La SPEDIDAM répartit des droits à **100 000** artistes dont **34 000** sont ses associés.

En conformité avec la loi de 1985, la SPEDIDAM affecte une part des sommes qu'elle perçoit à des aides à la création, à la diffusion du spectacle vivant et à la formation d'artistes.

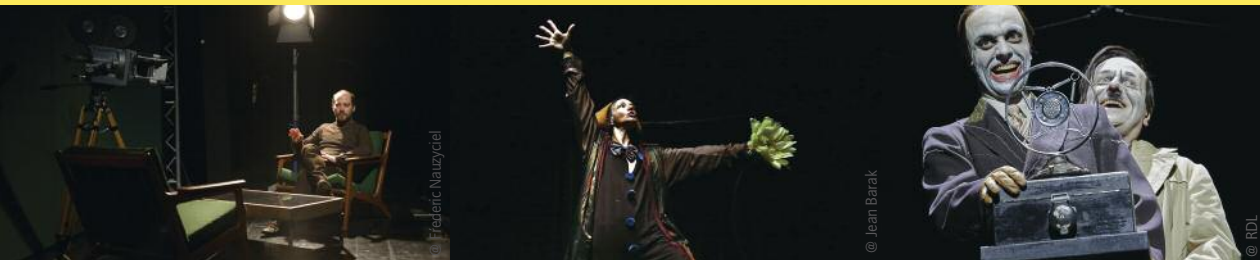
C'est ainsi que la SPEDIDAM a participé en 2014, au financement de 40 000 manifestations (festivals, concerts, théâtre, danse), contribuant activement à l'emploi de milliers d'artistes qui font la richesse et à la diversité culturelle en France.


SPEDIDAM
LES DROITS DES ARTISTES-INTERPRÈTES

L'alliée d'une
vie d'artiste



Société de Perception et de Distribution
des Droits des Artistes-Interprètes
SPEDIDAM : 16 rue Amélie 75343 Paris Cedex 07
Tél. : +33 (0)1 44 18 58 58 - www.spedidam.fr



■ Jan Karski

[Ce n'est pas une fiction...]

de Yannick Haenel, mise en scène Arthur Nauzyciel, avec Laurent Poitrenaux...

La Colline, 15 rue Malte-Brun 75020 Paris 01 44 62 52 52, du 8 au 18 juin

C'est l'histoire vraie de Jan Karski, fonctionnaire polonais. Lorsqu'il visite clandestinement le camp d'Izbica Lubelska, des prisonniers le chargent de révéler au monde que les nazis sont en train d'exterminer les juifs et qu'il faut leur venir en aide. Mais Jan Karski ne parviendra pas à se faire entendre. Malgré l'envoi à Londres de microfilms détenant des informations sur la réalité de l'extermination des juifs, malgré sa rencontre avec Roosevelt le 28 juillet 1943, personne ne vole au secours de la Pologne. Le message ne semble pas passer. Le crime contre l'humanité devient crime de l'humanité.

Les deux premiers actes, indispensables pour présenter Jan Karski, redécouvert dans le film *Shoah* de Claude Lanzmann, sont assez longs parce que mis en scène comme des documentaires : d'abord un salon à l'avant-scène avec une caméra de télévision où un présentateur rappelle les faits, puis une vidéo du plan du ghetto de Varsovie. Il faut attendre de voir Jan Karski se raconter lui-même dans les couloirs d'un opéra pour être saisi d'effroi. La confession de cet homme qui a cessé de vivre pour lui-même le jour où il a vu la mort dans les camps, l'interprétation bouleversante de Laurent Poitrenaux nous mettent face au devoir de mémoire. C'est magistral.

Hélène Chevrier

■ Comment va le monde ?

[Conscience et grâce]

de Marc Favreau, avec Marie Thomas

Les Déchargeurs, 3 r. des Déchargeurs 75001 Paris, 01 42 36 00 50, jusqu'au 22 mai

Marie Thomas et sa grâce enfantine resuscite le clown Sol, créé par le comédien québécois Marc Favreau, à travers un montage de ses textes. Après un prologue où on la voit dans sa loge se faire la tête de Sol, c'est l'entrée en scène comme une sorte d'accouchement avec l'apparition d'un petit bonhomme un peu ahuri de se retrouver là, face au public. On va le voir grandir ce petit bonhomme, s'épanouir et découvrir avec beaucoup de candeur la vie. Affublé d'une coquetterie dans la parole, il déforme les mots, oui mais surprise, il les remodèle et les ajuste entre eux dans un immense puzzle reconstituant le monde qui nous entoure. Ainsi Sol invente une langue bien à lui, faite de candeur, de malice et d'intelligence. Il nous fait sourire mais il nous bouleverse aussi sans cesse, en touchant notre cœur mais aussi notre conscience. Les mots qu'on devine aux détours de ses sssosotements révèlent tout un double sens. Comment rester insensible à l'état du Fier-monde, et à la façon dont ses habitants prennent leur café le matin ? Il y a bien sûr la poésie de Sol, mais il y a surtout Marie Thomas, l'interprète, irrésistible de tendresse et d'innocence qui apporte à ce clown né dans les années 50 beaucoup de fraîcheur dans un monde qui lui n'a pas beaucoup changé.

Hélène Chevrier

■ La résistible ascension d'Arturo Ui

[Bas les masques !]

de Bertolt Brecht, avec Laurent Stocker...

Comédie-Française, Place Colette 75001 Paris, 01 44 58 15 15, jusqu'au 30 juin

Avec une magnifique verve féroce, Brecht s'en prend non seulement à Hitler (rebaptisé Arturo Ui) mais aux principaux acteurs du nazisme : Göring, Goebbels, Röhm, auxquels il donne des surnoms souvent grotesques. C'est un tableau de la prise du pouvoir – à partir d'un des plus terribles moments de notre histoire – mais c'est aussi une fête de la satire, tant l'auteur entend venger les victimes et les démocrates par une drôlerie portée à haute température. Dès les premières minutes, Katharina Thalbach, grande actrice et metteur en scène allemande invitée par la Comédie-Française, se place dans cette drôlerie, celle qui fait tomber les masques. D'ailleurs, les acteurs portent des doubles visages qu'ils retirent vite, dans un prologue qui indique le style de la mise en scène : le jeu de la mise à nu des mots mensongers et des attitudes criminelles maquillées en postures pompeuses. Maquillés à l'extrême, costumés avec une profusion de couleurs ou dévêtus avec folie, les acteurs sont poussés vers un difficile jeu de music-hall où Laurent Stocker, en Arturo Ui, est aussi mobile et éruptif qu'un personnage d'un dessin animé de Tex Avery : ce sera une grande date dans la carrière de ce remarquable comédien. La pièce renaît comme chargée d'une nouvelle dynamite.

Gilles Costaz

ABONNEZ-VOUS

VOUS

25 euros
1 an



Votre magazine, tous les 2 mois dans votre boîte aux lettres



sur www.theatral-magazine.com :

- les critiques chaque semaine
- les coups de coeur chaque mois
- le magazine en version numérique

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner à : Théâtral magazine
7 rue de l'Eperon 75006 Paris France

Je m'abonne à Théâtral magazine et au site www.theatral-magazine.com

TARIFS FRANCE	1 AN <input type="checkbox"/> 25 euros	2 ANS <input type="checkbox"/> 45 euros	3 ANS <input type="checkbox"/> 60 euros
TARIFS ETRANGER	1 AN <input type="checkbox"/> 32 euros	2 ANS <input type="checkbox"/> 58 euros	3 ANS <input type="checkbox"/> 76 euros

Vos coordonnées :

Nom : Prénom :

Adresse :

CP : Ville :

Pays :

E-mail (pour recevoir nos critiques et coups de coeur) :

Téléphone :

Profession :

Votre adresse ci-joint mon règlement :

par chèque bancaire ou postal à l'ordre de :
COULISSES ÉDITIONS
7 rue de l'Eperon 75006 Paris France

Merci !

Vos coordonnées ne feront l'objet d'aucune exploitation commerciale et ne seront communiquées à aucun partenaire. Conformément à la législation en vigueur vous disposez d'un droit d'accès et de rectification pour toute information vous concernant.



On n'en sort pas indemne !

Par mimétisme inconscient, nous nous approprions les slogans, l'esthétique, voire l'humour de la pub. Il faut avouer que, sans jeu de mot, certains clips sont des bijoux. Les plus grands réalisateurs, les acteurs les plus célèbres ne dédaignent pas d'en tourner. Ils disent alors qu'ils font un "ménage". Tant mieux pour eux si les lessiviers ou les industriels de l'agroalimentaire leur font un pont d'or pour vanter leurs produits. Surtout si ça leur permet de s'adonner à des activités moins vénales. Le théâtre, par exemple.

Ce dont je parle, c'est de l'incidence de la pub sur tout un chacun. Entre la presse écrite, la radio, la télévision, internet, les couloirs du métro, les bus, les panneaux d'affichage, les experts estiment que nous sommes exposés à une moyenne de 1.200 ou 2.200 stimuli commerciaux par jour. Et ce matraquage n'aurait aucune répercussion sur notre comportement ?

Tenez, à un moment donné, pour gagner plus en payant moins, les "pubards" se sont dit : "A quoi bon prendre un acteur professionnel pour jouer un citoyen lambda ? Pourquoi ne pas interroger un homme de la rue sur le goût de notre yaourt ?" La plupart d'entre eux y ont renoncé. Parce que rien ne se perd aussi vite que la spontanéité. Les metteurs en scène le savent, l'acteur met longtemps avant de retrouver le naturel des premières répétitions. Contaminé par la pub assimilée à son insu, l'homme de la rue s'exprime désormais comme un vendeur. Il bonimente. Fini le célèbre "C'est ben vrai ça !" de la Mère Denis, emblème des machines

à laver Vedette dans les années 1970. Les lavandières d'aujourd'hui jouent comme les actrices des spots publicitaires. Elles veulent vous persuader d'acheter. Par automatisme, comme leur lavelinge.

Pourquoi ce préambule sur les effets pervers de la pub ? Pour introduire deux remarques. La première, c'est que les spectateurs qui donnent leur point de vue sur le net s'expriment par formules toutes faites : "Courez-y", "C'est à hurler de rire", "A couper le souffle", "On n'en sort pas indemne", "Meilleur spectacle de la saison", etc. Il est vrai que la plupart de ces témoignages anonymes sont des fakes bricolés par... les intéressés. On est loin de l'humour de Jacques Hébertot qui, alors que les journaux s'étaient donné le mot pour démolir son spectacle, les avait inondés de placards publicitaires proclamant : "Presse unanime !"

Seconde remarque : la pub met aussi son empreinte sur la critique professionnelle. Au-delà du chatouillis de notre ego, il est bon que nos critiques soient citées sur les affiches ou les pavés publicitaires. Ça prouve qu'on les juge prescriptrices. Tant et si bien que certains confrères prennent soin d'insérer dans leurs articles les formules prêtes à découper "A hurler de rire", "A couper le souffle" et autres "On n'en sort pas indemne". Ce n'est pas de jeu ! Au moins, quand un attaché de presse transformait un éreintement en louange à force d'y faire des coupes, on ne lui mâchait pas le travail.

Fest / Théâtre Figeac / val

22 juillet - 4 août

22, 30 & 3 août, Figeac

Création : **La Danse de mort D'August Strindberg**

Ms. Benjamin Moreau, artiste associé Scène conventionnée
Avec Anne Sée, Gilles Arbona, Jean-Philippe Salério

Production Scène Conventionnée Théâtre et Théâtre Musical - Figeac / Saint-Céré
Coproduction MC2 Grenoble

23 & 26 juillet, Figeac

Pauline à la plage

D'après le scénario du film d'Eric Rohmer

Ms. Laurent Cogez. Avec Carine Goron, Lucas Hérault, Marion Morvan, Blaise Pettebone, Nelly Pulicani, Maxime Taffanel

Production Collectif Colette, avec le soutien du Prix Jeune Ecrivain

25 juillet, Figeac

Presque l'Italie

Création du Collectif Colette à l'automne 2016

Texte Ronan Cheneau. Ms. Laurent Cogez
Avec Antoine Amblard, Lou Martin-Fernet, Blaise Pettebone,
Nelly Pulicani, Maxime Taffanel

Co-production Centre Dramatique Régional de Tours

27 juillet, Figeac

Le Crépuscule d'après André Malraux

Ms. Lionel Courtot. Avec Philippe Girard et John Arnold

Production Compagnie Atelier du Premier Acte

29 juillet, Figeac

Don Quichotte, chronique d'un naufrage annoncé

D'après Miguel de Cervantès. Ms. Jérémie Le Louët

Production Compagnie Les Dramaticules

31 juillet, Figeac / 4 août, St-Céré

C'est Noël, tant pis

Ms. Pierre Notte. Avec Bernard Alane,
Brice Hillairet, Silvie Laguna, Chloé
Olivères, Romain Apelbaum

Compagnie Les gens qui tombent

1^{er} & 3 août, Figeac

Création : **Michel Fau lit Samuel Beckett**

...Le pire jusqu'à ce qu'il fasse rire

Production Scène Conventionnée Théâtre et Théâtre Musical - Figeac / Saint-Céré

1^{er} août, Figeac

L'Ombre de Stella

Texte Pierre Barillet. Ms. Thierry Harcourt. Avec Denis d'Arcangelo
Création juin 2017, Théâtre du Rond Point, Paris. Production Atelier Théâtre Actuel.

2 & 4 août, Figeac

Le Bac 68, Comédie française

Écrit, mis en scène et interprété par Philippe Caubère

Production La Comédie Nouvelle, avec le soutien du Ministère de la Culture

23 & 30 juillet, Figeac / 26 juillet & 9 août, St-Céré

Perez chante Aragon

Ms. Benjamin Moreau. Avec Éric Perez / chant, Manuel Peskine / piano

Production Scène Conventionnée Théâtre et Théâtre Musical - Figeac / Saint-Céré

& aussi

L'Asticot - Shakespeare (Clémence Massart et Philippe Caubère),

Racine ou la leçon de Phèdre (Anne Delbée),

Sur les cendres en avant... / Ma Folle Otarie (Pierre Notte),

A tour de rôle (Ms. Pierre David-Cavaz), *La Mort de Judas*
de Paul Claudel, *Cabaret-Balène ...*

Des apéro-rencontres, des lectures en entrée libre

Informations / Réservations : 05 65 38 28 08 - www.festivaltheatre-figeac.com



En accord avec

THEATRE RIVE GAUCHE

Succès Avignon off 2016
et à Paris depuis octobre

Prolongation à Paris
jusqu'en juin 2017

LE CHIEN

Eric-Emmanuel SCHMITT

Mise en scène MF et JC BROCHE

Avec

Mathieu BARBIER

Patrice DEHENT



Licence n° 1047589

LES MOTS DE
LA PRESSE

SAISSANT

SUBLIME

HALETANT

BOULEVERSANT

INTENSE

Contact :

MPA Diffusion

0619326835

Reprise au Festival OFF d'Avignon 2017
du 7 au 30 juillet à 11h

espace roseau teinturiers